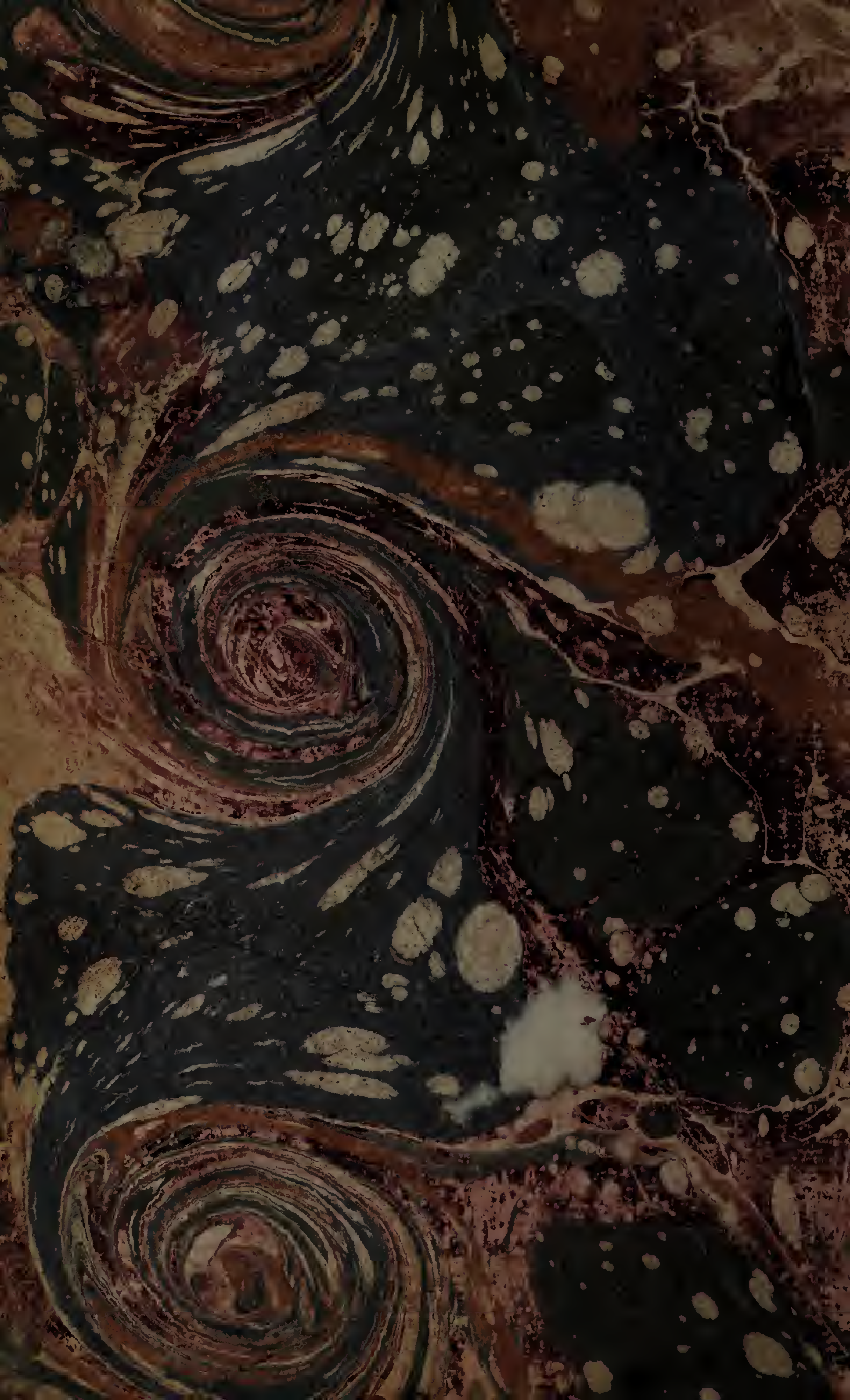
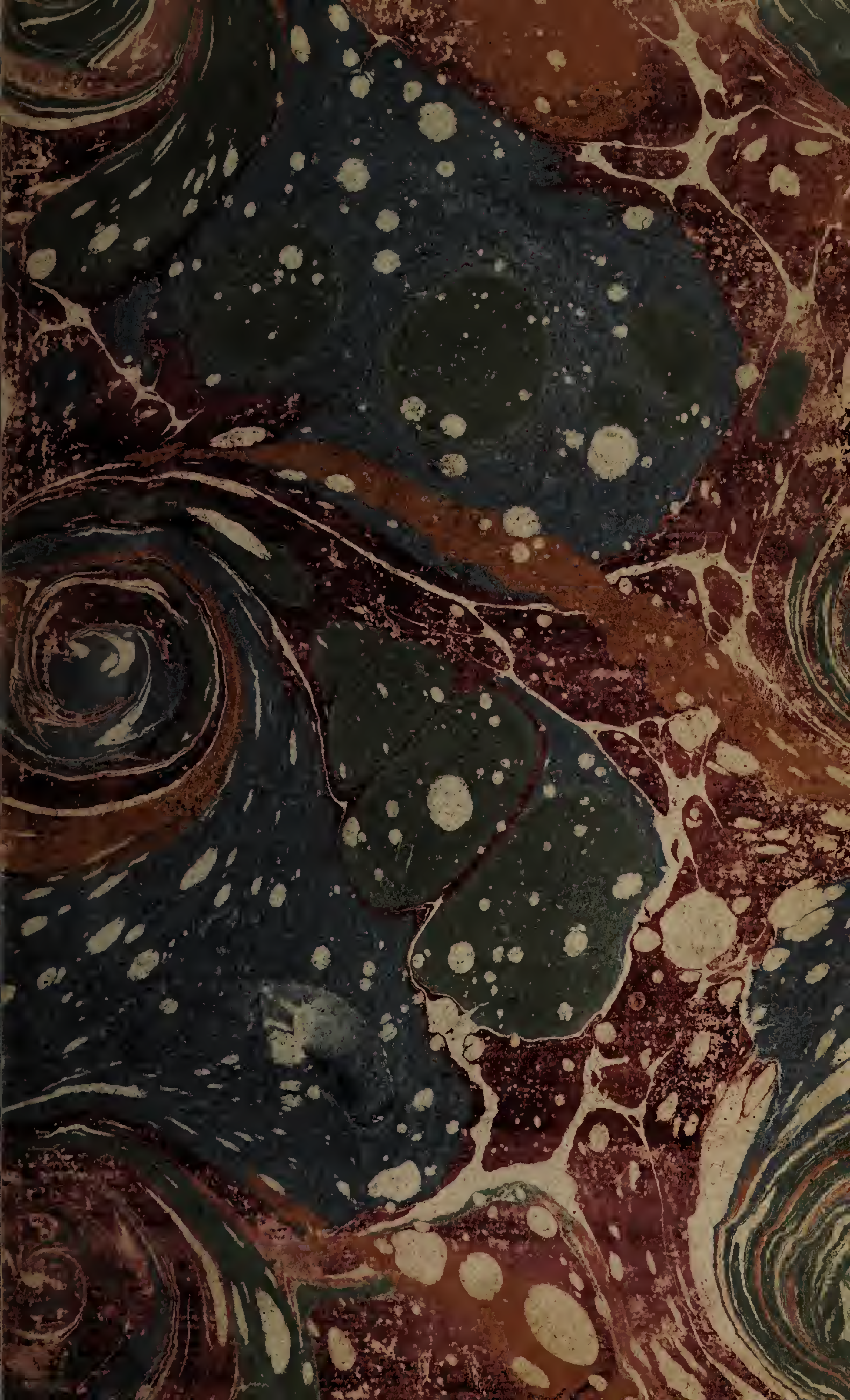




L'INOCULATION,

POEME

EN QUATRE CHANTS.

L'INOCULATION,

POEME

EN QUATRE CHANTS,

PAR M. L. R.

. . . . . Ea visa salus morientibus una.
Virg. Georg. L. III.



A AMSTERDAM;

Et se trouve A PARIS

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine, près la rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

PRINCESSE, dont l'Europe admire le courage,
Daigne sourire aux vers dont je t'offre l'hommage;
Il est libre, il est pur, je ne l'offre qu'à toi:
Ton sceptre & tes grandeurs sont étrangers pour moi.
Eh! quel est le mortel, de son encens avare,
Qui pourroit contempler, insensible & barbare,
L'essor de ton génie, & ne pas l'admirer,
Ta bonté généreuse, & ne pas l'adorer?

SUR le bronze animé, Princesse magnanime,
Il respire, à tes yeux, ce Monarque sublime,
Dont l'esprit méditant les projets les plus hauts,
A créé la lumière au milieu du cahos.

De ton règne brillant qu'il parcoure les fastes,
Il verra des projets plus hardis & plus vastes;
Il verra la victoire, enchaînée à ton char,
Soumettre un nouveau Peuple à l'Empire du Czar:
Il verra, sur les mers où se lève l'aurore,
Tes flottes menacer l'Euxin & le Bosphore;
Tes braves légions, des rives de l'Ister,
Porter contre la Thrace & la flamme & le fer;
Le Grec obéissant, dans les champs de l'Aulide,
Et le Scythe soumis, au sein de la Tauride.

De guerre & de conquête incroyable dessein!
O Mars! ce plan terrible est-il né dans ton sein?
Non, la Reine du Nord, Catherine elle-même,
Au bord de la Néva, conçut ce grand systême.
Perdez-vous dans l'oubli, campagnes des héros,
Voyages entrepris par les guerriers d'Argos!
Mille vaisseaux, lancés des ports voisins de l'Ourse
Vers les bords d'Orient ont dirigé leur course,

Et le pilote Russe, assis au gouvernail,
Fait trembler le Sultan au fond de son serrail.
Du sommeil de la mort, PIERRE, tu te réveilles
Pour suivre l'heureux cours de ces rares merveilles.

POUR MOI qui n'apperçois sur le front des guerriers
Que le sang des humains souillant de beaux lauriers,
Sur cet auguste écrit qu'adresse à la patrie
La bienfaisante main d'une Reine chérie,
J'aime mieux reposer mes regards satisfaits.
O pouvoir arbitraire! ô père des forfaits!
Une femme a brisé ce colosse fragile
Dont les bras sont de fer, dont les pieds sont d'argile;
Sur la base des loix elle fonde à jamais
De l'État affermi le bonheur & la paix.
CATHERINE, voilà ta plus belle conquête;
C'est assez de combats, élève jusqu'au faîte
L'édifice des loix à peine commencé,
Que, d'un souffle, BELLONE a presque renversé.

Achève ton ouvrage, assure l'équilibre,
Que ton pouvoir soit juste, & tout un peuple libre.
Sous un joug accablant le serf humilié
Embrasse tes genoux, invoque ta pitié.
Il est encor des serfs, dans le siècle où nous sommes!
L'homme, tel que la brute, est le jouet des hommes!
L'humanité rougit: efface cet affront
Que de barbares mains gravèrent sur son front.

Mais quoi! l'antique usage... il faut que tu le braves;
Est-ce à toi de régner sur un peuple d'esclaves?
Contemple tes soldats, ils meurent dans leur rang;
Ah! que la liberté soit le prix de leur sang.
Liberté! tu produis les héros magnanimes,
Et les cœurs généreux, & les esprits sublimes.
Sans toi, l'homme gémit, sous les fers abattu,
Il languit sans courage, il rampe sans vertu.
Tu le sais, grande Reine, & ta sagesse active,
Qui donne un grand spectacle à l'Europe attentive,

Prépare le bonheur de tes nombreux Sujets :
Et la paix & le tems mûriront tes projets.

Cependant des beaux arts que l'essaim t'environne,
Ils te délasseront du poids de ta couronne.
D'un nouveau Phidias le ciseau créateur
Exprime, avec fierté, les traits du fondateur
De l'Empire puissant qui te doit son hommage,
Mais il s'adoucira pour former ton image.
L'espoir que je conçois ne sera pas trompé :
Déjà, sur le sommet d'un rocher escarpé,
J'apperçois ce héros, dont le coursier rapide
Paroît fièr de porter un Monarque intrépide.
Est-ce une illusion ? L'ai-je bien entendu ?
Il parle, on obéit ; son bras est étendu :
Sur son auguste front à mes yeux est tracée,
D'un génie inventeur la profonde pensée.
Que le même art enfin modèle ta beauté,
Qu'il place, sous tes yeux, la tendre humanité,

Dictant ces justes loix que ta docile plume
Écrit en lettres d'or dans un brillant volume.
Je vois le laboureur, si long-tems outragé,
Montrer les fers honteux dont tu l'as soulagé.
Tes mains ont enchaîné la discorde & la guerre;
Près d'elles fume encor ton terrible tonnerre:
Le despotisme altier, sous tes pieds écrasé,
Dans l'une de ses mains tient un sceptre brisé,
Et dans l'autre un poignard, qu'avide de carnage,
Il tourne contre lui pour assouvir sa rage.
Tel est le monument que t'élève ma main;
Tu vivras dans mes vers, ainsi que sur l'airain.
Du laurier des neufs Sœurs, des palmes de BELLONE,
La Renommée, un jour, tressera ta couronne.
Des VITRUVES nouveaux par ta voix excités,
Décorent ton séjour & parent tes cités.
Le Russe vit en proie aux flammes dévorantes
Du palais de Moscou les murailles fumantes;
Il renaît de sa cendre & plus vaste & plus beau;

La terre va porter un plus noble fardeau.
De ces grouppes vivans que produit la sculpture,
Des chef-d'œuvres hardis qu'enfante la peinture,
Tu dépeuples l'Europe, & bientôt dans ta Cour
Tous les Arts étonnés fixeront leur séjour.
Auprès de la Néva, sous les glaces du Pôle,
S'ouvrira pour l'Artiste une savante école,
Et du Tibre indigné quittant les bords deserts,
L'étranger peuplera tes portiques ouverts.
Enfin tous les talens, jusqu'au sein de la France,
Sentent de tes bienfaits la féconde influence.

Mais je parle des Arts, & j'ai presque oublié
Le présent que tu fis à ton peuple effrayé,
L'heureuse insertion, art simple & salutaire,
Qui, de tes jours sacrés, fût l'ange tutélaire.

Deux mères, sur le Trône, adoptèrent, un jour,
Cet usage étranger, ignoré dans leur Cour.

L'une aux bords du Danube en a tenté n'aguères
Des essais redoublés sur des enfans vulgaires;
L'autre, sur sept brigands dévoués aux bourreaux,
Aux lieux que la Tamise arrose de ses eaux,
Pour le salut des siens en fit l'épreuve heureuse.
Non moins sensible qu'elle, & bien plus courageuse,
Tu la fis sur toi-même, & tu la répétas
Sur ce fils, seul espoir de tes vastes États.
Par ce don précieux, tu rends à ta Couronne
Cette foule d'humains que la guerre moissonne,
Et tes heureux Sujets te devront à la fois
Le jour, la liberté, tous les arts, & des loix.



PRÉFACE.

LE DOMAINE de notre poësie & de notre langue s'étend de jour en jour; l'esprit de critique s'efforce de le circonscrire & d'en rapprocher les bornes; mais le génie prend l'essor & les franchit.

On croyoit autrefois que notre idiôme & notre tête n'étoient point épiques; ainsi le disoit *Malézieux* à M. *de Voltaire*; que notre langue n'étoit capable ni d'instruire avec agrément dans un poëme didactique, ni de s'exprimer naïvement dans une fable. *Patru* le soutenoit à *Despréaux*, à *la Fontaine*. *Malézieux* & *Patru*, ces deux hommes d'esprit, se sont trompés, & les trois hommes de génie ont vaincu les difficultés. *Despréaux* lui-même ne croyoit-il pas que notre langage se refuseroit en vers aux détails de l'agriculture? Peut-être avoit-il raison alors. Il vivoit sous un règne fastueux & guerrier, où l'on n'avoit pas en-

core honoré d'un coup-d'œil le plus utile de tous les Arts.

Il y a fort peu de tems que nous nous occupons d'agriculture, mais nous en avons tant parlé, nous en avons tant écrit, que les termes agrestes de cet Art, à force de revenir dans notre bouche, de repasser sous la plume des Écrivains & sous les yeux des Lecteurs, se sont, pour ainsi dire, urbanisés. Plusieurs Poëtes ont habilement saisi ce moment favorable pour les mettre en œuvre dans leurs vers élégans. *Glèbe*, *Rateau*, *Charrue*, &c. n'ont plus rien de dur pour nos oreilles ni de choquant pour notre goût.

Je ne tracerai point ici les loix de la Poësie didactique. On les trouve dans toutes les poëtiques. Je me garderai bien d'avantage de m'ériger en législateur. *La Motte* & *Fontenelle* se sont arrogé ce droit. Ils ont imaginé des règles tirées de leurs propres Poëmes, si, toutefois, l'on peut appeler Poëmes les Odes du premier, & les Églogues du second; à les juger sur ces

règles, leurs ouvrages devroient paroître des chef-d'œuvres. C'est d'après les grands modèles qu'on imagina les Poëtiques. On réduisit en théorie ce qui n'est que le produit de l'enthousiasme & du goût. Mais les préceptes ne montrent qu'une route, & le génie s'en ouvre mille. Les premiers Écrivains devinèrent les règles; ils les cherchèrent dans le sein de la Nature. Puisons dans cette source intarissable. Suivons pas-à-pas ce guide infaillible. Imitons les beautés toujours anciennes & toujours nouvelles que la Nature offre à la Poësie. Le vrai & le beau, voilà la seule règle; l'utile & l'agréable, voilà le seul but.

Quand je dirai que le Poëme instructif doit avoir un plan régulier & proportionné dans toutes ses parties; que son style doit être clair, élégant & concis dans les préceptes; abondant, harmonieux, coloré dans les épisodes: que ces épisodes doivent être tirés du fond du sujet; que les images, les réfléxions, les sentimens, les comparaisons, doivent sortir du sein même de

l'instruction, comme la rose naît au milieu des épines; qu'à l'harmonie de l'ensemble, à celle du sujet avec les pensées & les sentimens; des idées & des sentimens avec l'expression, à la cadence variée du vers, au nombre de la période, il faut ajouter cette harmonie imitative, ces mots images (*a*) qui peignent les objets à l'oreille étonnée. Quand je répéterai toutes ces leçons & tant d'autres, que dirai-je que *Virgile* n'ait encore mieux pratiqué?

Je ne sais si je me suis trompé dans le choix de mon sujet, car ce choix importe beaucoup, & le succès en dépend; mais il me semble que je ne pouvois guère traiter d'un Art dont l'utilité fût plus générale, d'un Art plus intéressant & plus noble. C'est le défaut d'intérêt & de chaleur qui fait languir le Poëme instructif; c'est, s'il est permis de le dire, c'est le froid qui le tue. J'ai trouvé dans mon sujet deux grands intérêts, la vie & la beauté; j'y ai découvert

(*a*) Onomatopée.

des

des épisodes naturels qui naissoient de l'instruction, & qui la fortifioient. Ce sont les effets du mal & les succès de l'Art. J'ai rencontré sur mes pas des scènes intéressantes, & l'on sait combien les morceaux dramatiques donnent de vie & d'action à nos écrits.

Autre avantage : le poëme didactique n'est si difficile à traiter dans notre langue que par les mots techniques & scientifiques, dont notre poësie ne peut s'accommoder. C'est, en effet, une entreprise bien périlleuse que de vouloir exprimer en vers les préceptes des sciences, des arts & des métiers. Les termes sont tantôt bas, tantôt durs, souvent barbares, quelquefois inintelligibles pour la plûpart des Lecteurs; les détails méchaniques sont ingrats & rebelles. Je prends pour exemple la peinture, cet art charmant qui parle aux yeux, à l'imagination, à l'esprit & au cœur. Ses préceptes tiennent à la géométrie, à l'anatomie, à la perspective, &c. sujets arides & peu connus; ses termes techniques seroient le dé-

sespoir du plus adroit Versificateur. Aussi les Poëtes qui ont manié ce sujet dans notre langue, ont-ils bien fait de glisser légèrement sur la théorie de l'art pour s'attacher aux épisodes poëtiques.

Dans l'Art dont je donne les préceptes, dont je décris les opérations, je n'ai trouvé que des détails connus de tous les Lecteurs, que des termes usités dans toutes les conversations ; j'ai donc pû m'en servir sans craindre de choquer le Lecteur. Il est un mot que j'excepte, & malheur à moi si je l'eusse employé ; c'est celui de *petite vérole.* Je crois qu'un Lecteur délicat qui l'auroit rencontré dans mon Poëme en eût été blessé. Le mot d'*inoculation*, quoique doux à l'oreille, est trop long pour le vers dont il rempliroit l'hémistiche ; j'ai cru devoir m'en abstenir. (*a*)

(*a*) Ce mot François est formé du Latin *inoculare.* C'est ce que *Virgile* appelle *oculos imponere*, enter en écusson. *Inserere*, c'étoit chez les Romains enter en greffe. *Gemma*, *oculi*, sont des termes méta-

On me dira peut-être que je décris une maladie hideuse. Sans doute; mais l'horreur qu'elle inspire est salutaire, & contribue à l'effet du Poëme. D'ailleurs, toute hideuse qu'elle est, on la voit, on la rencontre sans en être effrayé. C'est un monstre avec lequel nous sommes familiarisés; enfin, *Despréaux* nous a dit que l'art pouvoit plaire en imitant le monstre le plus odieux.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
Art Poët.

Mais il faut que l'imitation soit juste & simple; qu'elle ne paroisse ni foible, ni exagérée. Le Poëte a sa palette comme le Peintre; il doit y chercher les couleurs lo-

---

phoriques que les Latins employoient pour exprimer les nœuds, les bourgeons de l'arbre.

Nec modus inserere atque *oculos imponere* simplex,
Nam quà se medio trudunt de cortice *gemmæ*,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus: hùc alienâ ex arbore germen
Includunt, &c. *Virg. Georg. L.* II. *V.* 73. *& seq.*

cales & les demi-teintes, dont la nature lui présente le modèle. Un tel coloris est aussi difficile à trouver en poësie qu'en peinture. Cette découverte suppose, dans l'Artiste, une étude profonde, avec un sentiment exquis. L'on outre l'expression & la couleur dans les vers comme dans les tableaux. On desespère, sans doute, d'être naturel & vrai, puisqu'on fait tant d'efforts pour être brillant & neuf. On veut écrire avec force, & l'on écrit avec violence. On cherche des termes rares, des tournures nouvelles, & l'on fait de la langue Françoise un jargon métaphysique & précieux. On confond les genres; on veut mettre de la poësie dans la prose, tandis que l'on met tant de prose dans les vers. On veut avoir un style figuré, & l'on entasse des métaphores incohérentes, obscures, forcées; on prodigue l'esprit à chaque ligne, & l'on n'a pas celui de finir & de laisser penser le Lecteur. On se pare d'un vain luxe de paroles & d'images, & l'on ne voit pas que les ornemens de l'éloquence, semblables aux colonnes de

l'architecture, doivent avoir l'air d'être employés par la nécessité. On s'épuise & l'on fatigue son Lecteur pour ne pas observer les repos, si précieux dans les arts. On néglige les belles formes & les douces liaisons du discours. Il ressemble à ces squelettes, qui n'offrent aux yeux que la sécheresse des os, que des lacunes & des articulations dures, au lieu d'être semblable à ces corps animés, dont tous les membres s'emboîtent mollement & fléchissent avec souplesse.

Le style périodique, si négligé de nos jours, est celui qui plaît le plus à l'oreille. Rien n'est si monotone, si fatigant, si destructeur de toute harmonie, qu'un style qui s'élance par sauts & par bonds. Il peut plaire & surprendre un instant, mais il fatigue à la longue. J'ai tâché de varier la cadence de mes vers, & d'arrondir la période poëtique. Qu'elle est imposante & nombreuse, cette période, dans *Corneille*, dans *Racine*, dans M. *de Voltaire*, dans les Odes de *Rousseau!* J'ai cru que les rimes croisées & redoublées pourroient ajouter

encore à l'harmonie, ainsi qu'à la variété. Les rimes plattes sont si monotones! Si les rimes croisées n'ont pas nui à la Tragédie, j'ai lieu de penser qu'elles réussiront dans ce Poëme. L'épopée croiroit peut-être déroger en s'y prêtant, mais un Poëme didactique ne doit pas être si dédaigneux & si difficile.

J'ai payé le tribut de louanges que méritent les Artistes & les Écrivains célèbres qui ont favorisé les progrès de l'Inoculation. Je n'ai pas nommé un seul de ses ennemis. J'en excepte le violent & fanatique *Massey*, ce Prédicateur Anglois qui osa déclamer contre l'Inoculation dans la chaire de la vérité. Je fais contraster ce fougueux Orateur avec le sage, le bienfaisant Évêque de Worcester.

Le sujet que je traite en vers a été manié en prose par des mains habiles, je le sais; leurs écrits sont entre les mains de tout le monde, mais ils sont bien plus estimés qu'ils ne sont lûs. Les femmes, sur-tout, ont rarement la force de supporter une lecture qui demande une attention soute-

nue; le livre leur tombe des mains. Les raisons peuvent bien convaincre, mais le charme des vers entraîne & persuade. La vérité a besoin de quelque parure, & la raison ne peut se passer d'ornemens. En fait d'Inoculation, ce sont les femmes, ce sont les mères, sur-tout, qu'il faut gagner & séduire, si j'ose m'exprimer ainsi; c'est ce que j'ai tâché de faire en excitant dans leurs cœurs la crainte & la pitié. La pitié, pour les tendres victimes de la petite vérole; la crainte, en leur présentant l'image de la mort & le masque de la laideur.

Si j'étois assez heureux pour inspirer à un seul de mes Lecteurs le dessein de se faire inoculer, à une seule mère le projet de soumettre à l'insertion des enfans chéris que l'épidémie naturelle auroit peut-être moissonnés; quel fruit précieux, quelle noble récompense de mon travail! Jamais Écrivain en a-t-il recueilli de plus touchante? Je ne prétends point à la gloire, mais j'aspire à ce bonheur.

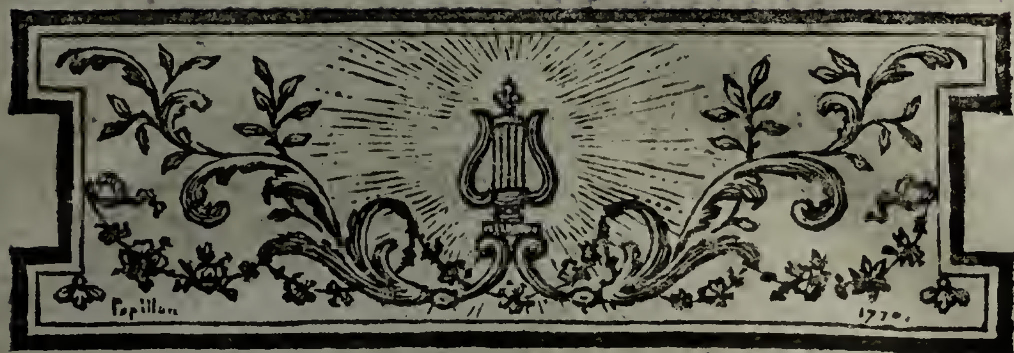
Explication du Frontispice.

L'INOCULATION, sous l'emblême d'une belle Grecque, est assise auprès d'une table sur laquelle on voit un vase qui renferme le germe variolique. D'une main, elle tient une lancette; de l'autre, elle repousse la petite vérole, qui, sous la figure d'une furie, poursuit une jeune fille qui se jette dans le sein de l'Inoculation. Les serpens dont la furie est coëffée sont le symbole du venin. La torche ardente est le symbole de la fièvre. On voit des cadavres épars sous les pieds & auprès de la furie, tristes monumens des ravages de la petite vérole. Des palmiers qu'on apperçoit sur les derniers plans, indiquent les lieux d'où l'Inoculation tire son origine.





Berteaux del. *Marchand Sculp*



L'INOCULATION.

CHANT PREMIER.

JE CHANTE un art heureux, trop long-tems rejeté, Exposition.
Qui conserve, à-la-fois, la vie & la beauté.

Ô PÈRE des Humains, toi que la terre adore, Invocation.
Et qui, maître absolu de cent mondes divers,
D'un souffle créateur fais germer, fais éclore
Tous les êtres semés dans ce vaste univers;
Prête-moi, Dieu puissant, la voix de la nature,
Dont les mortels charmés aiment les sons flatteurs,
Et que mes vers, par toi, du préjugé vainqueurs,
Semblables à des traits lancés d'une main sûre,
Pénètrent les esprits, & passent dans les cœurs.

Modelés, par tes mains, sur ta divine image,
Nous sommes, ici-bas, ton plus parfait ouvrage;
Daigne nous protéger, & veille à nos côtés.
Jette un de tes regards sur ces jeunes Beautés,
Qui, pour prix d'un amour dont leur main est le gage,
Ne voulant recevoir, sur la foi des sermens,
Que des vœux épurés & le plus chaste hommage,
Au pied de tes autels conduisent leurs amans.
Ils seront leurs époux, si ces vierges timides
Sourdes à des conseils aveugles ou perfides,
Savent se garantir de l'éternel affront
Qu'un mal contagieux peut graver sur leur front.

Viens dessiller les yeux de ces aveugles pères,
Viens enflammer le cœur de ces tremblantes mères,
Dont une frayeur vaine alarme les esprits.
Ils veulent épargner à leurs enfans chéris
De l'acier aiguisé la piqûre légère
Et d'un levain choisi l'atteinte passagère;
Ils méprisent de l'art l'infaillible secours;
Et la Mort va frapper, de sa faulx meurtrière,
Les fruits, à peine éclos, de leurs tendres amours.

MARATRE quelquefois, la nature, en silence, — Maladies endémique.
Enfante mille maux, dans les divers climats,
Et du mal indigène a caché, sous nos pas,
Aux bords où nous vivons, la féconde semence.
Semblable à ces soldats qui naquirent armés,
Tout-à-coup il se montre aux peuples alarmés,
Et sème l'épouvante aux lieux de sa naissance.

UN MORTEL, accablé sous le faix de ses maux,
Après avoir perdu, dans sa triste patrie,
La fragile santé, ce trésor de la vie, — Remède.
La cherche & la retrouve en des climats nouveaux.

NON, ce n'est point la noble & savante manie
De voir les monumens chef-d'œuvres des Romains,
D'étudier nos mœurs, nos loix, notre génie,
Qui, dans les champs François, sous le ciel d'Ausonie,
Des Anglois vagabonds attire les essaims.
De ces noires vapeurs que leur terre natale,
Dans les airs obscurcis de toutes parts exhale,
Ils viennent se défendre au sein de nos cités.
A peine sur nos bords leurs pieds sont arrêtés,

Consomption.

Ils trouvent un remède au mal qui les consume,
Et dans leurs cœurs glacés étouffe le plaisir.
L'air que nous respirons, dans leurs veines rallume
Le flambeau de la vie & le feu du desir.
Alors ils vont goûter, sous leur toit domestique,
Libres des soins rongeurs, messagers du trépas,
En échange de l'or prodigué sur leurs pas,
La santé préférable aux trésors du Méxique.

Origine de la peste.

Des maux contagieux nos climats tempérés
Produisent rarement la semence funeste;
Mais l'Afrique en ses flancs avoit conçu la peste.
Dans des tems par l'histoire à jamais consacrés,
Née aux lieux où le Nil cachoit sa tête humide,
On vit cette Mégère, au souffle empoisonné,
Parcourir les deux bords de ce fleuve rapide,
Et frapper de Memphis le peuple infortuné.

La de son vaste empire elle plaça le siége.
Les douleurs & la mort y composent sa cour.
Elle mène, à grands pas, cet horrible cortége,
Et passe du rivage où commence le jour

Aux mers où le soleil semble achever son tour.

Elle change en deserts les cités florissantes.
Les mortels, qu'à périr sa rage a condamnés,
Atteints subitement de ses flèches perçantes,
De leurs propres enfans meurent abandonnés.

Sous un masque trompeur déguisant son visage,
Et montant des vaisseaux qui cingloient vers nos bords,
Vingt fois, sans être vue, elle entra dans nos ports;
Ô Marseille, vingt fois sur ton fameux rivage, Pestes de Marseille.
Elle vint entasser les mourans sur les morts.

Dix lustres écoulés, cette horrible Furie
De sa tête sur nous secoua les serpens.
Soufflant leurs noirs poisons & dans l'ombre rampans,
Ils dépeuploient au loin cette terre chérie,
Dont les vergers brillans & vainqueurs de l'hiver,
Semblables aux jardins des riches Hespérides,
Offrent des pommes d'or aux voyageurs avides,
Sur les rameaux fleuris d'un arbre toujours verd.

Mais nous-mêmes poussés par nos vœux téméraires,
A travers les écueils, à travers les dangers,

N'avons-nous pas trouvé, sur des bords étrangers,
Des poisons inconnus aux siècles de nos pères?

Que de maux ont produits dans les deux hémisphères
Des Gama, des Cortès, les voyages fameux!
Hélas! l'homme inquiet ne sait pas être heureux;
Et la nature en vain par l'abysme des ondes,
Sage dans ses desseins, sépara les deux mondes:
L'audace des mortels affrontant les hasards,
D'un vol d'aigle a franchi ces immenses remparts.

Découverte du nouveau monde.

Ô Colomb, ô Vespuce, ô vous, couple intrépide,
Pourquoi, foibles jouets de l'humide élément,
Vos navires guidés par le fidèle aimant,
Bravoient-ils la tempête & le calme perfide?
Ah! si l'on vous eût dit que l'Espagnol avide,
Dans ce monde nouveau dont vous cherchiez les bords,
Le tonnerre à la main, lanceroit mille morts;
Que le sang couleroit sous son fer homicide:
Si vous eussiez prévû les horribles fléaux,
Qu'en devoient rapporter vos funestes vaisseaux;
Non, vous n'auriez jamais cherché dans les étoiles

Une route cachée au vaste sein des eaux;
Jamais le vent de l'Est n'auroit enflé vos voiles
Flottantes sur des mers & des écueils nouveaux.

UNE CONTAGION sans cesse renaissante, Mal Améri-cain.
Mal cruel, mal honteux, dont l'aspect épouvante
Les amours caressans, les volages desirs;
Dont l'haleine empestée éteint, avec furie,
Le flambeau de l'hymen qu'allument les plaisirs,
Et tarit lentement les sources de la vie;
Tel est l'affreux butin qu'au sein de leur patrie,
Avec l'or du Potose, ont jadis apporté
Les superbes vainqueurs du Sauvage dompté.

MAIS, en échange, hélas! du mal de l'Amérique,
Le Castillan laissa sur ces bords malheureux
Un poison plus subtil & non moins dangereux,
Inconnu jusqu'alors aux peuples du Méxique.

DIX SIÈCLES révolus, l'Arabe conquérant Origine de la petite vérole.
L'apporta du Midi sur nos tristes rivages,
Lorsqu'élancé sur nous tel qu'un feu dévorant,
Il désoloit nos champs par ses cruels ravages.

Trop heureux les sujets de l'Empire des Lys,
Si CHARLES * qui frappa ces brigands circoncis,
Eût noyé dans leur sang la semence fatale
Que la contagion autour de nous exhale!
Heureux les Castillans, si, chassant de leurs murs
Le formidable essaim de ces tyrans impurs,
Dans les deserts brûlans de la barbare Afrique,
Ils eussent repoussé cette peste publique!

Sa propagation.

CE MAL sème en tous lieux des atômes légers:
Ils voltigent épars dans le vague des airs.
Tantôt, à notre insçu, l'organe qui respire,
Dans le sein dilaté les pompe & les attire;
Et tantôt, malgré nous, ces invisibles corps
Pénètrent dans les plis de ce puissant viscère,
Qui, joignant la chaleur au jeu de ses ressorts,
Reçoit les alimens, les broie & les digère.

SI le sujet atteint des esprits venimeux,
Fût jadis infecté du mal varioleux,
Ou s'ils ne trouvent pas une influence active
Qui puisse féconder cette semence oisive;

* Charles Martel.

Après avoir tenté d'inutiles efforts,
Après avoir long-tems circulé dans nos veines,
Las de leur esclavage, ils briseront leurs chaînes,
Et seront, par les airs, portés dans d'autres corps.
Mais, malheur aux Mortels, si cet hôte implacable
Exige le tribut qui leur fût imposé;
Si l'organe chargé du germe redoutable,
A le développer se trouve disposé;
Le mal corrompt le sang par son haleine impure,
Et change les humeurs en sa propre nature.

Ainsi nous respirons, sans en être blessés,
D'innombrables essaims d'insectes invisibles:
Ainsi nous absorbons leurs œufs imperceptibles,
Dans tous nos alimens en foule dispersés.
Soit que dans notre sein la chaleur les dévore,
Ou qu'ils rentrent dans l'air, leur premier élément,
Aux organes humains ils nuisent rarement:
Mais si des œufs féconds le germe peut éclore;
Si, dans nos intestins le reptile animé
Trouve un suc nourricier conforme à sa nature,

Il croît, & pour sortir de sa prison obscure,
Il ronge lentement le sein qui l'a formé.
De-là ces cris aigus, ces douleurs renaissantes
Des enfans dont la mort entr'ouvre les tombeaux,
De-là, dans notre sein, les morsures cuisantes,
Dont le ver solitaire, arraché par lambeaux,
Déchire sourdement nos entrailles souffrantes.

Petite vérole bénigne & discrète.

QUAND l'air nous a transmis ces atômes flottans,
Quand ils ont fermenté, la fièvre turbulente,
Par ses frissons glacés, par sa chaleur brûlante,
Agite, tour-à-tour, nos membres palpitans.
Les sucs de l'estomac sont portés à la bouche,
Le goût est émoussé; les traits de la douleur
Nous blessent à-la-fois & la tête & le cœur.
Un pénible sommeil enchaîne sur sa couche
Le malade baigné d'une ardente sueur.
Chaque jour, le mal croît & se déguise encore.
Voulez-vous le connoître? attendez que l'Aurore
Ait ouvert quatre fois la barrière des cieux:
Alors le venin perce & se montre à nos yeux;
Les boutons par degrés s'élèvent, s'arrondissent;

À leur base vermeils, au sommet ils blanchissent.
Gonflé par le poison, l'épiderme est luisant;
Dans ses nouveaux progrès le mal est plus cuisant.
Il parcourt irrité les membres du malade,
Attiré sur la gorge, y dresse une embuscade;
La perce de ses traits, & ravage à l'entour
Les tristes régions qu'il saisit tour-à-tour.
Déjà l'on voit grossir la pesante paupière;
Elle s'enfle & descend sur les yeux affoiblis:
Mais bientôt les boutons & vermeils & polis
Deviennent raboteux, & leur couleur première
Fait place à la couleur du narcisse & du lys.
Chacun d'eux offre à l'œil une légère ampoule,
Qui s'emplit par degrès d'une épaisse liqueur.
La fièvre, en ce moment, rallume son ardeur;
Mais lorsque le virus & transpire, & s'écoule,
Elle arrête sa marche, & calme sa fureur.
Sur le visage enflé dont la rougeur s'efface,
Le mal ne laisse plus qu'une légère trace;
Et les boutons mûris de la peau détachés,
Sont réduits en écaille, & tombent desséchés.

A nos traits, à nos jours, cet ennemi fait grace,
Lorsque de notre peau le tissu souple & fin
Laisse au poison fluide un facile chemin ;
Lorsque dans ses canaux notre sang pur & libre,
Est avec les humeurs dans un juste équilibre.
Petite vérole confluente. Mais si, de ses liens ne pouvant s'affranchir,
Le mal trouve un rempart difficile à franchir,
Il s'acharne au combat, & brise avec furie
Les organes secrets où réside la vie.

Tels on voit d'un torrent les flots tumultueux
Rouler, avec fracas, du haut d'une montagne:
S'il rencontre une digue, à travers la campagne,
Qui suspende, un instant, son cours impétueux,
Il écume, il mugit, la frappe & la renverse:
Mais si, pour la briser, il fait de vains efforts,
Furieux, il se gonfle, il inonde ses bords;
Dans sa course nouvelle, il emporte, il disperse
Les épis entassés, les arbres chancelans,
Les bergers effrayés, & leurs troupeaux bêlans.

Vous qui craignez la mort, songez à vous défendre

De ce monstre cruel, à vaincre accoutumé.
Le mortel imprudent, qui, foible & désarmé,
Attend ses premiers coups & se laisse surprendre,
Assailli par la peur dont s'irrite le mal,
S'abandonne aux hasards d'un combat inégal.
Son sang bouillonne & fuit avec plus de vîtesse, Premier période, *Invasion.*
Son artère bondit sous le doigt qui la presse;
La douleur contre lui s'arme de nouveaux traits,
Ses yeux sont arrosés d'une liqueur ardente,
La salive, sortant de sa bouche écumante,
N'appaise point la soif qui brûle son palais:
De ses sens enchaînés il a perdu l'usage:
Il ne voit qu'à travers le plus sombre nuage:
Sa voix n'a point de timbre, & son corps oppressé
N'est plus que la prison d'un esprit affaissé.
Quand la paisible nuit amène, sur ses aîles,
Le Sommeil bienfaisant dont la prodigue main
Répand sur les mortels un baume souverain
Qui charme leurs ennuis & leurs peines cruelles;
Il est plus inquiet, & des douleurs nouvelles
Veillent à ses côtés pour lui percer le sein.

Second période, *Eruption.* MAIS déjà sur la peau le mal s'ouvre un passage,
D'innombrables boutons applatis, entassés,
De leur masque hideux couvrent un beau visage.
Sur l'épiderme enflé, réunis & pressés,
Ils forment une écaille & luisante & blanchâtre,
Troisième période, *Dessication.* Qui se brise bientôt & change de couleur ;
Enfin le masque tombe, ô surprise ! ô douleur !
Est-ce donc là ce teint d'incarnat & d'albâtre,
Cette bouche de rose & ce regard vainqueur ?
Traces. Je ne vois qu'une peau sillonnée & rougeâtre,
Que des yeux éraillés dont le regard fait peur.

HEUREUSES, toutefois, ô Beautés désolées,
Après dix jours entiers & dix nuits écoulées,
Mort le onzième jour. Heureuses, si vos yeux en pleurant vos appas,
Ne sont pas éclipsés par la nuit du trépas.

TÈL est le mal Arabe : à ces formes affreuses,
Mortels, reconnoissez ce Protée odieux.
Rien ne peut l'enchaîner ; il trompe tous les yeux.
En vain pour éclairer ses routes ténébreuses,
Dont l'issue aboutit aux portes du tombeau,

La sage Expérience alluma son flambeau;
Armé pour le combattre, envain l'art d'Esculape,
Par nos cris appelé, vole à notre secours,
Le poursuit & le joint par d'obliques détours;
Il déguise sa marche, il résiste, il échape;
Et souvent par les traits, sur le monstre lancés,
Les malades atteints sont eux-mêmes blessés.

Danger des remèdes.

MINISTRE de la mort, tigre de sang avide,
Tu peuples des enfers l'effroyable séjour.
Que de Princes livrés à ta dent homicide!
Aux autels de l'hymen, dans les bras de l'amour,
Que de jeunes Beautés à ta rage immolées!
Du Danube & du Pô les Nymphes désolées,
Hélas! pleurent encore, en vêtement de deuil,
Les filles de leurs Rois qu'enferme le cercueil;
Et la Seine, sensible à leurs clameurs plaintives,
Se rappelant les jours de ses propres douleurs,
De longs gémissemens fait retentir ses rives,
Et baigne, en soupirant, son urne de ses pleurs.

Mort de Princes & Princesses de la Maison d'Autriche & de celle de Bourbon.

FRANÇOIS, oublîrez-vous cette époque fatale,

Où l'Empire des Lys vit dans sa Capitale,
Épidémie à Paris. Avant que le soleil, variant les saisons,
Eût achevé le tour de ses douze maisons,
Ce cruel ennemi poursuivant ses conquêtes,
De dards empoisonnés frapper vingt mille têtes ?
Un siècle a fait depuis la moitié de son cours;
Mais la contagion, dans nos murs renaissante,
Retrace à nos esprits, que glace l'épouvante,
Le triste souvenir de ces malheureux jours.

HÉLAS! c'est à Paris que coulant dans nos veines
Avec ton doux poison, perfide volupté,
Le poison d'Arabie a plus d'activité;
C'est à Paris sur-tout que ces Nymphes si vaines
De l'ascendant flatteur qu'a sur nous leur beauté,
Meurent dans leur printems, ou vivent condamnées
A regretter l'éclat de leurs grâces fanées.

Mort. TU meurs, jeune CRILLON, de sa barbare main
Une Mégère affreuse a déchiré ton sein,
Du printems de tes jours la fleur à peine éclose,
Et trop semblable, hélas! au bouton de la rose,

N'a

N'a brillé qu'un instant aux yeux de ton époux.
Et toi, blonde touchante, au teint frais, aux yeux doux,
(Que je n'ose nommer) en te laissant la vie,
D'un souffle empoisonné la Furie en courroux
Flétrit de tes appas la fleur épanouïe.

VAINS regrets! c'est ainsi que la contagion
Recueille tous les ans, dans chaque région,
Des humains abattus la moisson renaissante.
Qui peut donc échapper à ta faim dévorante,
Harpie insatiable? Eh! quoi, tout l'univers,
Devenu ta conquête, est en proie à ta rage!
Toutes les nations, esclaves dans tes fers,
Te doivent un tribut de sang & de carnage!
Ce n'est donc pas assez qu'un essaim d'autres maux,
De nos foibles enfans assiégeant les berceaux,
En plonge la moitié dans la nuit de la tombe;
Il faut que sous tes traits, à tout âge, on succombe;
Et bientôt exposée à tes cruels assauts,
Du reste des vivans la septième partie
Sur tes autels sanglans voit immoler sa vie.

AINSI, soumise au joug d'un Roi victorieux,
Athènes, tous les ans, envoyoit à la Crète
De sept jeunes Beautés le tribut odieux;
Le Minotaure, errant dans sa vaste retraite,
S'élançoit sur sa proie, & ce monstre inhumain
De leurs corps déchirés assouvissoit sa faim.

O FRANCE! quel sera le Thésée intrépide
Qui te délivrera d'un monstre plus avide?
Inoculation. L'art de l'insertion. Dans des tems ignorés,
Cet art fut inventé par des peuples barbares,
Des jours de leurs enfans heureusement avares,
Et fût connu trop tard des peuples éclairés.
De la mer Caspienne au Bosphore de Thrace,
On pouvoit de ses pas reconnoître la trace:
L'Afrique & l'Archipel l'attiroient dans leurs ports,
Le Gange fortuné l'accueillit sur ses bords;
Mais Londres & Paris lui fermèrent leurs portes.

Obstacles. L'IGNORANCE, la Peur, la Superstition,
Couverte du manteau de la Religion,
Armèrent contre lui leurs nombreuses cohortes.

Déployant l'étendard de la sédition,
Après avoir semé leurs perfides alarmes,
Elles sonnoient la charge, elles couroient aux armes.
S'ils avoient inséré ce précieux levain,
Qu'un art simple, mais sûr, leur présentoit en vain;
Un père trop crédule, une mère timide,
Auroient cru que leur main devenoit parricide.

L'IGNORANCE, qui marche, un bandeau sur les yeux,
Dont le cœur, tour à tour, timide, audacieux,
Nourrit un fol espoir & de frivoles craintes,
Redoutoit du poison les nouvelles atteintes.

LA SUPERSTITION, mère de tant de maux,
La Superstition, dont les fausses maximes
Combattent la vertu, persuadent les crimes,
Crioit à l'homicide, & le peuple des sots,
Dans les inoculés, ne vit que des victimes,
Dans les maîtres de l'Art, ne vit que des bourreaux.

QUI l'eût osé prévoir! une femme, une mère,
De tous ces ennemis triompha la première,

Aux peuples étonnés arracha le bandeau,
Osa de la raison leur montrer le flambeau.

Ladi Montagu. VORTLEY, qui, sous l'habit & les traits d'une femme,
Recéloit d'un grand homme & le courage & l'ame;
VORTLEY, dont le génie embrassoit tous les arts,
Trouve l'art que je chante aux rives du Bosphore;
Elle en voit les bienfaits semés de toutes parts.
Ses yeux sont éclairés, son cœur hésite encore.
Tremblante, sur son fils, tendre enfant qu'elle adore,
Cette mère sensible arrête ses regards,
Le serre dans ses bras, s'en éloigne & soupire.
La crainte la retient, la tendresse l'attire.
Trois fois elle saisit le fer étincelant,
Trois fois le fer échappe à la main maternelle;
Mais l'amour, qui veilloit sur son fils & sur elle,
Vient affermir son cœur & son bras chancelant.
Inocule son fils. Déjà l'acier tranchant, qu'un sang vermeil colore,
Des bras du jeune enfant a coupé le rézeau,
Le germe le plus pur est greffé sous sa peau;
Sa mère impatiente enfin le voit éclore,

Et l'objet fortuné d'un courageux amour
Tiendra d'elle, deux fois, la lumière du jour.

Ce succès eût comblé les vœux d'une Françoise ;
Ne sauver qu'un enfant, c'est peu pour une Angloise.
Montagu de Byzance apporte en son pays
Cet art dont la puissance a conservé son fils.

L'heureux George regnoit aux bords de la Tamise.
La triple nation à son sceptre soumise,
Aux peuples étrangers vantoit sa liberté,
Et du Monarque adroit faisoit la volonté.
Ses petits-fils, encore au matin de leur vie,
Devoient l'affreux tribut au monstre d'Arabie.
Leur mère retardoit, par ses soins vigilans,
Un mal plus dangereux, lorsqu'il vient à pas lents.

Au nom seul de ce mal Caroline frissonne, Exhorte la Princesse de Galles.
Son cœur est palpitant, sa tendresse s'étonne.
Osez, dit Montagu, le porter dans leur sein.
La Princesse pâlit, & Vortley la rassure,
Combat les sentimens de la foible nature :

» Voilà mon fils, dit-elle : aux murs de CONSTANTIN
» Je sus le préserver du mal par son levain.
» Madame, ainsi que vous, j'étois mère & craintive.
» Je ne hâterai point un danger incertain,
» Disois-je ; cependant inquiète, attentive,
» Je portai mes regards sur les bords de l'Euxin.
» Ô merveille ! par-tout, une heureuse industrie
» De la contagion enchaînoit la furie.
» Soumis, apprivoisés sous une foible main,
» Ses serpens oublioient leurs morsures perfides,
» Rampoient, dans les berceaux, sur les enfans timides,
» Se jouoient avec eux, se glissoient dans leur sein.
» Alors, je rappelai ma vertu, mon courage ;
» J'inoculai mon fils : sa vie est mon ouvrage.
» J'ai conservé la fleur de ses jeunes appas.
» Ah ! si, dans ce combat, cédant à ma foiblesse,
» J'eusse écouté la voix d'une aveugle tendresse,
» Peut-être la laideur.... peut-être le trépas,
» Ô mon fils ! t'eût frappé, renversé dans mes bras.
» Depuis que j'ai vaincu le mal par mon adresse,
» Cent fois, d'un œil serein, d'un cœur indifférent,

» Sur les pas de mon fils j'ai vû ce monstre errant.
» Autour de vos enfans les cohortes rangées
» Ne garantiront point leurs têtes de ses traits,
» Et la garde qui veille aux portes assiégées,
» Ne l'empêchera point d'entrer dans ce palais.
» Peut-être, en ce moment, ce dangereux Protée
» Exhale dans ces murs sa vapeur empestée;
» Il voltige, peut-être, autour de ces lambris.
» Déjà, de toutes parts, Londre en est infectée,
» Les mères, jusqu'au ciel, poussent d'horribles cris.
» Madame, le tems presse, il faut sauver vos fils.
» Ils ne sont point à vous, ils sont à la Patrie:
» Elle vous confia le dépôt de leur vie.
» Ô ciel! attendez-vous que, s'élançant sur eux,
» Un tigre déchaîné les dévore à vos yeux?
» S'ils tomboient sous ses coups, quels regrets! quels reproches!
» S'il ravageoit des traits si doux, si gracieux,
» De quel œil pourriez-vous soutenir leurs approches?
» De quel œil verriez-vous leurs visages hideux?
» Vous mourriez de douleur; ah! vivez avec eux.
» L'insertion vous tend une main bienfaisante,

» Le plus heureux succès comblera votre attente.
» Au nom de vos enfans, j'embrasse vos genoux;
» Donnez un grand exemple : il est digne de vous.
» Les Anglois, admirant votre sublime audace,
» Marcheront à jamais sur votre heureuse trace,
» Et Londres vous devra le plus grand des bienfaits.
» Vous lui conserverez les Rois de votre race,
» Et ces Rois vous devront d'innombrables sujets ».

LA PRINCESSE combat, & MONTAGU l'emporte.
Que l'exemple est puissant! Qu'une ame vive & forte,
Subjuguant nos esprits par ses discours vainqueurs,
Lance rapidement sa flamme dans nos cœurs!
Tel, plus prompt que l'éclair, le salpêtre s'allume,
Quand du caillou frappé l'étincelle a jailli;
Tels des feux petillans voltigent sur l'enclume,
Quand par le noir Cyclope, en cadence, assailli
Sous les coups des marteaux le fer a tressailli.

CAROLINE se rend, mais cette tendre mère
Voudroit se rassurer par de nouveaux essais:
SLÔNE qui les conseille en prédit le succès.

DANS un séjour obscur du crime affreux repaire, Épreuve sur sept criminels.
Sept brigands enchaînés, dont la perfide main,
Enhardie aux forfaits, versa le sang humain,
Attendoient, en tremblant, leur sentence dernière.
Leur supplice commence en leurs cachots profonds.
Des verroux & des fers le bruit sourd & terrible
Retentit à l'entour de cette voûte horrible;
Déjà la porte crie & roule sur ses gonds.
A ce bruit effrayant les coupables frémissent,
Sur leurs fronts pâlissans leurs cheveux se hérissent.
Ils souffrent, sans mourir, les transes de la mort.
Ainsi la terreur veille à côté du remord.

LE HÉRAUT cependant que GEORGE leur envoie,
Dans leurs cœurs palpitans a fait entrer la joie.
« Le mal, dont la fureur n'épargne pas les Rois,
» A dédaigné, dit-il, de si lâches victimes.
» On dresse l'échafaut, où, pour laver vos crimes,
» Votre sang va couler sous le glaive des lois;
» Mais, par l'insertion aux humains favorable,
» Vous pouvez garantir votre tête coupable;

» Cette épreuve, ou la mort : déclarez votre choix ».

Impatiens déjà de voir rompre leurs chaînes,
Ils présentent leurs bras au germe envenimé ;
Ce ferment introduit circule dans leurs veines.
Malgré les noirs soucis d'un esprit alarmé,
Il s'échappe au-dehors, au terme accoutumé,
Ne défigure point les traits de leur visage,
Et ne laisse après lui d'un rapide passage,
Dans leurs organes sains, nul vestige imprimé.

La Princesse, aux transports dont son ame est la pro
Se livre sans réserve, & ses yeux étonnés,
Où la douce pitié se mêle avec la joie,
Contemplent ces brigands, à ses pieds, inclinés.
Inoculation des Princes Anglois. Elle brise leurs fers ; les ordres sont donnés ;
Ses enfans dans leur sein reçoivent la semence.
Londres est en suspens ; la peur, la défiance
Agitent des Anglois les esprits obstinés ;
On blâme, à haute voix, l'art venu de Byzance,
Et par l'opinion les sages entraînés,
Craignant de décider, attendent, en silence,

Que le tems, sur ses pas menant l'expérience,
Montre aux yeux dessillés du vulgaire enchanté,
Sans nuage & sans fard, la simple vérité.

Cependant, d'une mère éxemte de foiblesse,
Un succès éclatant couronne la tendresse.
Par ses soins affoibli le mal a respecté
Des héritiers d'un Roi la vie & la beauté.

Le Ciel, le juste Ciel, comble son espérance.
La Princesse enivrée & de joie & d'amour,
Dans son sein maternel les presse tour-à-tour,
Et, regardant Vortley d'un œil de complaisance,
Elle lui tend la main, & bénit mille fois
Ce génie éclairé, bienfaiteur de ses Rois.

La Renommée alors embouchant la trompette,
Annonce ce prodige aux Bretons satisfaits.
L'Europe qui l'entend, après elle répète
Le nom de Montagu, sa gloire & ses bienfaits.

Aussitôt les Anglois, témoins de ces merveilles,
Cultivent l'art nouveau dans leurs murs transplanté,

ARBUTHNOT & JURIN lui consacrent leurs veilles.
MAITLAND à leurs travaux joint sa dextérité.

EN VAIN l'opinion & l'intérêt farouche,
Et l'ignorance aveugle & l'envie à l'œil louche,
Unissent contre lui leurs efforts repoussés;
Cet Art victorieux à son char les enchaîne,
Il force leur hommage, & leur perfide haîne
Ne lance plus sur lui que des traits émoussés.

LES Temples, les Palais, les modernes Lycées
Retentissent par-tout des éloges de l'Art.
Des humains qu'il sauva des listes sont dressées;
On raisonne, on calcule, on pèse le hasard,
Aux Inoculateurs des règles sont tracées.

Sermon de MASSÉ.

C'EST envain que MASSÉ, fanatique Orateur,
Par des cris impuissans éxhale sa fureur:
Les éclats de sa voix ressemblent au tonnerre,
Le Temple en a mugi, la voûte en a tremblé.
« L'Enfer, dit-il, l'Enfer a vomi sur la terre
» L'art perfide & cruel sur nos bords appelé:
» Par la main de Satan JOB fut inoculé.

Sermon de l'Evêque de Worcester.

MAIS, pendant qu'à notre art il déclare la guerre,
Je vois monter en chaire un Pontife zélé;
C'est-là qu'il annonçoit à son peuple assemblé
La justice & la paix, vérités éternelles;
Il révèle aujourd'hui des vérités nouvelles.

« PEUPLE, écoutez, dit-il: l'Ange exterminateur
» Tient son glaive levé sur vos fragiles têtes;
» Un mal contagieux regne aux lieux où vous êtes;
» C'est en le prévenant qu'on brave sa fureur.
» Dans l'Europe apporté du fond de l'Arabie,
» Il traite les mortels avec égalité,
» De chaque homme, une fois, il menace la vie.
» La naissance, le rang, la grace, la beauté,
» L'enfance, le bel âge, & la vieillesse aride,
» Flétris & consumés par son souffle empesté,
» Expirent tour à tour sous sa dent homicide.
» Dans vos frêles vaisseaux, de votre propre main,
» Osez, pour l'affoiblir, insérer son levain;
» Ne craignez point l'effet de sa rage perfide
» Si vous avez d'abord préparé votre sein.

» La Patrie éplorée, Anglois, vous en conjure:
» Hélas! Londres en deuil pleure deux mille enfans
» Que ce tigre affamé dévore tous les ans.
» La Raison éclairée & la sage Nature,
» Et la Réligion qui marche sur leurs pas,
» Vous offrant, à l'envi, ce remède suprême
» Pour vos enfans chéris, vos femmes & vous même,
» Vous adressent ces mots en vous tendant les bras:
» Riche, ouvrez un azyle à la triste indigence
» Et de l'insertion prêtez lui les secours;
» Le Ciel, que réjouït la douce bienfaisance,
» Pour prix de vos bienfaits veillera sur vos jours.
Il dit; l'enthousiasme éloquent & sublime
Du Pasteur généreux passe dans son troupeau;
A suivre ses conseils on s'éxhorte, on s'anime;
Le père va greffer ses enfans au berceau,
Pour conserver les jours d'une tendre famille;
La mère veut sauver la beauté de sa fille;
Fondation d'un hôpital. Et l'Anglois opulent prodiguant les trésors
Qu'un commerce fertile attire dans ses ports,
A l'Indigence, en pleurs, consacre un édifice

Où l'art d'inoculer lui tend sa main propice.

Ainsi lorsque le monstre à Londres désarmé
Ravage l'Italie, & la France & l'Espagne,
L'insertion conserve à la Grande Bretagne
Un peuple dont le bras, au travail animé,
Aux yeux de ses voisins, rend cette Isle fameuse
De Carthage & de Tyr la rivale orgueilleuse,
Lui donne le commerce & l'empire des mers,
Et porte sa puissance au bout de l'univers.

Toi que virent mes yeux, femme à jamais célèbre,
Si l'Anglois enferma dans la tombe des Rois,
De la touchante Ophils la dépouille funèbre;
Si Newton, qui du monde a deviné les lois,
Graces aux nobles soins de ce peuple sensible,
Respire, après sa mort, sur le marbre fléxible;
Montagu, pour avoir sauvé tant de mortels,
Pour avoir écarté du sein de ta Patrie
Un mal dont la beauté redoute la furie,
Que Londre à ta mémoire élève des autels.

Fin du premier Chant.

REMARQUES
SUR LE PREMIER CHANT.

Et du mal indigène a caché, sous nos pas. *pag.* 3.

C'EST le mal endémique propre & particulier à un pays, tel que la *lèpre* en Judée, la *plique* en Pologne, le *mal de Siam*, &c.

La cherche & la retrouve en des climats nouveaux. *pag.* 3.

On n'imagine pas jusqu'à quel point l'air & l'eau influent sur le corps humain. Hippocrate (*a*) dit qu'on doit chercher l'origine de la plûpart des maladies & de la variété du tempérament de divers peuples, dans la qualité de l'air qu'ils respirent & des eaux qu'ils boivent. De-là les maladies endémiques des différens pays.

Des Anglois vagabonds attire les essaims. *pag.* 3.

» Nonne vides etiam cœli novitate & aquarum
» Tentari, procul à patriâ quicumque domoque

(*a*) *Hipp. de aëre, locis & aquis. Galen. Com.* 1. *in epidem. Hippocratis.*

» Adveniunt ?

» Adveniunt ? Ideò quia longè discrepat aër.
» Nam quid Britannum cœlum differre putamus
» Et quod in Ægypto est, quâ mundi claudicat axis ?
» Quidve quod in Ponto est differre à Gadibus, atque
» Usque ad nigra virum, percoctaque sæcla calore ?
» Quæ cùm quatuor inter se diversa videmus,
» Quatuor à ventis & cœli partibus esse,
» Tum color & facies hominum distare videntur
» Largiter, & morbi generatim sæcla tenere.

Luc. lib. VI, v. 1100 *& seq.*

Ils trouvent un remède au mal qui les consume.

pag. 4.

La consomption est une maladie de langueur fort commune en Angleterre & propre à ce climat. C'est elle qui, en inspirant le dégoût de la vie & des plaisirs, rend le suicide si fréquent dans cette Isle.

Des maux contagieux nos climats tempérés
Produisent rarement la semence funeste. *pag.* 4.

Il ne faut pas confondre les maladies épidémiques qui se communiquent quelquefois, avec les maladies contagieuses de leur nature. C'est toujours des pays lointains que ces derniers maux viennent dans nos climats. *Nostri verò climatis aër adeò de productione*

pestis innoxius dicendus est, ut probabiliùs mitiora etiam morborum cantagiosorum genera, variolas atque morbillos per se numquam valeat progenerare. Mead. de peste, cap. 11.

Mais l'Afrique en ses flancs avoit conçu la peste.

pag. 4.

Cette partie de notre globe est la véritable patrie de la peste. Les maladies épidémiques naissent en tous lieux; l'intempérie des saisons, la mauvaise qualité des fruits, le mauvais air produit par un nombreux concours dans le même lieu, comme dans les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux, les camps mêmes & les villes assiégées, engendrent souvent des épidémies: mais la peste, cette maladie cruelle que caractérisent des symptômes particuliers; la peste qui se communique de ville en ville, de région en région, est la maladie indigène de l'Afrique. *Pline* observe que cette contagion passe du midi à l'occident. *Nat. hist. lib.* VII.

Tous les monumens historiques appuyent cette assertion. *Thucydide* dans l'admirable description qu'il nous a laissée de la peste d'Athènes, (*a*) assure

---

(*a*) Voyez la belle peinture qu'en fait Lucréce, Lib. VI.

qu'elle prit naissance dans la haute Ethiopie, qu'elle passa de là en Egypte, en Perse, d'où elle se répandit dans la Grèce. *Thucid. Hist. lib.* II.

Evagre & *Procope* ont observé que cette peste terrible qui désola tant de régions sous l'Empereur *Justinien*, l'an de J. C. 543, tiroit son origine de l'Ethiopie ou de l'Egypte. Voyez *Evagr. Hist. Eccles. lib.* IV, *c.* 29, *Proc. de Bello Persico*, *lib.* II, *c.* 22.

Ces témoignages de l'antiquité s'accordent avec ceux des voyageurs modernes. C'est toujours quelque vaisseau venu du levant qui apporte la peste dans nos pays occidentaux. La peste du XIV siècle (1346, 47, 48) qui ravagea l'Egypte, la Turquie, la Grèce, la Syrie, les Indes orientales, fût transportée du Levant dans la Sicile, à Pise & à Gènes; elle gagna la Savoye, la Provence, le Dauphiné, la Catalogne & la Castille; ensuite elle se répandit dans l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Flandre, l'Allemagne, la Hongrie, le Danemarck, & moissonna la moitié du genre humain dans toutes ces contrées. L'Afrique fût aussi un des théâtres de cette contagion; & il est très-vraisemblable qu'elle en fut le berceau, quoiqu'en dise *Villani* (*a*) qui

---

(*a*) Istorie di Matteo Villani. L. 1. C. 2.

la fait venir de la Chine, fondé sur l'autorité de quelques navigateurs Génois. Ceux-ci prétendoient qu'elle avoit été produite par un globe de feu d'une grandeur prodigieuse qui avoit été observé dans cet Empire; & *Villani*, amateur du merveilleux, rassemble dans sa description tant de circonstances extraordinaires, que le lecteur est suffisamment averti, par l'historien même, de n'ajouter aucune foi à sa relation.

Née aux lieux où le Nil cachoit sa tête humide.

pag. 4.

C'est de la haute Ethiopie que la peste passa en Egypte, selon *Thucidide, Hist. lib.* II; & c'est dans cette première région que le Nil, ce fleuve si célèbre par ses inondations régulières, par ses cataractes, par le culte que lui rendirent les peuples de l'Egypte, a ses deux sources découvertes vers le milieu du dernier siècle, par le P. *Jérôme Lobo*, Portugais. Voyez *l'Hist. de la Haute Ethiopie par le Pere Tellez*: c'est par ces deux sources qu'il s'élance du haut d'une montagne de la province de Sabala dans le royaume de Goyame, descend de l'Abyssinie, traverse les royaumes de Sennac, de Dongala; baigne la Nubie, l'Egypte, le Caire; & se partage

au-dessous de cette ville en deux bras qui tombent dans la Méditerranée, à cent milles de distance l'un de l'autre. La gloire de découvrir la source de ce fleuve fut ambitionnée par les *Cyrus*, les *Cambyse*, les *Alexandre* & les *César*.

Nihil est quod noscere malim
Quàm fluvii causas per sæcula tanta latentes,
Ignotumque caput : spes sit mihi certa videndi
Niliacos fontes; bellum civile relinquam.

Pharsale, *Lib. X.*

Et frapper de Memphis le peuple infortuné. *pag.* 4.

Après l'Ethiopie, c'est l'Egypte qui est la région la plus pestiférée de l'Afrique. La ville du Caire, qui n'est séparée que par le Nil de l'ancienne & fameuse Memphis, est située dans une plaine sablonneuse; elle est suffoquée, pour ainsi dire, par une montagne dont elle est couverte, & par laquelle sont interceptés les vents qui pourroient la rafraîchir & purifier l'air que respirent ses habitans. Les rues y sont sales, étroites & sans pavé; les maisons basses & mal bâties. Elle est traversée par un canal immense qui reçoit les eaux du Nil dans les tems de ses inondations. Quand le fleuve se retire le canal est à sec. C'est là que le peuple jette toutes les im-

mondices & tous les cadavres des animaux ; ce qui fait que le limon du canal exhale des vapeurs empestées. Aussi la peste ravage cette ville tous les ans, & il n'y a que les eaux du Nil dont l'accroissement emporte tous ces amas fétides ; & les vents dont la fraîcheur épure l'air, qui puissent en arrêter les progrès.

Dans l'Ethiopie ces armées innombrables de sauterelles qui dévorent les fruits de la terre, & qui sont si souvent suivies de la famine, produisent également la peste. La terre est jonchée de leurs cadavres. Les chaleurs ardentes & les grandes pluyes en favorisent la putréfaction ; & si les vents n'emportent dans la mer ces tas d'insectes corrompus, ils répandent la contagion dans ces malheureuses contrées. Ces vapeurs empestées,

> De terrâ surgunt, ubi putrorem humida nacta est
> Intempestivis pluviisque & solibus icta.
>
> *Lucr. lib. VI. v.* 1100.

Rasés & *Avicenne*, Médecins Arabes, disent que la peste est engendrée par les vapeurs humides de la terre, les ardeurs de l'été & le silence des vents.

En comparant ces observations, on en peut conclure que la peste doit sa naissance à la putréfaction animale exaltée au plus haut degré de mali-

gnité par l'intempérie des climats Afriquains. Voyez *Mead. de natura & origine pestis.*

Ô Marseille, vingt fois sur ton fameux rivage. *pag.* 5.

L'auteur de la *relation de ce qui s'est passé à Marseille durant la dernière peste*, observe que cette ville fameuse a été frappée vingt fois de ce fléau, quoiqu'elle soit peu sujette aux maladies épidémiques, & que sa situation soit agréable & salubre. Mais le commerce qu'elle a fait dans tous les tems, avec le levant & le midi, l'a toujours exposée à la contagion qui ravage ces tristes climats. Témoin l'usage antique, de nourrir délicatement, durant l'espace d'une année, un malheureux qui pour s'arracher à la misère, se dévouoit à la mort. Ce tems expiré, on le promenoit dans les rues de la ville, couronné de fleurs & revêtu d'ornemens sacrés. Après l'avoir chargé d'imprécations, comme le Bouc *Azazel* des Egyptiens, le Bouc Emissaire des Israëlites, on le précipitoit dans les flots de la mer. Voy. *Servius, Comm. sur Virg. Enéid. l.* III, *v.* 57.

Dix lustres écoulés, cette horrible furie. *pag.* 5.

Il s'agit ici de la peste de 1720. Voyez la *relation* citée dans la remarque précédente.

Semblables aux jardins des riches Hespérides.

pag. 5.

On n'est pas d'accord sur le lieu où furent situés les jardins des Hespérides, si célèbres par les fruits précieux de leurs arbres.

Oceani finem juxtà, solemque cadentem,
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos,
Hesperidum templi custos, &c. *Enéid. l.* 4. *v.* 480.

Cette description de Virgile convient aux Isles Fortunées, aujourd'hui les Canaries, situées dans l'océan Atlantique, auprès de la côte occidentale d'Afrique, vers le Mont Atlas. D'autres Auteurs les placent dans les Isles du Cap Verd, où l'on trouve des forêts d'orangers & de limoniers; & ils ajoutent que le dragon, qui en étoit le gardien, n'est qu'un emblême dont les Poëtes se sont servi pour exprimer les sinuosités de la mer qui séparoit ces Isles du continent.

Quoique plusieurs commentateurs, fondés sur le mot grec μῆλα, ayent cru que ces pommes d'or étoient des brebis dont la toison étoit fort précieuse, il est bien plus vraisemblable que c'étoient

des oranges ou des citrons; & la fable même d'Atalante le prouve assez clairement.

Les Isles Canaries, qui du tems de *Ptolomée* & de *Pline*, étoient nommées les Isles Fortunées, furent fréquentées des Romains; mais la décadence de l'Empire les fit oublier. Les Biscayens les retrouvèrent vers l'an 1300, sans le secours de la Boussole. *Clément* VI couronna Roi de ces Isles, dans Avignon, *Louis de la Cerda*, Prince d'Espagne, fils de celui qui perdit le trône.

Des GAMA, des CORTÈS, les voyages fameux.

pag. 6.

La prédiction de *Sénèque* le tragique s'accomplit dans le quinzième siècle. *Ce fût alors* (*a*) *que l'océan ne sépara plus les nations, qu'un nouveau Tiphys découvrit un nouveau monde, & que Thule cessa d'être la borne de la terre.* Déjà sous *Edouard* III, un

---

(*a*) . : . . . Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet & ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes; nec sit terris
Ultima Thule.

Sen. Med. Act. II. *Sc. Ult.*

Moine d'Oxford, nommé *Linna*, avoit pénétré jusqu'à l'Islande, & dressé des cartes des mers septentrionales; déjà au commencement du XV siècle, sous le Prince *Henri* de *Portugal*, on avoit doublé le *Cap Non* à cinq degrés en deçà de notre Tropique, dans la mer Atlantique, & l'on avoit pénétré jusqu'à celui de *Bojador*, qui n'est qu'à deux degrés du même Tropique; déjà l'Isle de Madère étoit retrouvée, comme les Isles Fortunées l'avoient été. On passa enfin le Tropique, & à 400 lieues par-delà on découvrit les Isles du *Cap Verd* & les *Açores*. On franchit l'Equateur, on vit de nouveaux royaumes, un nouveau ciel & de nouvelles étoiles. On poussa jusqu'au *Cap des Tempêtes*, nommé bientôt *le Cap de Bonne Espérance*. Enfin trois vaisseaux partent de Portugal, le 8 Juillet 1497, sous la conduite de *Vasco de Gama* dont cette expédition a rendu le nom immortel. Il double la pointe de l'Afrique, remonte vers l'Equateur, s'arrête à Mozambique, à Mombaza, à Mélinde, traverse en 23 jours un golphe de 700 lieues qui sépare l'Afrique de l'Inde, aborde à Calicut, après avoir reconnu plus de 1500 lieues de côtes.

Par le voyage de *Gama*, le commerce de l'ancien monde est changé. Alexandrie tombe & entraîne

Venise dans sa chûte. Les Capitaines Portugais combattent les Rois de Calicut, d'Ormus, de Siam, & battent la flotte du Soudan d'Egypte. *Alphonse d'Albuquerque* prend Goa en deçà du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Ormus dans le golphe Persique. Les Portugais s'établissent dans l'Isle de Ceilan, à Bengale, trafiquent à Siam, fondent Macao, fréquentent l'Ethiopie orientale & les côtes de la mer rouge, trouvent les Isles Moluques & en font la conquête. En moins de 50 ans, ils découvrent 5000 lieues de côtes, se rendent maîtres du commerce par l'océan Ethiopique & par la mer Atlantique : les négocians deviennent soldats, & l'on s'égorge pour avoir de la canelle & du girofle.

Cortès, homme admirable, s'il n'eût pas été cruel, étoit simple Secrétaire de *Vélasquez*, Gouverneur de l'Isle de Cuba, qui lui donna ensuite la lieutenance de San-Yago. C'est delà que *Cortès* partit en 1518 avec onze vaisseaux, 508 soldats, 18 chevaux & quelques piéces de campagne. Il avance le long du golfe du Mexique; tantôt il négocie, tantôt il fait la guerre. Il soumet la République de Tlascala & s'allie avec elle. Il entre dans le Mexique, malgré les défenses d'un Souverain

qui commandoit à trente vassaux, dont chacun pouvoit paroître à la tête de cent mille hommes. *Montézuma* le reçoit comme son maître, & le peuple comme un Dieu; tant les chevaux, le fer & les effets de la poudre avoient épouvanté les habitans de Mexico! Un Général de l'Empereur attaque les Espagnols à la Vera-Cruz. *Cortès* en est informé; il se rend au Palais avec une escorte de trente soldats, oblige l'Empereur de passer au quartier des Espagnols, le met aux fers, fait brûler vif le Général de *Montézuma*, & ce Prince se reconnoît vassal de *Charles-Quint*.

Le Gouverneur de Cuba, *Vélasquez*, jaloux de la gloire de son Lieutenant, envoie mille hommes après lui pour le réduire, le faire prisonnier & poursuivre la conquête du Mexique. *Cortès* laisse 80 hommes pour contenir les Mexiquains, & marche avec le reste contre ses compatriotes; il défait les uns, il gagne les autres & retourne à Mexico.

En son absence l'Empereur étoit toujours prisonnier. Il se répand un bruit que les Mexiquains conspirent pour le délivrer.

Alvarado prend le tems d'une fête où deux mille des principaux Mexiquains étoient plongés dans

l'ivresse. Il fond sur eux avec 50 soldats, les égorge eux & leur suite, comme de vils troupeaux, & les dépouille de leurs ornemens d'or & de pierrerie. Ce fût-là une des premières cruautés que l'avarice fit commettre. Les Mexiquains indignés se révoltent. *Cortès* arrive à la tête de 400 hommes, est enveloppé par une multitude armée qui lui coupe le passage; il se fait jour & rejoint la troupe d'*Alvarado*. Les ennemis donnent l'assaut & sont repoussés. *Cortès* fait plusieurs sorties. Les Mexiquains renouvellent l'assaut. *Montézuma* se montre pour les calmer. Il est blessé par ses Sujets & meurt, en chargeant les Espagnols de sa vengeance. Son successeur arme tout le Mexique. Après plusieurs combats, *Cortès* est obligé de quitter la ville; sa retraite fut sanglante. La mort de plusieurs milliers d'Amériquains payoit le sang d'un soldat Espagnol. Il perdit ses trésors dans sa marche. Il n'avoit plus de flotte. Il fait construire 13 brigantins, rentre dans Mexico par le lac sur lequel il est bâti. Quatre mille canots Amériquains viennent attaquer les navires de *Cortès*. La flotte ennemie est détruite. *Cortès* combat sur le lac, sur les chaussées & dans les rues. Cent mille Mexiquains périssent. Le nouvel Empereur *Guatimozin* & sa femme, sont pris. La

ville de Mexico, & tout l'empire avec elle, tombe sous la domination Espagnole, le 13 d'Août 1521, après trois mois de siége & 60 combats sanglans. *Guatimozin* fût mis à la torture; il expira dans les supplices, sans vouloir indiquer le lieu où il avoit caché ses trésors.

Ce fût là le prélude sanglant des cruautés inouïes dont le nouveau monde fût témoin. Le Pérou en fût le théâtre à son tour. *François Pizarre* attaqua ce vaste Empire avec 100 fantassins, 60 cavaliers & une douzaine de petits canons. On n'eût que la peine de tuer. L'Inca *Atahualipa* fut arraché de son trône d'or par les vainqueurs & chargé de fers. Il promit une rançon immense, des monceaux d'or & d'argent furent entassés au quartier des Espagnols; & sous prétexte d'une conspiration contre eux, ils condamnèrent l'Inca à être brûlé vif. Mais, par un excès de clémence, ses bourreaux, après l'avoir bâtisé, l'étranglèrent avant de le jeter dans les flammes. Plusieurs de ses Généraux partagèrent son funeste sort, & aussi magnanimes que les vainqueurs étoient cruels, ils aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leur maître. D'*Almagro* fût le principal auteur de cette barbarie. L'histoire doit flétrir

le nom de ce monstre. *Fernand-Pizarre* lui fit trancher la tête; mort trop douce pour cet homme de sang. Bientôt ses amis assassinèrent *Pizarre*. Don *Diégue*, fils d'*Almagro*, eût le cou coupé. *Gonzale Pizarre*, frère & successeur de *Fernand*, victime de son ambition & de sa cruauté, périt par la main du bourreau.

François de Tolède, Vice-Roi, extermina la race des Incas en 1571. Ce Tyran, rappelé à la Cour d'Espagne en 1581, se flattoit d'obtenir de grandes récompenses; mais il apprit sa disgrace de la bouche même de *Philippe* II. Ce Monarque lui dit: *je ne vous avois pas choisi pour être le bourreau des Rois, mais pour soulager leur infortune.* Belles paroles! & bien remarquables dans la bouche d'un Prince qui fit périr son propre fils. Voyez *l'hist. de la conquête du Mexique, celle de la conquête du Pérou, l'Essai sur l'histoire universelle*, &c.

Et la Nature en vain par l'abyme des ondes,
Sage dans ses desseins, sépara les deux mondes:
L'audace des mortels, &c. *pag*, 5.

Nequicquam Deus abscidit,
Prudens, oceano dissociabili
Terras: si tamen impiæ

Non tangenda rates transiliunt vada.
Audax omnia perpeti. *Hor. L. I, Od.* III.

Qu'a donc gagné l'Europe à la découverte du nouveau monde? Quelques métaux qu'on est convenu d'appeler précieux, & qui cesseront un jour de l'être. Mais les hommes sont-ils plus heureux? Y a-t-il plus de vertu parmi les nations? Jamais les peuples ne furent plus misérables, ni les mœurs plus corrompues. Le luxe introduit en Europe avec les trésors du nouveau monde, a engendré la misère, les vices & mille maux dont nous sommes la proie.

. . . Macies & nova febrium
Terris incubuit cohors;
Semotique priùs tarda necessitas
Lethi, corripuit gradum. *Hor. Lib.* I. *Od.* 3.

Quasque recondiderat stygiisque admoverat undis,
Effodiuntur opes irritamenta malorum.
Ovid. Métam. Lib. I.

Ô COLOMB, ô VESPUCE, ô vous, couple intrépide.
page 6.

L'Antiquité auroit fait l'apothéose d'un homme qui eût découvert un nouveau monde. Il faut avoir en effet un grand génie pour oser dire à l'inspection d'une carte de notre monde: il y en a vraisemblablement

semblablement un autre ; on le trouvera en voguant toujours vers l'occident : il faut avoir un courage égal à ce génie pour exécuter un projet aussi sublime, malgré les préjugés de ses contemporains, les refus de tous les Princes, les murmures & les menaces de ses compagnons. *Christophe Colomb*, Genois, eût ce courage & ce génie. Il partit de Palos en Andalousie (*a*) avec trois petits vaisseaux ; & des Isles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir *San Salvador*, la première Isle de l'Amérique. Il découvrit aussitôt les autres Isles Lucayes, Cuba & Hispaniola, nommée aujourd'hui S. Domingue.

A son second voyage il trouve les Caraïbes & la Jamaïque ; au troisième il apperçoit le continent à dix degrés de l'équateur, & voit la côte où l'on a bâti Carthagène.

Colomb eût la gloire de découvrir l'Amérique, & *Améric Vespuce* eût le bonheur de donner son nom à ce nouvel hémisphère. Ce négociant Florentin prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand cela seroit vrai, *Colomb* lui en auroit frayé le chemin & n'en mériteroit pas moins la gloire due à l'inventeur.

(*a*) Le troisième d'Août 1492.

Remarquons ici, pour l'honneur de *Colomb* & la consolation des cœurs vertueux, que sa gloire fut pure, que le sang & les rapines ne souillèrent jamais ses mains.

Vos navires guidés par le fidèle aimant. *page 6.*

La direction de l'aimant vers le nord fût inconnue à toute l'Antiquité qui n'en connoissoit que la vertu attractive. La découverte de cette direction fût faite dans un tems d'ignorance, vers la fin du treizième siècle. *Flavio Goia d'Almalfi*, au royaume de Naples, inventa bientôt après, la boussole. Cette invention resta long-tems inutile. Le premier usage bien avéré de la boussole fût fait par des Anglois, sous le règne d'*Édouard* III, par un Moine d'Oxford.

Muschembroeck attribue l'invention de la boussole à *Marc Polo*, noble Vénitien. Plusieurs Auteurs assurent qu'il porta cette invention à la Chine, d'autres qu'il l'en rapporta vers la fin du treizième siècle.

Que le sang couleroit sous son fer homicide. *p 6.*

Douze millions d'hommes périrent par la main de quelques brigands d'Europe. Ces farouches vainqueurs, dont l'avarice & la cruauté surpassoient le courage, dressoient de toutes parts des fourches

patibulaires & des bûchers. Les Caciques étoient brûlés vifs, les hommes du commun étoient pendus par douzaines.

Barthelemi de Las Casas, Evêque de Chiapa, témoin oculaire, assure qu'il a vu les Espagnols aller à la chasse des hommes & les poursuivre avec des dogues dans les forêts, comme des bêtes fauves, & donner les enfans Amériquains à dévorer à leurs chiens de chasse. Tandis que les enfans étoient la pâture des animaux, les pères servoient de bêtes de somme, & on les tuoit impitoyablement, quand leur lassitude les empêchoit de marcher. Ces tygres, à visage humain, altérés de sang & d'or, poussoient l'avarice & la férocité jusqu'à chercher ce métal dans les entrailles sanglantes des femmes enceintes qu'ils venoient d'éventrer.

Une contagion sans cesse renaissante. *page* 7.

Ce venin qui empoisonne les sources de la vie, n'étoit connu que dans quelques parties du nouveau monde & sur-tout dans l'Isle Hispaniola, (S. Domingue.) Plusieurs compagnons de *Christophe Colomb* en revinrent attaqués, & transportèrent dans l'Europe cette contagion qui étoit née en Amérique, comme la peste est née en Afrique,

sans qu'on puisse savoir quelle étoit la source de cette corruption. Les Espagnols portèrent ce mal en Italie, dans la guerre de Naples (1495) & ce fut là que les François qui combattoient sous *Charles* VIII, en furent infectés. Revenus dans un climat plus froid, ils furent les premiers à ressentir & à publier les funestes effets de cette maladie. Delà les Italiens & les Espagnols l'appelèrent *mal François*, tandis que les François la nommoient *mal de Naples*. *Astruc. De morbis venereis*, Lib. I, c. 101.

Mais, en échange, hélas! du mal de l'Amérique.

page 7.

Echange fatal qui a désolé & dépeuplé les deux mondes. C'est en vain qu'on a prétendu que le mal vénérien étoit originaire d'Afrique & qu'il avoit été porté aux Indes occidentales par les Nègres. Treize ans après la découverte de l'Amérique, on n'y avoit point encore vu de Nègre, & ce sont les compagnons de *Colomb*, & sur-tout *Margarita* & *Buellio*, qui rapportèrent cette peste de l'Isle Hispaniola. Les Amériquains avoient plus de 60 espèces de simples dont ils se servoient pour retarder les progrès de ce mal. *Oviedo*, qui en avoit été infecté à Naples, alla se faire guérir à S. Domingue, où

les Sauvages lui indiquèrent l'arbre de gayac.

Quelque tems après la découverte du Pérou, la petite vérole fut portée d'Europe à Carthagène d'Amérique. Elle parcourut tout le continent du nouveau monde & fit périr plus de cent mille Indiens, dans la seule province de Quito. (*a*)

Le premier Amériquain qui soit mort de la petite vérole, est le frère du malheureux *Montézuma*, Empereur du Méxique; & le premier Prince emporté par le mal vénérien, est le Roi *François* I, en 1547.

Heureux les Castillans, si, chassant de leurs murs.

pag. 8.

Ce fût un des Généraux du Calife *Valid*, qui soumit l'Espagne. Son Vice-Roi *Muzza* qui gouvernoit l'Afrique, appelé en Espagne par le Comte *Julien* & par l'Archevêque de Séville (*b*), y envoya son Général *Tarif* qui gagna en 714 la bataille de Xerès, où le Roi *Rodrigue* perdit la vie. En 14 mois l'Espagne fût soumise à l'Empire des Califes, à la reserve de l'Asturie & de la Biscaye. Les

(*a*) M. *de la Condamine* a tiré cette Remarque d'un Manuscrit de la Cathédrale de Quito.

(*b*) *Opas.*

Arabes, qu'on nomma Maures parce qu'ils venoient de la Mauritanie, y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le Sultan d'Egypte secoua le joug du Grand Calife de Bagdad; & *Abderame* Gouverneur de l'Espagne conquise, ne voulut plus reconnoître le Sultan d'Egypte. Cet *Abderame* étoit petit-fils du Calife *Hesham*. Il conquit la Castille, la Navarre, le Portugal, l'Arragon, le Languedoc, la Guienne, le Poitou; & sans *Charles Martel* qui lui ôta la victoire & la vie à la bataille de Tours en 732, la France étoit une province Mahométane.

Le *Cid* chassa les Musulmans de Tolède & de Valence à la fin du onzième siècle. *Alphonse* le
1114. Batailleur, Roi d'Arragon & de Navarre, prit sur les Maures Sarragosse qui devint la capitale d'Arragon & qui ne retourna plus au pouvoir des Musulmans.

1147. *Alphonse*, fils de *Henri*, Comte de Portugal, leur enleva Lisbonne & le reste du Portugal

Les Maures profitèrent des divisions des Princes chrétiens & reprirent Valence. Don *Sanche*, Roi de Navarre, appella à son secours *Mahomed-Ben-*
1212. *Joseph*, Miramolin de l'Empire de Maroc, lequel fût battu par les Chrétiens.

En 1236 *Ferdinand* III, Roi de Castille & de

Léon, avoit enlevé aux Maures Cordoue, résidence de leurs premiers Rois; il asservit encore les Musulmans de Murcie, & après seize mois de siége il se rendit maître de Séville.

En 1238, *Jacques*, Roi d'Arragon, prit sur les Maures l'Isle de Majorque, & les chassa du royaume de Valence.

Alphonse le Philosophe, fils de *Ferdinand* III, aida le Portugal dans la conquête des Algarves, enlevées aux Maures. Son petit-fils *Ferdinand* IV, leur arracha Gibraltar.

Je place à l'époque de l'invasion des Maures le transport de la petite vérole en Espagne & en France. On ne sauroit douter que cette contagion ne nous ait été transmise par les Arabes. Leurs Médecins sont les premiers qui en aient parlé, & il est très-probable qu'elle est née en Arabie. Mais en supposant qu'elle fût originaire d'Afrique, ainsi que la peste, avec laquelle les Médecins (*a*) lui trouvent tant d'analogie, ce seroit une nouvelle raison de croire que les Maures venus d'Afrique nous firent ce funeste présent. *Horum enim morborum*

(*a*) Summa quam pestem inter atque variolas intercedere detexi analogia, &c. Mead. præf. ad dissert. de peste.

nulla extiterat in Europâ memoria, antequam Hispaniam invaderent Mauri. Mead de peste cap. 11.

C'est au douzième siècle que les guerres & les voyages d'outremer la rendirent commune parmi les peuples d'occident.

Elle n'est connue dans le Groenland que depuis 40 ans, comme les maladies vénériennes ne sont connues en Russie que depuis les voyages de *Pierre* le Grand.

Ils eussent repoussé cette peste publique. *pag.* 8.

Les Arabes conquérans, appelés *Sarrasins*, c'est-à-dire Orientaux, ou Ismaëlites & Agaréniens parce qu'ils descendoient d'*Agar* & d'*Ismaël*, inondèrent la Palestine, la Syrie, la Perse, l'Egypte, la Mauritanie & toute l'Afrique. Leur séjour dans la Mauritanie, d'où ils passèrent en Espagne, leur fit donner le nom de Maures.

Ce mal sème en tous lieux des atômes légers.
pag. 8.

C'est toujours par l'application d'une matière étrangère que cette maladie se prend; & la spontanéité de la petite vérole n'est appuyée sur aucune raison solide. La peste & les maladies vénériennes viennent-elles spontanément? Il est souvent dif-

ficile, il est vrai, de suivre la route par laquelle la contagion est arrivée; mais c'est la prodigieuse subtilité de la matière variolique qui en est cause. Ce virus peut être porté par l'air & les vents à une très-grande distance, comme la poussière séminale du palmier va féconder la femelle à une distance de plusieurs lieues; il s'attache aux habits, aux animaux, à toutes sortes de matières. Il a passé d'Afrique en Europe, d'Europe en Amérique. Il conserve long-tems sa force contagieuse.

D'où est donc venue la première petite vérole dans l'espèce humaine? Je vous répondrai, quand vous m'aurez appris d'où est venuè la première peste. Peut-être a-t-il fallu des siècles & un concours de circonstances qui ne se retrouveront jamais pour faire naître l'une & l'autre maladie dans les premiers hommes qui en ont été attaqués au fond de l'Arabie ou de l'Afrique. Voyez *Réflexions*, &c. *du D. Gatti.*

Dans tous nos alimens en foule dispersés. *pag. 9.*

L'air que nous respirons, les alimens que nous prenons, les liqueurs que nous bûvons fourmillent d'insectes d'espèces différentes. *Ex quibus fieri potest ut nonnulla corporibus nostris recepta, &*

in exiguos partium mollissimarum meatus, veluti in nidos, delata, more lumbricorum in intestinis crescant, & magnitudinem eorum acquirant. Mead. herod. Morbus.

De-là, dans notre sein, les morsures cuisantes
Dont le ver solitaire, *&c.* *pag.* 10.

C'est une chaîne de vers qui tiennent les uns aux autres. Ils rampent quelque fois séparés dans les intestins. Le ver principal, auquel tous les autres sont enchaînés, a une tête ou plutôt un bec aigu qu'il enfonce dans les intestins pour sucer le chyle. Il n'est pas surprenant que ce bec aigu cause des douleurs fréquentes, & que le malade chargé de nourrir ces bêtes voraces, tombe dans la phtisie. On ne parvient à guérir cette maladie que lorsqu'on peut chasser des intestins cette tête crochue; le ver entier sort avec elle. Voyez *le Clerc, hist. nat. & Med. latorum lumbricorum.* Voyez *Mead. de Lumbricis.*

Et souvent par les traits, sur le monstre lancés,
Les malades atteints sont eux-mêmes blessés.

pag. 15.

Le témoignage d'un Médecin célèbre ne sera pas suspect. C'est celui de M. *Tronchin*: dans ces

grandes épidémies, dit-il, les ressources de l'art sont très-petites, & les billets mortuaires n'en font que trop foi.... *peut-être que l'art même rend la mortalité plus grande, & que la petite vérole est de toutes les maladies celle qu'on traite le plus mal.* Voyez le second article inoculation dans l'Encyclopédie.

La puissance de l'art sur cette maladie est infiniment bornée, (dit M. *Gatti*) & nous ne craignons pas d'ajouter que l'art même avec ses erreurs & ses préjugés, rend la petite vérole plus meurtrière. Si nous voulons être de bonne-foi, nous conviendrons que si la petite vérole est moins funeste dans les campagnes que dans les villes, parmi le peuple que parmi les riches, la principale raison de cette différence est dans les secours de l'art mal entendus. *Dans cette maladie*, dit *Baglivi*, *les enfans des riches périssent plus souvent par les remèdes que par la force du mal.* Voyez les Réflexions du D. *Gatti.*

De dards empoisonnés frapper vingt mille têtes.

pag. 16.

Ce fût l'épidémie de 1720, où vingt mille personnes périrent à Paris de la petite vérole. En 1768 elle en a enlevé 16000 à Naples en peu de tems. Voyez

la Gazette Polit. Naples, Janvier 1769, *première quinzaine.* Quelle perte pour un Etat ! quelle désolation dans les familles ! & l'on s'endurcit contre de tels exemples ! & l'ignorance, l'entêtement, la mauvaise foi l'emportent sur l'évidence & sur des expériences journalières !

Du reste des vivans la septième partie
Sur tes autels sanglans voit immoler sa vie.

pag. 17

Le risque de mort que court le malade actuel de la petite vérole est d'un sur cinq, d'un sur six, ou de deux sur onze pour l'Angleterre, selon le résultat des recherches des Docteurs *Jurin*, *Netleton*, *Mather ;* d'un sur cinq pour la Suède & l'Ecosse ; d'un sur dix par l'estimation faite à Genève. En prenant à peu-près le milieu entre ces résultats, la mortalité de la petite vérole ne peut être moindre que d'un sur sept.

Les listes mortuaires de Londres, publiées par autorité du Gouvernement, prouvent que la petite vérole détruit, année commune, plus de la quatorzième partie des hommes. M. *Daniel Bernouilli*, Géomètre & Médecin, a prouvé par diverses considérations sur les nécrologes de Londres,

de Vienne, de Berlin, de Breslaw, qu'il faut compter un treizième du total des morts de Londres, au lieu d'un quatorzième, pour victimes de la petite vérole.

Si l'on comprend dans ce nombre les personnes mutilées & défigurées par cette cruelle maladie, il faudra compter le quart du genre humain.

Au Brésil la petite vérole est mortelle pour le plus grand nombre des habitans; dans l'Amérique méridionale elle fait autant de ravages que la peste; en Barbarie & au Levant, de cent il en meurt plus de trente.

Redoutoit du poison les nouvelles atteintes.

pag. 19.

Les *Chirac*, les *Dumoulin*, les *Vernage*, les *Boerhaave*, les *Mead* ont cent fois attesté qu'ils n'ont jamais vû la même personne atteinte deux fois de la petite vérole; & qu'avoir cette maladie artificiellement est la même chose que l'avoir naturellement. Or, quand on a eû la petite vérole naturelle, on vit dans la plus grande sécurité, quoiqu'on entende dire souvent qu'on peut l'avoir deux fois. Mais si ce retour a lieu, il est tellement rare qu'on le regarde comme nul.

VORTLEY, dont le génie embrasse tous les arts.

pag. 20.

Miladi *Vortley Montagu*, femme célèbre par la force de son esprit & par l'étendue de ses connoissances, avoit accompagné à Constantinople son mari qui étoit Ambassadeur d'Angleterre à la Porte. A peine eût-elle vû l'inoculation qu'elle en comprit tous les avantages, qu'elle résolut de faire inoculer son fils; projet qu'elle exécuta en 1717. A son retour à Londres dans le commencement du regne de *George* I, en 1721, elle fit inoculer sa fille, & engagea la Princesse *de Galles* à soumettre à cette opération les Princes ses enfans. Les deux filles de la Princesse subirent l'épreuve, & le Prince *de Galles* fut inoculé depuis à Hanovre par *Maitland*, Chirurgien de Miladi *Montagu*. C'est ainsi qu'elle devint la bienfaitrice de sa nation & de l'Europe entière.

Rapportons ce qu'elle écrivoit d'Andrinople à une de ses amies.

« La petite vérole si cruelle en Angleterre, n'est ici qu'une bagatelle. *L'inoculation* l'a réduite à fort peu de chose. Ce sont des femmes qui font cette opération. On rassemble plusieurs sujets, & l'on

mande une de ces inoculatrices qui apporte une coquille de noix pleine de pus de petite vérole. Elle fait quelques piqûres en plusieurs parties du corps, avec une grande éguille, & couvre les blessures avec des morceaux de coquilles. Les enfans qui ont subi l'opération jouent & se portent bien pendant huit jours. Ce tems écoulé, ils ont la fièvre. On les met au lit. C'est l'affaire de deux ou trois jours. Ils n'ont que vingt ou trente grains au visage, & ces boutons ne laissent aucune trace..... On fait tous les ans cette opération à des milliers d'enfans. Personne ne meurt de l'inoculation ; je suis si convaincue de la bonté de cette opération que j'ai résolu de la faire éprouver à mon fils. J'aime assez ma patrie pour tâcher d'y introduire cet usage ; j'écrirois même exprès à nos Médecins si je les croyois assez généreux pour sacrifier leur intérêt particulier à celui de l'humanité. Mais je craindrois, au contraire, de m'exposer à leur ressentiment, qui est dangereux, si j'entreprenois de leur enlever le revenu qu'ils retirent de la petite vérole. Mais, à mon retour en Angleterre, j'aurai peut-être assez de zèle pour leur déclarer la guerre. Admirez le courage héroïque de votre amie, &c. » Voyez la lettre XXXI.

Trois fois elle saisit le fer étincelant,

Trois fois le fer échappe à la main maternelle. *p.* 20.

Bis conatus erat casus effingere in auro,
Bis patriæ cecidere manus : *Virg.*

Autour de vos enfans les cohortes rangées. *p.* 23.

J'ai appliqué à la contagion de la petite vérole ce que *Malherbe* dit de la nécessité de la mort.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

SLÔNE, qui les conseille, en prédit le succès. *p.* 24.

Le Docteur *Slône* Médecin de la Princesse *de Galles*, fut chargé de présider à l'inoculation des sept criminels. Il ne douta jamais de la réussite qu'il osa prédire très-affirmativement.

Déjà la porte crie & roule sur ses gonds. *p.* 25.

Le porte sù le Cardini Stridean. Tasse.

ARBUTNOTH & JURIN lui consacrent leurs veilles;
MAITLAND, &c. *p.* 28.

On sait que le Docteur *Jurin*, Secrétaire de la Société Royale, publia, pendant les premières années, les listes des Inoculés, discutées & raisonnées. Le célèbre Docteur *Arbuthnot* répondit, sous le nom de *Maitland*, Chirurgien, à la Lettre de *Vagstaff*,

Vagstaff, contre l'inoculation, & réfuta victorieusement toutes les objections qui n'ont été que répétées depuis. Nous avons parlé ailleurs de *Maitland*, Chirurgien de Miladi *Montagu*.

Les Temples, les Palais, les modernes Lycées
Retentissent par-tout des éloges de l'Art. *p.* 28.

Ce qui arrivoit alors en Angleterre est arrivé depuis en France. Tout le monde connoît les excellens Mémoires que M. *de la Condamine* a lus à l'Académie des Sciences. M. *Daniel Bernoulli* & M. *d'Alembert* ont exercé leur génie calculateur & profond sur cette matière; l'Inoculation est devenue le sujet le plus intéressant des conversations des gens du monde. Il est vrai que nos Orateurs sacrés ne sont pas encore montés dans les chaires pour faire l'éloge de cet Art; mais il faut les en louer; ce sujet, purement physique, est étranger à l'éloquence de la chaire, & il seroit à souhaiter que nos Théologiens eussent imité nos Prédicateurs, & renvoyé aux Académies & à la Faculté une question qui n'étoit pas de leur compétence.

L'Inoculation a été célébrée sur un de nos Théâtres; ce qui n'est pas arrivé en Angleterre. Voyez

la Fête de l'Inoculation, Comédie qui a été jouée sur le Théâtre Italien.

Je vois monter en chaire un Pontife zélé. *p.* 29.

C'est le Docteur *Madox*, Évêque de Worcester, qui prêcha en 1646 ce sermon célèbre, en faveur de l'Inoculation, dans la même chaire où, trente ans auparavant, un autre Prédicateur (*Massey*) l'avoit traitée d'invention du démon, & avoit assuré que *le diable avoit donné lui-même la petite vérole à Job, par ce moyen infernal.*

On peut voir ce Discours de l'Évêque de Worcester, dont j'ai cru devoir employer les idées principales, dans le *Recueil de Pièces*, &c. Paris, 1756.

De la touchante OPHILS la dépouille funèbre. *p.* 31.

Cette Actrice célèbre (*Ophield*) épousa un Seigneur Anglois, & fût inhumée à Westminster, sépulture des Rois d'Angleterre. C'est une distinction que l'on accorde à Londres aux talens supérieurs. M. *de Voltaire* parle de cette Actrice dans son Épître Dédicatoire de *Zaïre* à M. *Fakener.*

Votre OPHILS & sa devancière
BRACEGIRDLE la Minaudière,
Pour avoir sû, dans leurs beaux jours,

Réussir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre République entière,
Sous un grand poêle de velours,
Dans votre Église pour toujours,
Loger de superbe manière.
Leur ombre en paroît encor fière,
Et s'en vante avec les amours :
Tandis que le divin Molière, &c.



CHANT II.

La petite vérole portée en Amérique par les Espagnols.

L'Inoculation par les Anglois.

LE CASTILLAN porta sur la rive Atlantique
Le mal que nos climats reçurent de l'Afrique;
Mais, à l'Américain le Breton bienfaisant
De l'Art d'inoculer transmît l'heureux présent,
Le seul bien que l'Europe ait fait à l'Amérique.

AINSI, l'Art dont l'Anglois fût prompt à s'enrichir,
Venu dans Albion d'une rive étrangère,
Fût bientôt accueilli sous un autre hémisphère;
Mais le pas de Calais lui restoit à franchir.

M. DE VOLTAIRE l'annonce en France.

A PEINE revenu des bords de la Tamise,
Un aimable enchanteur, par qui la vérité,
Que sa main délicate embellit & déguise,
Emprunta si souvent l'air de la volupté,
Avoit beau vanter l'Art à Londre accrédité:
Nous fermions à sa voix une oreille timide,
Et, tandis que l'Anglois rioit de notre peur,

Nos femmes, nos enfans, victimes de l'erreur,
Expiroient dans nos bras frappés d'un trait perfide,
Ou survivoient pour être, à notre œil effrayé,
Un éternel objet d'horreur & de pitié.

ENFIN, du préjugé bravant la tyrannie,
Un sage, qu'inspiroit son bienfaisant génie,
Dans ce vaste Palais élevé par nos Rois,
Aux sages assemblés fît entendre sa voix.
L'heureux LA CONDAMINE, Élève D'URANIE,
Après avoir bravé, dans sa course infinie,
Les flots de l'Océan, les feux de l'Équateur,
Mesuré les contours de la terre applatie,
Fixé la pesanteur par NEWTON pressentie,
Revint dans son pays, tel qu'un héros vainqueur,
Triomphant, & chargé du butin le plus rare,
Des secrets arrachés à la nature avare.

Mémoires de M. DE LA CONDAMINE. Lûs à l'Académie des Sciences.

C'EST-LÀ que, jouissant de ses nobles travaux,
Et d'un œil attendri contemplant nos misères,
Ce généreux mortel, ami de ses rivaux,
Consacra ses loisirs à soulager nos maux,

A nous apprendre un Art ignoré de nos pères.
Le premier, parmi nous, il a, dans ses écrits,
De l'Art d'inoculer pesé les avantages;
Le premier, parmi nous, éclairant nos esprits,
Il a des préjugés dissipé les nuages.

Des François endormis il hâta le réveil;
Mais, trop foibles encor pour ce trait de lumière,
Ils se sont rejettés dans les bras du sommeil.
Ainsi quand, le matin, notre humide paupière
S'entr'ouvre tout-à-coup aux clartés du soleil,
Les faisceaux rayonnans blessent notre prunelle,
Et nos yeux éblouis soudain sont refermés;
Ce sera par degrés qu'au jour accoutumés,
Ils soutiendront l'éclat dont le ciel étincèle.

Dangers de la petite vérole naturelle.

Cependant, & la peur, & l'horrible trépas,
Pour frapper les humains accourent sur leurs pas.
La terreur les poursuit avec ses noirs fantômes,
La mort les précipite en ses sombres Royaumes.
Mortels, n'attendez pas qu'un trait envenimé
Perce d'un coup fatal votre sein désarmé.

Ouvrez à mes accens votre oreille farouche;
Si ma débile voix vous instruit & vous touche,
Je vous promets la vie & la tranquillité.
Et vous dont l'ame foible, à l'erreur asservie,
Est semblable au roseau par le vent agité;
Vous qui, pour la beauté, prodigueriez la vie,
Nymphes, l'insertion protége la beauté,
La fleur de votre teint ne sera point flétrie.
Mais si ma voix pour vous n'est qu'un airain bruyant,
Tremblez, Nymphes, tremblez; le mal, dans sa furie,
Va s'élancer sur vous, comme un tygre effrayant,
Et briser, sans pitié, votre idole chérie.

Avantages de l'Inoculation.

L'EXPÉRIENCE, ouvrant un facile chemin,
Y marche la première, elle nous tend la main;
Sa trace nous conduit, son flambeau nous éclaire.
D'un pas ferme, avançons dans les sentiers de l'Art,
Et ne nous fions point à l'aveugle hasard,
Dont la marche incertaine égare le vulgaire.

Ses succès à Constantinople.

Si la cité superbe, où brille le croissant,
Vît une femme née aux champs de Thessalie,

A dix mille sujets, par son Art tout-puissant,
Épargner la douleur & conserver la vie;
Pourquoi redoutons-nous l'heureuse insertion?
François, rassure-toi: mais, foible champion,
Ne va point au combat sans armes, sans défense,
Le mal est dangereux, l'Art est dans son enfance.
Qu'un Artiste éclairé choisisse un sujet sain,
Et l'âge, & la saison, & le plus doux levain.

Préparation.

AVANT de recevoir le germe salutaire,
Faut-il d'un long régime éprouver la rigueur,
De votre corps robuste énerver la vigueur?
Loin d'ici tant d'apprêts; un seul est nécessaire,
Il les renferme tous; quel est-il? la santé.
Seule, elle ouvre la voie au ferment redouté.
Si le sujet est sain, inoculez sans crainte;
Du mal contagieux il soutiendra l'atteinte.

SOUVENT l'art de guérir offre un secours fatal.
Dans un corps bien réglé tout remède est un mal.
Voyez-vous ce ruisseau qui, toujours dans sa fuite
Entre deux bords fleuris, marche d'un pas égal?

Si les eaux d'alentour tombent dans son canal,
Sur le sable argenté son cours se précipite,
Et cet onde étrangère en ternit le crystal.
Ainsi, de sucs impurs, l'organe qui digère
Peut charger nos humeurs, inonder nos vaisseaux;
Alors du sang troublé la fuite s'accélère,
Et le pouls inconstant marche à pas inégaux.

Ô VOUS dont l'art douteux & commande & décide,
D'un corps que la santé couvre de son égide,
Gardez-vous de troubler l'équilibre parfait.
Votre art est superflu, la nature a tout fait.
Mais si, triste & souffrant, votre sujet se traîne,
D'un pas mal assuré, sous le mal qui l'enchaîne;
Si la lymphe ou le sang d'un suc épais chargés,
Traversent lentement leurs canaux engorgés;
Du moindre trouble enfin si l'on voit le vestige,
Remontez à la source, & de ce foible corps
Épurez les humeurs, réparez les ressorts,
Sans darder le venin que la santé corrige.
De deux maux réunis craignez le double effort.

Artistes, pensez-vous que votre art soit plus fort?
Choix du sujet. Ah! loin d'en espérer un semblable prodige,
Tremblez pour un sujet qu'un mal secret afflige,
Si vous l'inoculez, vous lui donnez la mort.

TON AMOUR maternel en fit l'expérience,
Ô mère infortunée, alors que le trépas,
Après l'insertion, moissonna, dans tes bras,
Ta jeune fille, hélas! ta seconde espérance.
Elle touchoit encore aux bornes de l'enfance,
Mais quel regard touchant & quels traits délicats!
Quelle taille! quel teint! je crois la voir encore,
C'étoit la fraîche HÉBÉ, c'étoit la jeune FLORE.
La puberté voulant animer ses appas,
Pour la première fois avoit semé des roses,
Qu'avec étonnement ÉGLÉ voyoit écloses:
Mais elles ont cessé de naître sous ses pas,
Et c'est en ce moment de désordre & de crise
Que le germe fatal est jetté dans ses bras.
Ô pleurs! ô desespoir! ô fatale méprise!
Les remèdes sont vains, les regrets superflus,

Ô mère désolée, hélas! ÉGLÉ n'est plus.

TELLE on voit le matin, avide de rosée,
Parmi l'herbe des champs s'élever une fleur;
Si d'un suc venimeux sa tige est arrosée,
Elle tombe le soir, sans vie & sans couleur.

VOUS, Inoculateurs de ce sexe fragile, Précautions.
Qui voit l'homme superbe à son char attaché,
Voulez-vous conserver votre idole d'argile,
Craignez d'inoculer quand la nature habile,
Dans les secrets détours d'un attelier caché,
S'efforçant de finir son chef-d'œuvre ébauché,
Va faire d'une enfant une fille nubile.
C'est dans cette saison, la saison des amours,
Que le sang enflammé, qui bouillonne & fermente,
S'échappe des vaisseaux, pour prendre un nouveau cours;
Que les goûts dépravés, la tristesse accablante,
L'insomnie inquiète, & la sombre langueur
D'un teint frais & vermeil effacent la couleur,
Et changent en narcisse une rose brillante.

DEVANCEZ le moment critique & dangereux,

Où, perdant à jamais son heureuse innocence,
Le tendre adolescent de la paisible enfance
Brise tous les hochets, dédaigne tous les jeux,
Se réjouit d'être homme, & conçoit d'autres vœux.
Dans son cœur palpitant le sang se précipite,
L'ardente passion le brûle de ses feux,
L'aiguillon du plaisir & le presse & l'irrite.
Ainsi, quand l'écuyer monte un cheval fougueux,
Sous le fer hérissé dont la pointe l'excite,
Le coursier écumant & se cabre & s'agite.

PRÉVENEZ la saison de ces transports bouillans,
Sur-tout, n'attendez pas que la vieillesse aride
Endurcisse la peau, la dessèche, la ride,
Et que le sang glacé qui circule, à pas lents,
Laisse à peine la vie à des membres tremblans.

Age le plus propre à l'Inoculation.

DU MAL CONTAGIEUX répandez la semence
Dans les organes sains de la tranquille enfance.
C'est pour inoculer le moment le plus sûr.
Un lait bien digéré forme un sang doux & pur,
Qui circule aisément dans les vaisseaux fléxibles.

Le tissu de la peau cède aux premiers efforts
Du suc varioleux qui s'élance au-dehors.
Alors, des passions les flammes invisibles
N'allument point encor le sang & les humeurs;
L'esprit n'est pas blessé par les soucis rongeurs,
Et la peur n'entre point dans nos ames paisibles.
La peur, qui, dans l'adulte, irrite ce venin
Dont il a respiré les germes insensibles,
Rend de l'insertion le succès incertain,
Et donne à notre corps des secousses nuisibles.
De la mer d'Hyrcanie aux bords du noir Euxin,
Et des champs de Canton au rivage Africain,
On greffe un tendre enfant qui suce la mammelle,
Avant l'âge où l'on voit la pointe de l'émail,
Dont l'éclat ornera sa bouche de corail,
Percer avec effort la gencive rebelle.

Du plus heureux succès, c'est un présage sûr, Indices favorables.
Lorsque, dans un sujet, la main de la nature
Rapproche promptement les bords d'une blessure,
Quand la bouche vermeille exhale un souffle pur;

Enfin, lorsque la peau sous la main qui la presse
Est un souple rézeau qui cède avec mollesse:
Alors, sans observer l'âge, ni la saison,
Hâtez-vous d'insérer le salubre poison.
L'occasion se montre & fuit avec vîtesse.

Saison. MAIS demeurez oisif quand le chien de Procris
Souffle au loin les ardeurs d'une haleine brûlante;
Craignez moins du Verseau la froidure piquante,
Et préférez le tems où, sur nos bords fleuris,
Le printems amoureux de roses se couronne,
Ou les jours desirés de la fertile automne.

VOUS POUVEZ, toutesfois, affronter les rigueurs
De la saison qui fane & les fruits & les fleurs.
Dans les climats voisins des sept astres de l'Ourse,
Lieux où jamais CÉRÈS n'étala ses moissons;
Quand les fleuves glacés interrompoient leur course,
Foulant sous leurs pieds nuds la neige & les glaçons,
Tous les Inoculés errans à l'aventure,
N'aguère ont dû la vie à la simple nature.

Choix du levain. DANS des boutons épars sur un corps jeune & sain,

(Sur-tout, s'il fût greffé) puisez votre levain.
Gardez-vous de tremper le fil variolique
Dans le suc venimeux d'un sujet soupçonné
De cacher dans ses flancs le germe empoisonné,
Soit des froides humeurs, soit du mal d'Amérique.
Cependant, cet essai que l'Art n'eût point tenté,
Fût, à Londres, l'effet d'un hazard salutaire;
Le ferment n'engendra que le mal ordinaire,
Et le sujet greffé recouvra la santé.

Ainsi, du mal connu par sa noire influence,
Soit que la main le glisse en nos vaisseaux ouverts,
Ou qu'il soit respiré voltigeant dans les airs,
Qu'il blesse de ses traits la vieillesse ou l'enfance,
La nature est la même & les effets divers.
La vie & la santé, la mort & la souffrance
Dépendent de l'organe où tombe la semence.

Tels, ces germes féconds que sème le hazard,
Elevés par les soins de la seule nature
Sur des terreins ingrats, abandonnés de l'Art,
Sont des vils animaux la grossière pâture.

Leurs dehors, il est vrai, peuvent tromper nos yeux,
Mais leur suc blessera notre goût dédaigneux.

Si vous les transplantez dans un verger fertile
Que façonne la main d'un jardinier habile,
Ces mêmes végétaux, aliment délicat,
Flatteront, tour-à-tour, le goût & l'odorat.

Vous qui, nous étalant votre rare prudence,
Craignez qu'un germe pur, dont on aura fait choix,
Dans le sein préparé n'introduise à-la-fois,
De cent maux inconnus la féconde semence;
Eh quoi! pensez-vous donc que l'aveugle hazard,
Dans sa marche incertain, vous guide mieux que l'art?
Répondez, fiers censeurs dont la voix nous condamne,
Les corps varioleux, dans les airs égarés,
Ne porteront-ils pas, dans l'un ou l'autre organe,
Les maux que vous craignez, quand ils sont insérés?
Cessez donc de combattre une vaine chimère.
Quand sur l'aîle des vents, dans le bec des oiseaux,
Les germes, emportés sur des terreins nouveaux,
Ne produisent jamais une plante étrangère,

De

De l'Arabique mal la semence légère
Pourra-t-elle en vos corps engendrer d'autres maux?
Si cet exemple heureux n'a rien qui vous rassure,
Si la nature unit des germes différens,
Qu'un Art ingénieux corrige la nature;
Défiez-vous toujours des miasmes errans,
Et choisissez vous-même une semence pure.

SUR un corps animé du feu de la santé
Quand votre œil attentif a choisi, dans la foule,
Des boutons parvenus à leur maturité,
La pointe de l'éguille ouvre alors chaque ampoule,
Et vous trempez un fil dans le suc qui s'écoule.

DÉROBEZ aux regards ce fil empoisonné,
Jusqu'au dernier moment qu'il reste emprisonné.
Sa vertu, par degrés, dans les airs s'évapore,
Et, s'il est respiré, le germe peut éclore.
D'ailleurs, d'un peuple entier vous êtes épié;
Il tremble à votre aspect, & son œil effrayé
Croiroit voir, dans vos mains, la boîte de PANDORE

VOTRE SEMENCE est prête, & déjà sur ses pas

Le Tems vient d'amener la saison favorable.
Le sujet est choisi; ne l'abandonnez pas:
Régime. Que la sobriété préside à ses repas.
Qu'un régime prudent écarte de sa table
Les alimens grossiers & les mets délicats.
Défendez-lui, sur-tout, le poison agréable,
Des mêlanges exquis, des sucs trop nourrissans
Qui brûlent l'estomac, ou dont le poids l'accable.
Ses mets seront légers, doux & rafraîchissans.
Les tendres végétaux que PYTHAGORE ordonne
Appaiseront sa faim, mais ils sont dangereux
Si de MARTIALO la main les assaisonne;
Que toujours leur apprêt soit simple & doux comme eux.

POUR étancher la soif, que le jus de la treille
Ne lui soit point versé d'une prodigue main;
Mais, de l'eau mariée à la liqueur vermeille,
Rougissez le crystal par les rubis du vin.
Ou plutôt que le lait & léger & fluide
Par le mêlange heureux d'une eau fraîche & limpide
Humecte son palais, & coule dans son sein.

GARDEZ-VOUS d'enchaîner sous ses toits domestiques
Le sujet par vos soins à demi préparé.
L'air frais dilatera ses poumons élastiques, Air libre.
Tandis que l'exercice actif & modéré
Brisant & la pituite, & la lymphe, & la bile,
Par degrés, à son sang qui circule épuré, Exercice.
Ouvrira des canaux le passage facile.
Ne le livrez donc point aux langueurs du repos,
Mais, sans le fatiguer, rendez-le plus dispos.
Chassez de son esprit la sombre inquiétude,
Et venez l'égayer par de joyeux propos.
Que par de lents efforts la solitaire étude
Ne lui tende jamais les fibres du cerveau,
Mais plutôt que les jeux & les plaisirs tranquilles
Inventant, chaque jour, un passe-tems nouveau,
Relâchent doucement ses organes fragiles.
Enfin, si sa peau rude est rebelle à la main, Bains.
Que d'une eau pure & tiède elle soit arrosée;
De l'épiderme ainsi le rézeau souple & fin
N'est que légèrement effleuré du venin,
Transpirant à loisir par une route aisée.

Mais si vous n'avez point amolli par le bain
Le tissu raboteux d'une peau hérissée,
Vainement greffez-vous un corps robuste & sain;
Craignez qu'avec effort elle ne soit brisée
Par le volcan fluide échappé de son sein.

VOUS AVEZ PRIS pour guide & l'art & la nature;
Ne redoutez plus rien, la santé suit vos pas.
Incision. Prenez le fer tranchant d'une main prompte & sûre.
Que le sang ne jaillisse & ne ruissèle pas,
Mais que, les colorant d'une foible teinture,
Il ajoute sa pourpre à l'ivoire des bras.
L'acier trop enfoncé leur fait une blessure,
Dont le germe inséré peut retarder la cure,
Et le fil introduit est souvent repoussé
Par le sang, comme un trait, de la veine élancé.
Mais si du fer aigu la légère piqûre,
De l'un & l'autre bras effleurant le rézeau,
Ne tire point de sang des veines de la peau,
Bientôt l'évenement peut tromper votre attente;
Il faut qu'avec le sang votre levain fermente.

Le sang brille en effet: l'épiderme est coupé.
Quittez l'acier tranchant ; d'une main rassurée,
Entre les bords vermeils de la peau séparée,
Introduisez le fil dans le virus trempé,
Et fixez mollement avec un doux topique,
Sous l'humide sillon, ce fil variolique.

L'ART de greffer aux champs les jeunes sauvageons
A peut-être enfanté l'art d'insérer le germe,
Dont l'Inoculateur sur le tendre épiderme
Verra, dans peu de jours, éclore les bourgeons.

Inoculation comparée à la greffe des arbres.

DANS une terre saine, avec soin préparée,
Planté, quand la saison est douce & tempérée,
Aux regards du soleil l'arbuste est exposé,
Loin des coups redoublés du farouche Borée,
Et d'une eau salutaire, à grands flots arrosé.
Déjà le jardinier, d'un acier aiguisé,
Fend du verd sauvageon l'écorce obéissante,
Et son adroite main glisse, dans cette fente,
Un rameau détaché d'un arbre précieux
Par la beauté des fruits qu'il étale à nos yeux.

La blessure paroît sur l'écorce entr'ouverte,
Mais d'une terre humide elle est bientôt couverte,
Et, pour fixer la terre, ainsi que le rameau,
D'une toile grossière on ceindra l'arbrisseau.
L'arbuste, dépouillant son naturel féroce,
Adouci par la greffe, est devenu précoce.
Déjà, des fruits nouveaux heureux avantcoureurs,
Des bourgeons verdoyans se sont pressés d'éclore;
Sous l'aîle de Zéphire & l'haleine de Flore,
Aux boutons printaniers ont succédé les fleurs;
Et lorsque sur son char Phœbus conduit l'automne,
Au lieu des fruits tardifs, insipides & verds,
Dont ses foibles rameaux étoient jadis couverts,
De fruits doux & brillans sa tête se couronne.
A cet objet charmant le jardinier sourit,
Ses vœux sont satisfaits, son ouvrage l'étonne,
L'arbre qu'il a greffé, l'arbre qui le nourrit
Admire, en s'élevant sur sa tige sauvage,
Et ses fruits empruntés, & son nouveau feuillage.

Pour briller dans ton art, sage Inoculateur,

Du jardinier adroit deviens l'imitateur,
Et, comme lui, choisis entre plusieurs méthodes.
Tout pays a ses mœurs, chaque peuple a ses modes.
A Paris, à Genève, aux plaines d'Albion,
Aux jambes, sur les bras l'heureux germe s'applique,
Par le vésicatoire, ou par l'incision.
Quand un maître de l'art préfère le topique,
Après avoir semé ces insectes rongeurs
Qui déchirent la peau, qui sucent nos humeurs,
Sa main le chargera du fil variolique.
Mais le vésicatoire actif & pénétrant
Retient, dans ses foyers, l'Inoculé souffrant,
Et même après que l'art, aidé de la nature,
Du mal qu'il a produit a terminé la cure.

Vésicatoire.

Sur les bords où le Grec, sous le joug Ottoman,
S'indigne d'obéir aux loix du Musulman,
C'est au front que l'éguille, entr'ouvrant l'épiderme,
Par sa pointe acérée introduisoit le germe :
Mais un mortel hardi, TIMONI, dont la main
A son art de la France enseigna le chemin,

Méthode Grecque.

Aux Grecques renvoya leur éguille perçante,
Et s'arma le premier d'une lame tranchante.

DANS cet Empire immense où les mœurs sont des loix,
A Pékin, à Canton, où l'habile Chinois
Pétrit d'un limon fin le magot, la pagode,
Et broya ces couleurs, ces vernis transparens,
Brillans colifichets que le luxe & la mode
Rassemblent, à grands frais, dans les palais des grands;
D'un siècle de succès l'art d'insérer se vante,
Quand sur nos bords encore il sème l'épouvante.

Méthode Chinoise.

C'EST-LA que recueillant, comme un germe fécond,
Des boutons farineux l'écaille desséchée,
Avec les doigts légers de la peau détachée,
Le Chinois la dépose en un vaisseau profond,
Où l'art a réuni, sur la plus fine argile,
L'émail, l'or ou l'azur au pourpre rayonnant.
On le couvre, on le ferme, & la cire docile,
Joignant les deux moitiés de ce vase fragile,
En interdit l'entrée à l'air environnant.

SUR le grain parfumé que le chevreuil d'Asie,

Dérobe à l'œil avide, au fond d'une vessie,
On applique avec soin l'écaille d'un bouton;
Et ce poison subtil, entouré de cotton,
Est mis dans les conduits de l'organe qui flaire:
L'odorat, que séduit une odeur étrangère,
Et qui du seul parfum ressent l'impression,
Du germe déguisé reçoit l'insertion.

Tel, un enfant malade, & que sa tendre mère
Par un sourire adroit a doucement flatté,
Dans un vase emmiellé boit la liqueur amère,
Et doit à son erreur la vie & la santé.

Quand l'art d'inoculer à Londres fût porté,
Parmi les sept brigands, sur qui la loi suprême
Avoit déjà lancé son mortel anathême,
Je frémis de le dire, il fût une beauté
Dans le crime endurcie, au printems de son âge; Essayée sur un des sept criminels de Londres.
La fleur de la santé brilloit sur son visage,
Et son sang qu'avec soin Mead avoit préparé,
Reçut, par l'odorat, le virus inséré.
Dès que, par les sentiers d'un tortueux dédale,

Dans son tendre cerveau le germe a pénétré,
Par d'invisibles traits son front est déchiré,
Le virus au-dehors avec fureur s'exhale,
Mais le fil de ses jours, menacé tant de fois,
Echappe au noir ciseau, comme au glaive des loix.

Méthode Indienne.

L'ART est facile & sûr dans l'Inde efféminée,
Auprès du doigt qui montre un objet incertain,
L'épiderme est plié sur les bords de la main.
C'est-là que l'Indien, sous sa peau basanée,
Fait glisser doucement l'éguille empoisonnée;
La blessure, où fermente un précieux levain,
Se guérit sans topique, & l'œil la cherche en vain.

SI cette insertion aux bords du Gange née
Pour le bonheur du monde, un jour, de Comorin
Pénétroit aux deux bouts de la terre étonnée,
Si tu pouvois bientôt la fixer dans ton sein,
Ô ma chère patrie, ô France infortunée,
A tes Inoculés, infectés du venin,
Mais exempts de douleurs, une foible piqûre
Epargneroit les soins qu'exige une blessure:

Et leurs yeux attentifs pourroient, sur chaque main,
Epier, à loisir, les progrès du levain.
C'est alors qu'on verroit les mères, qu'épouvante
De notre insertion l'imposant appareil,
Surprendre leurs enfans, dans les bras du sommeil,
Et darder, d'une main légère & caressante,
La pointe envenimée au-dessous du rézeau
Que la sage nature étendît sur la peau,
Dont le tissu reçoit le poison qui fermente.

O toi, chère Sophie, à qui je suis lié
Par les nœuds les plus doux, le sang & l'amitié;
La nature, en formant les traits de ton visage,
Te fit de plus beaux dons, l'esprit & le courage.
Sous le satin moëlleux qui couvre tes deux bras,
A l'insçu d'une mère attentive & trompée,
Tes doigts ont introduit l'éguille de Pallas
Dans des boutons mûris auparavant trempée.
Tu répétas trois fois ces essais délicats;
Le ferment n'agît point: alors, dans le silence,
Rappellant le détail des maux de ton enfance,

Par ta nourrice même autrefois raconté,
Tu vis, à la lueur de ton expérience,
Que ton sang du venin fût jadis infecté.

VOUS qui vous défiez d'une frêle santé,
Ne portez pas sur vous une main téméraire;
Cherchez, pour recevoir le germe salutaire,
Un Artiste connu par sa dextérité.

Inoculateurs célèbres.

DIGNE par ses succès de l'estime publique,
HOSTI, fils D'ESCULAPE, HOSTI, qui, tant de fois,
Inséra dans Paris le fil variolique,
D'un Monarque éclairé justifiant le choix,
Afin de nous sauver, afin de nous confondre,
A vogué de Calais aux rives d'Albion,
Pour épier de près l'art de l'insertion,
Décrié dans Paris & triomphant à Londre.
Chargé des dons heureux & des nouveaux trésors
Dont l'avoit enrichi son étude profonde,
Deux fois, ce philosophe est rentré dans nos ports.

TELLE, on voit, le matin, l'abeille vagabonde
Qu'attirent, dans les champs, les plus douces odeurs,

Rentrer, en bourdonnant, dans sa ruche féconde,
Après avoir pompé le calice des fleurs.

ET TOI, né sous le ciel de la belle Étrurie,
GATTI, qui pour la France as quitté ta patrie;
Toi, qu'on vît, à la fois, élève d'Apollon,
Cultiver les neuf Sœurs, dans le sacré vallon,
Dans les bois de Paphos sacrifier aux Graces,
Et des Grecs voyageurs suivre les nobles traces;
Tu mesuras de l'œil, aux plaines de Memphis,
Les monumens fameux dressés par SÉSOSTRIS;
Ce ne fût pas assez, tu voulus voir encore,
Dans les Isles d'Egée, aux rives du Bosphore,
L'art de l'insertion que des succès constans
Ont sur ces bords lointains affermi dès long-tems.
Ah! que ne vivois-tu chez ces peuples barbares!
Chez eux, ou dans le sein de tes paisibles Lares,
De tes ans fortunés rien n'eût troublé le cours;
Mais, hélas! qui l'eût cru! sur nos brillans rivages,
Où tu portas le fruit de tes savans voyages,
Le souffle de la haine a terni tes beaux jours.

Mais vainement l'erreur & la farouche envie
S'acharnent sur ses pas; heureux par ses bienfaits,
Il jouira des biens que son art nous a faits.
Une foule d'humains à ses soins doit la vie,
Et cent jeunes Beautés lui doivent leurs attraits.

Vous à qui la nature a donné l'art de plaire,
Émilie & Floride, & toi, leur jeune frère,
J'ai vû Gatti sur vous porter le fer tranchant
Que suivoit sur vos bras l'œil d'une tendre mère,
Et mettre en votre sang un levain salutaire.
Ô jour trois fois heureux! ô spectacle touchant!
Aux coups précipités de la faulx meurtrière,
Il déroboit alors votre enfance première;
Il chassoit loin de vous les cruelles douleurs;
Et, graces à son art, des plus brillantes fleurs
Qu'étale, dans nos champs, la saison printanière,
Aujourd'hui votre teint a les fraîches couleurs.

Mais, sur les bords peuplés où la Seine serpente,
Quel étranger célèbre à mes yeux se présente?
Un essaim de François accompagne ses pas.

Les uns, troupe à la ſois plaintive & languissante,
Pour trouver la santé se jettent dans ses bras;
Les autres, que son art a sauvés du trépas,
Elèvent jusqu'aux cieux leur voix reconnoissante;
Et l'envie, à ses pieds, interdite & tremblante,
Détourne son œil louche & soupire tout bas.
Je reconnois TRONCHIN, dont Genève se vante.
C'est lui qui transporta, par sa vertu puissante,
Epidaure & son Temple aux rives du Léman.
Des neveux de nos Rois c'est la voix qui l'appelle,
Et qui va le conduire aux bords de l'Éridan.
C'est ce même mortel dont la main paternelle
Sur son unique fils essaya l'art naissant
Que le peuple effrayé voyoit, en frémissant.
La gloire de son nom en tous lieux le précède,
Le serpent d'Arabie & le craint & lui cède.

PETIT-FILS de HENRI, dont notre œil enchanté
Contemple sur ton front une vivante image;
Héritier de ses traits, comme de sa bonté,
Puissent mes foibles vers transmettre, d'âge en âge,

Inoculation des Princes de la Maison d'Orléans.

Ton amour paternel & ton mâle courage
Par les Rois de ton sang digne d'être imité.
A ce génie heureux qu'inspire la santé
Tu viens de confier & ton fils & ta fille,
Cher & fragile espoir d'une auguste famille.
Le mal les menaçoit, & TRONCHIN les défend;
Leurs jours sont conservés : le vainqueur triomphant
Vole à Parme où bientôt, pour venger son outrage,
Le monstre furieux sèmera le carnage.
TRONCHIN combat encor pour un aimable enfant
Qui pleure tous les jours & sa sœur & sa mère,
Sans être rassuré sur les jours de son père.

Mort D'ELISABETH de France, Duchesse de Parme.

QUEL TABLEAU se présente à mes sens attendris!
Ô toi, qui dans la tombe, à mes yeux, descendue,
Jettes encor l'effroi dans mon ame éperdue;
Epouse de PHILIPPE & fille de LOUIS,
Dont la Seine & le Pô se disputoient la vûe;
A ton auguste père, à ton aimable fils,
Princesse si souvent enlevée & rendue,
Le mal, qui de ton frère a menacé les jours,

A ses

A ses embrassemens te ravit pour toujours.
D'ELISABETH, hélas! une fille adorée, D'ISABELLE de Parme.
Qu'à l'envi la nature & l'art avoient parée
De vertus, de talens, de graces & d'attraits,
De l'ennemi des siens éprouvant la furie,
Sur les bords du Danube, expire sous les traits
Qui frapperont son père, aux murs d'Alexandrie;
Et l'amour suppliant de son auguste époux
Ne peut fléchir la mort, ni détourner ses coups.

UN JEUNE REJETON de la même famille
Croissoit aux bords du Pô; les peuples allarmés
Craignent le mal funeste à la mère, à la fille,
Pour cet enfant chéri dont leurs yeux sont charmés,
Ils pensent voir déjà cette tige fleurie,
D'une haleine empestée, en un moment, flétrie;
Ils poussent vers le ciel des soupirs enflammés:
Mais le ciel aux humains a donné l'industrie.

AMENÉ par TRONCHIN des rives du Léman,
L'art de l'insertion paroît sur l'Eridan.
Dissipe tes frayeurs, ô peuple de plaisance!

Le Prince étoit dans l'âge où notre ame, en silence,
Conçoit & réfléchit par l'organe d'autrui.
Un Mentor, dont la main gouvernoit son enfance,
De ses pas chancelans étoit le ferme appui.
CONDILLAC, qui toujours à FERDINAND fidèle,
Jusqu'au bord du tombeau fît éclater son zèle;
CONDILLAC desiroit qu'aux dépens de ses jours
Le ciel des ans du Prince éternisât le cours.

» VOYEZ, dit-il, voyez, en tous lieux, à tout âge,
» Ces hommes expirans, ces enfans déchirés,
» De ces jeunes Beautés les fronts défigurés.
» Le mal de l'Arabie a déployé sa rage.
» Ses traits, lancés en l'air, & volant au hazard,
» Sur les tristes humains tombent de toute part.
» Il est un art vainqueur de ce monstre homicide;
» Cher Prince, couvrez-vous de sa puissante égide,
» Combattez avec lui, la vie est à ce prix:
» Vous serez attaqué, mais, sans être surpris;
» Vous ne tomberez point dans un piége perfide ».

CONDILLAC poursuivoit, & le jeune BOURBON

Ecoutoit froidement la voix de la raison,
Mais il sera sensible aux cris de la nature.
De ses bras Paternels pressant contre son sein
Le cher & tendre objet d'un généreux dessein,
PHILIPPE de son cœur sent r'ouvrir la blessure;
Et jetant sur son fils ses yeux baignés de pleurs,
Il exhale en ces mots ses vœux & ses douleurs.

» FERDINAND, tu le sais, sur les pas de ta mère Discours de DON PHILIPPE à son Fils.
» Ta déplorable sœur descendit au cercueil.
» Tu les pleures encor, leur mémoire t'est chère.
» Ces voiles ténébreux, cet appareil de deuil,
» Sont l'emblême fatal de ta douleur amère.
» Tu sais quel mal affreux a déchiré leur flanc:
» Eh bien ! ce mal cruel, l'ennemi de ton Sang,
» Et qui peut-être un jour te ravira ton Père,
» Il menace ta vie, il va fondre sur toi.....
» Grand Dieu, que tous ses traits tombent plutôt sur moi !
» Je ne puis prévenir son implacable rage;
» Et son germe, trop tard en mes veines transmis,
» Porteroit dans mon sein le trouble & le ravage.

» Le vaincre, le braver, c'est le sort de ton âge,
» Et je mourrai content si je sauve mon fils ».

FERDINAND à ces mots verse un torrent de larmes;
Et d'un Père sensible embrassant les genoux,
» Vivez, dit-il, vivez, ô mon Père! sans vous,
» Pour votre unique fils, la vie a peu de charmes;
» Calmez votre douleur, dissipez vos alarmes,
» Du mal qui nous poursuit j'éviterai les coups.

CE Prince, qu'ont ému tant d'images touchantes,
Dans les bras du sommeil les voit encor présentes.
Il songe qu'il est seul dans un vaste desert:
Les cris de la terreur dans les airs retentissent;
Il accourt, il entend plusieurs voix qui gémissent.
Quel spectacle effrayant à ses yeux est offert!
Il voit sa mère, hélas! & sa sœur & son père,
Que d'un repaire obscur trois serpens élancés
Tiennent par leurs replis fortement embrassés.
L'un dévore les flancs d'ELISABETH, sa mère;
L'autre mord, en sifflant, le beau sein de sa sœur.
PHILIPPE, entre sa femme & sa fille ISABELLE,

Du plus affreux des trois ressent la dent cruelle
Qui darde, en le blessant, le venin dans son cœur.
A sa femme expirée, à sa fille mourante
Il se voit enchaîné par d'effroyables nœuds,
Que forment les replis des serpens tortueux:
Il fait un long effort, & sa main défaillante
Ne peut le dégager de ces liens affreux.
Ainsi LAOCOON, sous les remparts de Troye,
Déplorable témoin de la mort de ses fils,
Dont il sent les douleurs, dont il entend les cris,
D'un reptile cruel fût la sanglante proye.

TOUT disparoît: bientôt, dans l'horreur de la nuit,
Il se sent transporté sur les marbres antiques,
Où des siens inhumés sont les chères reliques.
Il frissonne, il chancelle: une lampe qui luit,
Suspendue au milieu de ces voûtes funèbres,
Redouble sa frayeur & l'horreur des ténèbres.
Aux lugubres clartés de ce pâle flambeau,
Il porte ses regards sur un vaste tombeau,
Et du sépulchre ouvert il voit sortir deux ombres

Ces fantômes, traînant un horrible lambeau,
Marchent en s'embrassant dans ces demeures sombres.
Le Prince épouvanté pâlit, recule & fuit,
Et le couple effrayant l'appelle & le poursuit.
» Rassure-toi, mon fils..... Reconnois-moi, mon frère...
» Viens embrasser ta sœur.... Viens embrasser ta mère...

Les spectres, en ces mots, lui parloient tour-à-tour,
En poussant des soupirs de douleur & d'amour.

Ferdinand, au milieu du trouble qui l'agite,
Reconnoît ces deux voix, dont le charme flatteur
Pénétra si souvent jusqu'au fond de son cœur.
Il s'arrête, il regarde, & sa vue interdite
Méconnoît à la fois & sa mère & sa sœur.
» Mon fils, à mon aspect, tu recules d'horreur!
» Consulte la nature, entends sa voix qui crie »,
Lui dit Elisabeth, « & ton ame attendrie,
» De tes yeux détrompés corrigera l'erreur.
» Ferdinand, reconnois à ces marques hideuses,
» A ce poison rongeur, à mon front déchiré,
» Le terrible serpent dont les dents venimeuses

» M'ont traînée en ce lieu des vivans abhorré.
» Préserve-toi, mon fils, du mal de l'Arabie,
» Il menace ton père, il en veut à tes jours :
» De l'art de Circassie emprunte le secours ;
» Tu lui devras bientôt le repos & la vie ».

LES Ombres, à ces mots, rentrent dans le cercueil ;
La lumière s'éteint, le songe se dissipe,
Le jour a chassé l'ombre ; & le fils de PHILIPPE,
A son réveil encor, est entouré de deuil.

IL rend graces au Ciel qui l'inspire & l'éclaire.
Par un sage Mentor son esprit rassuré,
Et son cœur attendri par les larmes d'un père,
Se rendent à la voix d'une sœur, d'une mère.

UNE savante main, dans son sang épuré Inoculation du Prince de Parme.
Par les vaisseaux ouverts, avec intelligence,
Du mal varioleux introduit la semence ;
Et FERDINAND, semblable à l'astre du matin,
Qui brille dans les Cieux au milieu des ténèbres,
Est vainqueur du trépas dont les ombres funèbres
Des beaux jours de sa sœur hâtèrent le déclin.

Ô triste souvenir ! ô Parme ! & toi, Plaisance,
Quelles fêtes, quels jeux embelliroient vos bords !
Danube, quels seroient tes plaisirs, tes transports;
Si PHILIPPE & sa fille, armés pour leur défense;
Eussent paré le coup dont ils furent atteints !
Ils vivroient l'un & l'autre; & la jeune ISABELLE;
Que les sœurs de l'Amour avoient faite si belle;
Se verroit aujourd'hui, partageant les destins
D'un époux glorieux que l'Univers admire;
Assise à ses côtés au trône de l'Empire,
Faisant, par ses vertus, le bonheur des Humains.

Départ de l'Infante LOUISE.

IL restoit à PHILIPPE une fille chérie :
LOUISE est appelée au trône d'Ibérie.
Parmi les flots bruyans de ses Peuples charmés,
Ce Prince, qu'entouroit l'alégresse publique,
Accompagnoit sa fille, hélas ! sa fille unique.
Les chemins, sous son Char, de fleurs étoient semés:
Ses superbes Coursiers, dont l'ardeur se déploie;
Semblent participer à la commune joie,
Et cent bouches de bronze, imitant dans les airs

Et le bruit du Tonnerre & le feu des éclairs,
D'un Maître qu'on adore annoncent le passage.
Sous des Arcs triomphaux, dressés de tous côtés,
Et le père & la fille entrent dans les Cités:
L'Amour les devançoit. De ce brillant voyage
ALEXANDRIE, hélas! est le terme fatal.
Il faut se séparer. Ô douleur! ô tendresse!
PHILIPPE, en soupirant, embrasse la Princesse;
Sa fille le retient : leur amour est égal.
Ce moment, à la fois, cruel & plein de charmes,
Confond leurs sentimens, leurs soupirs & leurs larmes.
Redouble tes baisers, serre ces tendres nœuds,
Ne quitte plus ton père, ô fille infortunée!
Du plaisir de le voir repais encor tes yeux;
Tu ne le verras plus, pleure sa destinée.
Ce père malheureux, arraché de tes bras,
Sera précipité dans la nuit du trépas,
Et le deuil couvrira l'Autel de l'Hyménée.

ELLE a fait le dernier de ses tristes adieux;
Elle part, c'en est fait; un mal contagieux

Sur PHILIPPE a soufflé ses perfides haleines.
Ce venin, dont la fièvre attise encor les feux,
Circule avec le sang dans ses brûlantes veines.
Ses yeux sont obscurcis, & ses derniers regards
Se portent tour-à-tour vers ces heureux remparts,
Où son fils le rapelle & vers les bords de Gènes,
Où, des Peuples ravis partageant les transports,
LOUISE ignore, hélas! qu'il descend chez les morts.

D. PHILIPPE meurt de la petite vérole.

Fin du second Chant.



REMARQUES

SUR LE SECOND CHANT.

L'heureux LA CONDAMINE, Elève D'URANIE,

pag. 69.

LES VOYAGES des anciens Philosophes étoient des promenades en comparaison de ceux de M. *de la Condamine*, & ils ne se ressemblent que par le motif qui a fait entreprendre les uns & les autres; je veux dire l'amour des ſciences, & peut-être le desir de la gloire, qui est, comme on a si bien dit, la dernière passion du sage.

On ne peut penser qu'avec une admiration mêlée de frayeur, aux fatigues, aux périls, aux traverses, aux accidens, aux travaux que cet Académicien célèbre a essuyés dans ce voyage immortel fait à l'Équateur pour l'accroissement des sciences. Quel courage ne falloit-il pas pour en former le projet? Quelle constance, quelle activité, quelle patience, quelle intrépidité pour l'exécuter?

Il s'embarque à la Rochelle en 1735, aborde à la Martinique, traverse par terre l'Isle de S. Domingue,

arrive à Porto-Bello, remonte la rivière de Chagre, passe à Panama, débarque à Manta, suit la côte, se rend à Quito par la rivière d'Esmeraldas ; observe, dessine, trace des cartes, des méridiennes, prend tour-à tour la lunette, le baromètre, la boussole, la pendule, le quart de cercle, &c. fait 400 lieues de Quito à Lima, capitale du Nouveau Monde ; par un pays moitié montagnes, moitié plaines, retourne à Quito, gravit sur le plus haut sommet de Pitchincha, qui fait partie de la Cordélière des Andes, 2400 toises au-dessus du niveau de la mer, & 970 au-dessus de Quito, y dresse un observatoire au milieu des neiges, y passe trois semaines exposé au froid le plus piquant, 600 toises au-dessus des nuages qui lui cachoient la terre ; va reconnoître un terrein sur le Volcan de Sinchoulagoa, est assailli d'un orage & d'une grêle dont les grains étoient de la grosseur d'une noix, observe le Volcan de Sangaï tout en feu, & voit couler un torrent de soufre & de bitume enflammé au travers des neiges dont la montagne est couronnée, passe deux jours entiers, seul & sans ses guides qui avoient pris la fuite, à Cotopaxi, sous une tente couverte de neige, sans feu, sans lumière & sans eau, pressé par la soif & pénétré de froid ; erre deux ans sur les montagnes

de la Cordélière, au travers des ravins, des précipices, des rochers, des sables mouvans, de la neige, des brouillards, du verglas & du vent; passe rapidement & en peu d'heures, à mesure qu'il monte ou qu'il descend, des ardeurs de la Zone torride aux douceurs de la tempérée, & de celle-ci aux frimats de la glaciale; pose, de distance en distance, avec des peines & des fatigues incroyables, sur une longueur de 80 lieues, des signaux emportés plusieurs fois par les ouragans, ou enlevés par les Indiens. Trois fois sa tente est renversée & brisée par l'orage sur la même montagne. Il est témoin à Cuenca d'une émeute générale contre les Voyageurs François. Il voit un de ses compagnons tomber percé de coups, & il court risque lui-même de perdre la vie. Il intente aux meurtriers un procès criminel qui dure trois ans; il en poursuit plusieurs autres pour vols & dénis de justice. On lui en fait un pour s'opposer à la construction de deux pyramides qu'il veut faire élever. A force de soins, d'écrits & d'activité, il le gagne; & ces pyramides, monumens & preuves des opérations, ces pyramides qui coûtent deux ans de travail, sont, enfin, placées aux deux extrémités de la base, prise dans la plaine d'Yarouqui, & renversées bientôt après son départ; il perd con-

noissance & tombe deux fois de sa hauteur, en regardant sa pendule. Il essuye tant de tremblemens de terre qu'il s'y accoutume; il escalade le sommet de Pitchincha, sondant la profondeur de la neige, où il enfonçoit au-dessus du genou; & pendant qu'il observe l'intérieur du Volcan, il voit s'enflammer celui de Cotopaxi, où il campoit quelques jours auparavant.

Après sept ans de fatigues & de travaux, le moment desiré de son départ est arrivé, lorsque, rentrant chez lui pour la dernière fois, il trouve la porte de son cabinet forcée, & ne voit plus une cassette qui renfermoit ses papiers & son argent. Ainsi, le fruit de tant d'années & de tant de courses alloit être perdu en un moment; heureusement il recouvre ses journaux. Il part enfin; il traverse des chemins qui lui font regretter les ravins de la Cordélière. Il arrive à Cuenca, passe à Tarqui, où il observe pendant six mois; prend la route de Jaën; suit, durant quinze jours, un chemin coupé de rivières, hérissé de montagnes, bordé de précipices, barré par des ronces, des arbres & des branchages entrelassés; il est tourmenté par les insectes, exposé à des pluïes continuelles, qui, jointes aux chaleurs, corrompent toutes ses provisions; passe

le même torrent vingt-deux fois en un jour, ayant de l'eau jusqu'à l'arçon de la selle, perdant pied quelquefois, voyant ses mules emportées avec leur charge, & son bagage tout mouillé; passe huit jours avec des Sauvages, s'embarque sur une rivière qui se jette dans le Maragnon, dans l'endroit où il commence à être navigable, s'abandonne sur un radeau au fil rapide de ce fleuve immense, rencontre des roches escarpées où il se voit près d'être brisé, est entraîné dans des tourbillons d'eau, sans rame & sans gouvernail, traverse le fameux Pongo, détroit dont on ne parle qu'avec frayeur à Quito, & dont aucun Voyageur ne risque le passage. Son radeau s'accroche à une grosse branche au milieu de la nuit, tandis que la rivière décroît à vue d'œil; il se voit au moment de rester suspendu, mais il coupe la branche & remet le navire à flot. Il traverse un pays de 500 lieues, où un caillou est aussi rare qu'un diamant, & dont les Sauvages n'ont pas l'idée d'une pierre; lève la carte de la rivière des Amazones, s'arrête chez les Yameos, qui ne comptent que jusqu'à trois, & dont l'arme est une sarbacanne où ils ajustent des flèches empoisonnées; voit les Omaguas qui pressent entre deux planches la tête de leurs enfans; les habitans de Pévas dont les joues

sont criblées de trous qui servent d'étui à des plumes d'oiseau, de toutes couleurs, & dont les oreilles sont monstrueuses; essuye plusieurs tempêtes, passe des Missions Espagnoles aux Missions Portugaises, voit les sept bouches de l'Yupura, rivière dont les bords sont habités par des Antropophages, reçoit à Coari un témoignage certain sur les femmes guerrières que le Voyageur *Orellana* rencontra le long des bords du Maragnon, rencontre qui lui fît donner à ce fleuve le nom de rivière des Amazones. Il voit la plus grande Isle du monde formée par ce fleuve, l'Orinoque & la Rivière Noire. C'est-là qu'on a long-tems cherché le lac d'or de Parima, & la ville de Manoa del Dorado, qui n'ont jamais existé. Il trouve les marées sensibles par le gonflement des eaux du fleuve, à 200 lieues de son embouchure; Il voit à Topayos les tristes & misérables restes de la vaillante nation de Tupinambas, qui dominoit, il y a deux siècles, dans le Brésil. Il y fait l'acquisition de quelques-unes de ces pierres vertes, si rares, si recherchées à cause de leurs prétendues vertus. Il passe enfin dans un bras détourné de l'Amazone; qui le conduit au Para, ville Portugaise. Après avoir traversé sur cette rivière l'Amérique méridionale de l'est à l'ouest, & fait en quatre mois un trajet
de

de 1100 lieues, avant lui évaluées à 1700, il s'embarque de nouveau, traverse la rivière du Para, de trois lieues de largeur, fait un grand nombre d'observations à cette capitale de la Colonie Portugaise dont il détermine la longitude, cotoye l'Isle de Joanès, tourne la pointe redoutable de Maguari, s'arrête neuf jours, de peur de rencontrer les grandes marées, dans une Isle deserte, au milieu des boues. Après la pleine-lune, il échoue sur un banc de vase, la mer se retire, & le canal reste à sec pendant sept jours, à la vue du Cap de Nord. Les grandes marées le remettent à flot avec le plus grand danger. Il voit enfin l'embouchure du fleuve qu'il a parcouru, embouchure large de 50 lieues. Du Cap de Nord il arrive par mer à Cayenne. Là il est attaqué d'une maladie de langueur & de la jaunisse, tristes fruits de neuf années de fatigues, d'étude & de voyages. Les alternatives fréquentes de froid & de chaud lui avoient déjà causé une fluxion violente, qui lui fit perdre l'organe de l'ouïe: mais les connoissances qu'il a acquises & qu'il nous a communiquées, ses découvertes, la célébrité de son nom, & sur-tout les services qu'il a rendus au Public, sont bien capables de le consoler de cette perte. Ce n'est pas à lui de se plaindre comme *Erasme*, qui disoit n'avoir retiré

aucun fruit de ses veilles & de ses ouvrages, *præter lippitudinem & calculos.*

Enfin, M. *de la Condamine*, après un séjour de six mois à Cayenne, se rendit à Surinam, où il s'embarqua pour Amsterdam.

J'ai tracé rapidement le Voyage de ce Philosophe, pour en donner une idée légère aux Lecteurs qui n'ont pas lû son Journal imprimé au Louvre en 1751, & pour leur inspirer le desir de le lire.

Mesuré les contours de la terre applatie, *p. 69.*

Tout le monde convient aujourd'hui que la planète de la Terre est un sphéroïde applati aux poles; & cela est autant démontré par la théorie de *Newton* & *d'Huygens*, que par les mesures du méridien que MM. *Godin*, *Bouguer & de la Condamine* ont prises sous l'Équateur, & par celles que MM. *de Maupertuis*, *Clairaut*, *Camus & Lemonnier* ont prises sous le cercle polaire boréal.

Huygens, appliquant à la Terre la théorie des forces centrifuges dont il étoit l'Inventeur, prouva que ses parties, par leur poids vers un même centre & par leur révolution autour d'un axe, devoient, pour garder l'équilibre, former un sphéroïde applati vers les pôles, & il détermina même la quan-

tité de cet applatissement. *Newton* avoit tiré la même conséquence du principe de l'attraction, & déterminoit la quantité de l'applatissement beaucoup plus considérable qu'*Huygens* ne l'avoit conclue de la seule force centrifuge.

Fixé la pesanteur par NEWTON pressentie, *p. 69.*

M. *Richer* fit en 1672, à Cayenne, la découverte de l'inégalité de la pesanteur, sous les différens parallèles. M. *de la Condamine* voulut répéter les expériences du pendule, & ce fût une des principales raisons qui le déterminèrent à aller dans cette isle. Il avoit fait ces mêmes expériences à Quito, qui est près de 1500 toises au dessus du niveau de la mer, sur la montagne de Pitchincha, 750 toises au-dessus du sol de Quito, & au Para qui est au bord de la mer & sous l'Equateur, ainsi que Quito.

Ce Philosophe a trouvé que son pendule faisoit au Para, en 24 heures de tems moyen, 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito, & 50 ou 51 plus qu'à Pitchincha. Il en a conclu que sous l'Équateur, deux corps, dont l'un peseroit 1600 liv. & l'autre 1000 au niveau de la mer, étant transportés, le premier à 1450 toises, le second à 2200

toises de hauteur, perdroient chacun plus d'une livre de leurs poids. Suivant la Table de *Newton*, la même chose devroit arriver sous le 22e & le 28e parallèle. Voyez *les Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1745, *p.* 477.

Je vous promets la vie & la tranquillité. *p.* 71.

Les expériences mille fois répétées ont démontré l'utilité de l'insertion; mais, ce qui est bien plus intéressant, il est également prouvé, par ces mêmes expériences, qu'un sujet sain ne meurt point de la petite vérole artificielle. On a presque toujours découvert dans les Inoculés qui ont péri durant le cours de la maladie, une cause particulière de leur mort.

Mead rapporte (*a*) qu'un homme digne de foi, qui possédoit de riches habitations dans l'isle de S. Chrystophe, en Amérique, lui a dit avoir inoculé lui-même, dans une année d'épidémie, trois cens Sujets, dont la plupart étoient Nègres, sans en avoir perdu un seul.

Un habitant de la Jamaïque a fait inoculer en 1768 trois mille Nègres, parmi lesquels il n'en

(*a*) De variol. insit.

est mort qu'un ; & cela dans un tems où la petite vérole, toujours très-dangereuse pour les Nègres, faisoit beaucoup de ravage dans cette isle. Voyez *la Gaz. de Fr. du 13 Fév. 1769.*

Vit une femme née aux champs de Thessalie, *p.* 71.

Le seul préparatif qu'apportoit cette Grecque, étoit de reconnoître la santé par les signes qui annoncent sa présence, signes auxquels elle ne se trompoit jamais, tant elle avoit le tact délicat. Si la Thessalienne ne trouvoit pas la santé qu'elle cherchoit, elle renvoyoit l'inoculation à un tems plus heureux, & n'avoit pas la maladresse d'accabler un Sujet de remèdes qui ne font souvent qu'empirer son état.

Il y avoit à Constantinople une autre Inoculatrice qui étoit de Philippopolis. L'inoculation étoit dans cette ville entre les mains de ces deux femmes au commencement de ce siècle, & paroît y avoir été apportée vers 1672 ou 75. Voyez *les Relations de Timoni & de Pilarini, Recueil de pièces*, &c.

Souvent l'art de guérir offre un secours fatal, *p.* 72.

On regarde la petite vérole comme une maladie inflammatoire, tandis que l'inflammation n'est

qu'un symptôme nécessaire dans la petite vérole. On saigne pour diminuer la disposition du sang à l'inflammation : cependant l'expérience nous fait voir qu'un jeune homme sain, robuste & sanguin a quelquefois une petite vérole très-légère, tandis qu'une fille foible & délicate l'a confluente & mortelle. D'ailleurs, quelle quantité de sang tirerez-vous ? A force de saignées l'homme le plus vigoureux peut acquérir un sang aqueux & presqu'entièrement dissous. La saignée dispose un Sujet sain à la pléthore ; la saignée qui guérit l'inflammation existante, la produit souvent lorsqu'elle n'existe pas. Les saignées faites avant l'arrivée de la petite vérole naturelle nuisent très-souvent. *Sidenham* l'atteste.

Les purgatifs emportent l'humeur glaireuse qui tapisse le canal intestinal ; ils portent dans les nerfs de l'estomac & des intestins une irritation qui se communique à tout le systême nerveux. Ils doivent donc souvent détériorer la santé & rendre la petite vérole plus mauvaise.

M. *Gatti* assure que les Sujets qu'il n'a point préparés (par la saignée, les purgatifs, &c.) parce qu'ils étoient sains, sont ceux qui ont eu la maladie la plus légère.

Dans le Levant la petite vérole naturelle est fort meurtrière, malgré la vie simple & frugale des Grecs. L'Inoculation est toujours sans danger, parce que le plus souvent la seule préparation mise en usage est de reconnoître si le Sujet est préparé par la nature. Voyez *les Réflexions de M. Gatti*.

Si la lymphe ou le sang, d'un suc épais chargés,
Traversent lentement leurs canaux engorgés, *p.* 73.

On peut inoculer les Sujets qui sont d'un tempérament foible & délicat, & même les femmes qui ont certaines maladies chroniques, dont les symptômes ne sont pas graves ; mais la pulmonie, l'hydropisie, la jaunisse, les obstructions rendent un Sujet tout-à-fait inhabile à l'inoculation.

O mère désolée! hélas! ÉGLÉ n'est plus. *p.* 75.

Voici le détail de ce triste événement arrivé en 1755. Madame *Chatelain*, mère aussi tendre que courageuse, prit la résolution de faire inoculer sa fille aînée, âgée de dix-sept ans. Sa seconde fille, qui en avoit quatorze, demanda la même grace, & la demanda avec instance, alléguant le risque qu'elle courroit de prendre par contagion la maladie de sa sœur.

Cette jeune fille avoit eû, pour la première fois, les signes de la puberté, il y avoit six mois, & ces signes n'avoient pas reparus. Comme sa santé paroissoit la même, les parens ne firent aucune attention à cette circonstance, & l'Inoculateur assure qu'il n'en fût point instruit : cependant M. *Hosti* le fût, & il augura mal de l'événement, avant même que la malade qu'il ne connoissoit pas fût en danger. Quoi qu'il en soit, l'évacuation survint tout-à-coup ; cet accident rentroit dans le cas des petites véroles naturelles & imprévues, dans lesquelles il est assez ordinaire. Il exigeoit de nouveaux secours que la malade ne reçut point à tems : la frayeur augmenta le danger ; elle y succomba. Voyez *les Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1758, pag. 454. Voyez *Journal économique*, *Novembre* 1755.

Rapproche promptement les bords d'une blessure, *pag.* 77.

Une haleine douce, une peau souple, une cicatrisation facile, voilà les dispositions qu'on exige dans le Levant du Sujet qu'on veut inoculer ; dispositions qu'on lui procure quand il ne les a pas

naturellement, mais par une préparation différente de la nôtre.

La qualité de la maladie est en raison composée de ces trois conditions. Le Docteur *Gatti* indique le principe de ce rapport, entre la bénignité de la petite vérole, & les conditions de l'haleine, de la peau, de la cicatrisation d'une plaie.

Comment la fameuse Thessalienne & la femme de *Philippopolis*, qui ont inoculé dans le Levant avec tant de succès, étoient-elles parvenues à ce degré de connoissances ? Par l'observation, toujours supérieure à la plus belle théorie. Voyez *les Réflexions de M. Gatti.*

Dans un climat voisin des sept Astres de l'Ourse, *pag.* 78.

M. *Monro* rapporte (*a*) que cent douze personnes ont été inoculées avec le plus grand succès au milieu de l'hiver, dans quelques-unes des isles les plus septentrionales de l'Écosse, où il y avoit à peine assez de matières combustibles pour préparer la nourriture. Plusieurs des inoculés, pendant tout le cours de leur inoculation, sortoient de la maison & marchoient nuds pieds sur la neige & sur la

(*a*) Voyez l'Ouvrage du Docteur *Backer.*

glace, sans qu'il en ait péri un seul. Voyez *les Nouvelles Réflexions de M. Gatti.*

Gardez-vous de tremper le fil variolique, *p.* 79.

On doit prendre la matière dans un Sujet sain, comme on doit la prendre d'une bonne espèce, & cela pour plus grande sûreté, & pour bannir toute crainte ; car il importe peu au fond que le Sujet fût malade lorsqu'il a été attaqué de la contagion variolique, ou que sa petite vérole ait été accompagnée de symptômes dangereux. Ce qu'il y a d'important à observer, c'est que le Sujet dans qui l'on prend la matière n'ait aucune maladie contagieuse, comme la rougeole, la scarlatine que M. *Gatti* avoue avoir données à deux Sujets qu'il avoit inoculés par mégarde avec du pus pris sur des personnes qui avoient ces maladies : mais il assure qu'on ne communiquera pas la pulmonie, la paralysie, le scorbut, la goutte, en inoculant la petite vérole d'un pulmonique, *&c.* Voyez *les Réflexions de M. Gatti.*

Craignez qu'un germe pur dont aura fait choix,
pag. 80.

La préférence qu'on donne au virus d'une petite vérole bénigne sur celui d'une petite vérole con-

fluente, n'est bonne qu'à rassurer les personnes imbues encore du préjugé que la qualité de la petite vérole inoculée dépend de la qualité du virus inséré. L'expérience a prouvé mille fois qu'une petite vérole confluente en donne une de la meilleure espèce, si le Sujet est bien disposé, & qu'une petite vérole bénigne en donne une très-mauvaise si le Sujet est mal disposé. Mais en supposant les dispositions égales, il semble que le germe fourni par un Sujet inoculé devroit donner la petite vérole la plus bénigne.

Je pense, dit M. *Gatti*, qu'une matière variolique qui a passé par plusieurs corps, en servant successivement à plusieurs inoculations, a moins de malignité que la matière d'une petite vérole naturelle.... L'analogie fortifie cette conjecture. Combien de semences ont conservé leur nature nuisible, tant que le hasard ou les vents les ont jetées indifféremment sur la terre, & sont devenues ensuite utiles & salutaires à l'homme, lorsque l'art & l'intelligence les ont successivement plantées & semées dans un sol choisi ? Plusieurs de nos plantes potagères étoient, dans leur nature primitive, mauvaises au goût & même vénéneuses, & on les trouve telles encore à la campagne ou dans les bois.

De cent maux inconnus la féconde semence, *p.* 80.

Objection à laquelle on a répondu mille fois, & cependant toujours renouvellée, car il faut bien dire quelque chose. On a donc prétendu qu'on pouvoit communiquer d'autres maladies, comme les maux vénériens, le scorbut & les écrouelles, en inoculant la petite vérole, parce que toute contagion est active & subtile. Cela paroît d'abord vraisemblable : cependant, dit *Mead*, il n'est guère croyable que la semence d'une maladie porte avec elle le germe d'un autre mal d'une nature différente. Quoiqu'il en soit, il faudroit être stupide ou insensé pour prendre au hasard & sans choix le pus variolique qui doit servir à l'insertion. On doit préférer les pustules des enfans sains, dont les parens paroissent jouir d'une bonne santé; mais il importe bien plus de choisir le sujet où l'on doit semer la petite vérole, que le corps où l'on doit cueillir la semence. *Mead de variol. insit.*

Au reste, l'on a éprouvé que la matière variolique, prise sur un corps infecté du virus vénérien, ne communiquoit qu'une petite vérole simple & bénigne. Voyez *le premier Mémoire de*

M. de la Condamine, & le Journal Britannique du Docteur Mati. Avril 1754, pag. 403.

Pourra-t-elle en vos corps engendrer d'autres maux?

pag. 81.

Ceci doit s'entendre des maux qui ne se communiquent point par le contact & par la respiration, comme le scorbut, la pulmonie, les écrouelles, &c. Ces maux-là ne sont jamais communiqués par le virus variolique; mais avec ce poison on pourroit donner la peste & d'autres maladies contagieuses.

Ses mets seront légers, doux & rafraîchissans,
Les tendres végétaux que PITHAGORE ordonne.

pag. 82.

La préparation sans laquelle les Bramines n'inoculent jamais, dans le Bengale, consiste dans un régime rafraîchissant qu'ils font observer un mois entier avant l'inoculation. C'est un grand malheur quand, sur un million d'inoculés, il en périt un. Ces Bramines sont si habiles Inoculateurs qu'ils vous demandent combien de pustules vous voulez avoir, & qu'ils tiennent parole sur le nombre qu'ils ont promis. Voyez *le Traité An-*

glois de M. Hotwel, sur la manière d'inoculer la petite vérole dans les grandes Indes.

Tandis que l'exercice actif & modéré, *p.* 83.

Les Inoculateurs qui ont joui du plus grand succès en Angleterre sont ceux qui ont eû l'attention de procurer de l'exercice à leurs inoculés avant & après l'insertion. Dès le commencement de la fièvre, ils les mènent dans les champs ; & pendant sa durée, ils les obligent à puiser eux-mêmes l'eau qu'ils veulent boire, & les exposent à l'air libre, en toute sorte de tems & de saison, non-seulement pendant la fièvre, mais encore pendant l'éruption. Voyez *l'Ouvrage du Docteur Backer.*

Admire en s'élevant sur sa tige sauvage,
Et ses fruits empruntés & son nouveau feuillage.

pag. 86.

» Exiit ad cœlum, ramis felicibus, arbos ;
Miraturque novas frondes, & non sua poma.

Virg. Georg.

Par le vésicatoire ou par l'incision. *p.* 87.

Les incisions sont faites le plus souvent aux deux bras, dans la partie externe & moyenne, au-des-

sous de l'insertion du muscle deltoïde, pour ne point gêner la liberté du mouvement. Cette pratique a quelques inconvéniens que détaille M. *Tronchin*, dans son Article *Inoculation* inséré dans l'Encyclopédie, après celui de M. *de la Condamine*. Ce Médecin donne la préférence aux vésicatoires & à l'incision aux jambes. Par ce moyen, dit-il, on diminue l'éruption à la tête. Tout l'effort de l'éruption de mademoiselle *d'Orléans* fût aux jambes.

Mais le vésicatoire actif & pénétrant. *p.* 87.

Mead conseille d'appliquer des vésicatoires le cinquième ou le sixième jour de l'éruption, dans les petites véroles naturelles & malignes; mais il n'est pas de l'avis des Médecins qui emploient ce topique dès la naissance du mal, & il craint que l'activité des cantarides ne trouble l'éruption. Cet inconvénient ne seroit-il pas à craindre dans la petite vérole artificielle insérée par le moyen des vésicatoires? « Die à prima eruptione quinto » vel sexto imponenda sunt..... *Vesicatoria*..... Scio » equidem Medicos nostros plerosque celeriùs, & » primis etiam morbi diebus, in malignis omni- » bus variolis hâc médicinâ uti. At metuendum est

» profectò, ne cantharidum stimulis nimiùm agi-
» tatus sanguis minùs rectè humoris propulsionem
» in nascentes pustulas perficiat ». *Mead de variol. Curat*

Sur les bords où le Grec, sous le joug Ottoman.

pag. 87.

La fameuse Inoculatrice de Thessalonique, qui ramena, vers la fin du dernier siècle, l'inoculation à Constantinople où elle étoit négligée depuis long-tems, inséroit le pus varioleux, liquide & encore chaud, dans sept ou huit piqûres faites au front, au menton & près des oreilles, & les couvroit avec une coquille de noix (*a*).

La Motraye (*b*) rapporte qu'une vieille femme qu'il a vue opérer en Circassie, faisoit quelques piquûres sur différentes parties du corps avec trois épingles liées ensemble. On porte, dit-il, le Sujet qu'on veut inoculer chez un malade

(*a*) Voyez Dissert. Hist. du Docteur *Timoni* dans le Recueil des Piéces, 1756. Dans la Province de Galles les écoliers se communiquoient la petite vérole en se piquant avec une éguille, ou en se frottant la main jusqu'au sang sur des boutons de petite vérole prêts à sécher.

(*b*) Voyez Appendix des Voyages de *la Motraye*, Tom. II.

de

de la petite vérole ; usage dangereux qui se pratique en Barbarie (*c*).

Mais un mortel hardi, TIMONI, dont la main,

pag. 87.

Emmanuel Timoni, Médecin Grec, imagina les incisions. *Maitland*, Chirurgien de *Miladi Montagu*, adopta cette pratique & l'apporta en Angleterre, d'où elle passa en France.

D'un siècle de succès l'art d'insérer se vante, *p.* 88.

Voyez *les Lettres édifiantes & curieuses des Missionnaires*, tom. XX. pag. 301. Mais l'Auteur se trompe, lorsqu'il dit que l'insertion Chinoise n'est pas plus dangereuse que la Grecque. Voyez *Mead de variol. insit.*

Sur le grain parfumé que le chevreuil d'Asie, *p.* 88.

Le musc est un sang putride, ou la sueur qui coule & qui s'amasse dans une vessie que porte, proche de l'ombilic, une espèce de chevreuil qui se trouve dans la haute Tartarie, dans la Chine septentrionale & au grand Tibet. On dit que lorsque les Chasseurs coupent le sac où est le musc,

(*c*) Voyez le premier Mémoire de M. *de la Condamine.*

il faut qu'ils aient la bouche & le nez couverts d'un linge en plusieurs doubles ; & que souvent, malgré cette précaution, la force de l'odeur les fait saigner avec violence. Les Orientaux font un grand usage de cette drogue aromatique dans les parfums, les confections, & dans les préparations qu'ils composent pour réchauffer les esprits & ranimer la vigueur d'un tempérament épuisé. Les femmes s'en servent pour dissiper leurs vapeurs. Les Indiens ont plusieurs règles pour connoître le véritable musc : la plus sûre & la plus commode est de mettre dans la bouche quelques-uns de ces petits grains qui tombent des vessies. Ils connoissent au goût si le musc n'est pas falsifié. Voyez *Chardin.*

Tel un enfant malade & que sa tendre mère, *p.* 89.

Così à l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve. *Tasso. C.* 1.

« Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
» Cum dare conantur, priùs ora pocula circum
» Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
» Ut puerorum ætas improvida ludificetur

Labrorum tenùs, intereà perpotet amarum
» Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
» Sed potiùs tali facto recreata valescat ».

Lucr. L. IV.

Et son sang qu'avec soin MEAD avoit préparé. *p.* 89.

Voici les propres paroles de *Mead*, *Cap. V. de variol. insit.*

« Certum est..... multo majori cum periculo tentari » Sinicam hanc, quam græcam, morbum transfe» rendi viam; lædunt enim vehementer cerebrum » morbidæ particulæ per spiritum attractæ, propter » viciniam ejus nervis, qui olfactui inserviunt. Discri» men autem de quo hîc agimus, ipse quondam » experientiâ comperi. Etenim cum anno M. DCC. » XXI. Regis nostri clementissimi jussu, tam fa» miliæ suæ quàm Reipublicæ gratiâ in septem ca» pite damnatis faciendum erat experimentum, » an tutò satis immitti possent per insitionem va» riolæ; facilè impetravi, ut in uno saltem mihi » liceret sinensium morem tentare. Erat ex nu» mero illorum, qui ad hanc rem selecti erant, » adolescentula quædam annorum circiter octo» decim; cujus in nares cùm penicillum ex maturis » pustulis madefactum indi curassem, eventus

» quidem respondit. Nam pariter ac cæteri, qui » factâ incisione in cute contagium contraxerant, » ægrotavit, & incolumis evasit; graviora tamen » omnia passa est: statim à recepto naribus ve- » neno, acutissimis capitis doloribus, cum febre » ad pustularum usque eruptionem nunquam in- » termittente, miserè discruciata ».

Je conclus de ce passage que l'Auteur de la Lettre citée sur l'inoculation Chinoise, (*Théologica magis quam medica doctus*) s'éloigne de la vérité, lorsqu'il soutient que l'insertion Chinoise est aussi bénigne que la Grecque. J'en conclus encore que les criminels soumis à cette épreuve, furent au nombre de sept. *In* SEPTEM *capite damnatis*, quoique plusieurs Ecrivains, même Anglois, n'aient parlé que de six. Cette différence vient probablement de ce qu'il n'y en eût que six qui prirent la petite vérole par la voie de l'insertion.

Auprès du doigt qui montre un objet incertain.

pag. 90.

C'est entre le pouce & l'index qu'on inocule dans l'Indostan, dans la Syrie, dans l'Egypte & dans la Barbarie.

Outre l'aiguille trempée dans le pus d'un bou-

ton, on se sert, dans l'Indostan, d'un fil de coton ou de soie qu'on frotte avec la matière des croûtes réduites en poudre. On fait passer ce fil entre l'épiderme & la peau, l'espace de deux ou trois lignes, par le moyen d'une éguille; mais on ne l'y laisse point.

Pour le bonheur du monde, un jour, de Comorin.

pag. 90.

Le Cap Comorin termine, du côté du Sud, la presqu'Isle de l'Inde.

Les monumens fameux dressés par SÉSOSTRIS. *p.* 93.

Les plus grands Obélisques remontent au tems de *Sésostris*, qui vivoit près de 400 ans avant la guerre de Troye. *Hist. de l'Art de Winkelman. T. I.*

Dans les Isles d'Egée aux rives du Bosphore. *p.* 93.

Les Isles de l'Archipel que les Anciens appeloient la mer d'Egée.

Le Bosphore de Thrace qui joint la mer de Marmara (anciennement l'Hellespont) avec la Mer-Noire, autrefois le Pont-Euxin. Constantinople est située sur ce détroit qui porte aujourd'hui le nom de cette Capitale.

L'Inoculation, venue de Circassie, se répandit

bientôt dans toutes les contrées où elle est pratiquée depuis long-tems. Cependant les Turcs, (*a*) fortement attachés au dogme de la fatalité, négligent les secours de l'insertion qu'ils regardent comme inutile; & une fille du grand Seigneur, âgée de cinq ans, est morte depuis peu de la petite vérole (*b*). C'est par le même principe qu'ils ne prennent aucune précaution contre la peste qui dépeuple Constantinople. M. *Gatti* a voyagé & séjourné dans ces différentes régions, où il a recueilli des observations, & fait des expériences favorables aux progrès de l'Inoculation.

EMILIE & FLORIDE, & toi, leur jeune frère, *p. 94.*

Ces deux aimables sœurs joignent aux graces de la figure & à la douceur du caractère, les talens & les connoissances que peut donner l'éducation la plus soignée, lorsque c'est un père éclairé qui la dirige. M. *de S. Port*, leur frère, réunit aux agrémens de l'esprit, à l'aménité des mœurs, aux charmes de la première jeunesse, les principes développés des Langues; des Arts & des Sciences

(*a*) Soli Turcæ, ut potè fati decretis addicti, minusque dociles, hanc negiexerunt huc usque. Pilarini venet. 1715.

(*b*) Voyez la Gazette d'Amsterdam, Paris 13 Avril 1769.

qui peuvent former un homme aimable, & un Militaire distingué. Ils furent inoculés tous trois au château de S. Assise, par le Docteur *Gatti.*

Petit-fils de HENRI dont notre œil enchanté
Contemple sur ton front une vivante image. *p.* 95.

M. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, a donné à la France un exemple de fermeté, de sagesse & de tendresse paternelle, dont elle doit lui avoir une obligation éternelle. En 1756, dans un tems où l'Inoculation avoit tant d'adversaires à Paris, ce père, aussi tendre qu'éclairé, appella M. *Tronchin* auprès de lui, & fit inoculer ses enfans. De si grands exemples persuadent la plupart des hommes que les meilleures raisons ne peuvent convaincre.

L'Inoculation du Duc de Chartres & de Mademoiselle (Madame la Duchesse de *Bourbon*) est la grande époque de cette opération en France.

Ô toi qui dans la tombe à mes yeux descendue.

p. 96.

Louise-Elizabeth de France, Duchesse de Parme, morte à Versailles en 1759, âgée de trente-deux ans. Je vis porter son cercueil dans le caveau de

S. Denis. Elle fût la victime de la petite vérole à laquelle M. le *Dauphin* étoit échappé en 1752. Le *Dauphin*, son bisayeul, mourut de cette maladie le 14 Avril 1711, à quarante-neuf ans. L'Empereur *Joseph* fut emporté de cette contagion le 17 du même mois, dans sa trente-troisième année.

D'ÉLIZABETH, hélas! une fille adorée. *p. 97.*

Marie-Isabelle-Louise-Antoinette de Parme, mariée le 6 Octobre 1760, à l'Archiduc *Joseph*, aujourd'hui Empereur, mourut de la petite vérole, à Vienne le 27 Novembre 1763, dans la vingt-deuxième année de son âge. Cette Princesse faisoit les délices de la Cour de Vienne.

L'Art de l'insertion paroît sur l'Eridan, *p. 97.*

Ferdinand, Prince de Parme, fût inoculé par le célèbre Docteur *Tronchin*, au mois de Novembre 1764. M. l'Abbé *de Condillac*, Précepteur du jeune Prince, eût le courage & le zèle de s'enfermer avec lui, quoiqu'il ne fût pas sûr d'avoir eû la petite vérole; il en fût bientôt attaqué, & peu s'en fallut que sa tendresse pour son auguste élève ne lui coutât la vie. Ce Philosophe croyant toucher à son dernier moment, dicta une lettre qui devoit être remise, après sa mort, au

Prince de Parme : cette lettre renfermoit les sentimens les plus touchans & les instructions les plus solides.

. . . . Un mal contagieux
Sur PHILIPPE a soufflé ses perfides haleines. *p.* 106.

Don Philippe, Duc de Parme, &c. mort de la petite vérole à Alexandrie le 18 Juillet 1765, âgé de quarante-cinq ans; il avoit accompagné jusqu'à Tortone la Princesse *Marie-Louise*, sa fille, future épouse du Prince des Asturies. Ce fût à Gènes que cette Princesse apprit la mort de son père.



CHANT III.

Les grands hommes persécutés.

L'IMPITOYABLE envie a déclaré la guerre
A tous les hommes nés pour éclairer la terre;
Ils ne trouvent la paix qu'au fond de leurs tombeaux.
L'intérêt qui murmure & la haine qui gronde

Les Arts naissans.

S'efforcent d'étouffer les Arts dans leurs berceaux.
L'erreur veut obscurcir la lumière féconde
Des grandes vérités qui servent de flambeaux
A notre esprit errant dans une nuit profonde.

Les remèdes nouveaux sont dédaignés.

Si le hasard heureux nous offre des secours
Pour arracher au mal ses tremblantes victimes,
Le préjugé, fidèle à ses fausses maximes,
Les suit aveuglément aux dépens de nos jours.

Le Quinquina.

L'ÉCORCE du Pérou qui réprime & consume
La fièvre dont le feu s'éteint & se rallume;
Ecorce préférable à ces métaux brillans
Que la riche Amérique a celés dans ses flancs;

Après avoir franchi les ondes pacifiques,
Et bravé les fureurs des vagues Atlantiques,
De l'Europe fantasque essuya les mépris,
Fût dédaignée à Londre & proscrite à Paris.

UN minéral actif, ignoré de nos pères, L'Antimoine proscrit par un arrêt.
Avec l'eau qui l'émousse, admis dans nos viscères,
Fouille, sans les blesser, dans leurs replis obscurs,
Et d'un fluide épais chasse les flots impurs :
Cependant on a vu nos Sénateurs sévères,
Qu'entraînoit des Docteurs le troupeau frémissant,
Flétrir, comme un poison, ce remède puissant;
Tandis que, dans Calais, au cizeau de la Parque
Il arrachoit les jours d'un glorieux Monarque,
Qui nous couvroit déjà de son éclat naissant.

GALILÉE, emporté sur l'aîle du Génie, GALILÉE condamné par l'inquisition.
Dans des sentiers que l'Art n'a pas encor frayés,
Révèle à son pays les secrets D'URANIE.
Le premier, il enseigne aux peuples effrayés
Que des peuples nombreux sont debout sous nos pieds;
Il démontre aux Savans que ce globe mobile

Roule rapidement sur son axe incliné,
Et qu'autour du Soleil dans sa course entraîné,
Il cherche les rayons qui le rendent fertile.
L'envie au même instant, comme un dogue acharné,
Aboyant sur ses pas, le poursuit, le déchire;
L'ignorance, qui voit ébranler son empire,
Le force à retracter ces grandes vérités
Dont PYTAGORE vit le foible crépuscule;
Et qui, frappant les yeux du Savant peu crédule,
Jusqu'au Peuple ignorant étendent leurs clartés.

HARVÉE calomnié par ses ennemis.

HARVÉE, environné d'expériences sûres,
Pénètre de nos corps le dédale incertain,
Perce de nos vaisseaux les profondeurs obscures.
Il découvre aux Mortels qu'ils portent, dans leur sein,
Mille ruisseaux de sang divisés dans leur course,
Et par divers canaux remontant vers leur source.
Là, leurs flots comprimés dans un double bassin,
S'en échappent encore & reprennent sans cesse
Le cours que leur traça l'éternelle sagesse.
Nous admirions HARVÉE, & ses lâches rivaux

Contre lui de la haîne allumoient les flambeaux.

Enfin, l'insertion dont la naissance heureuse
Fût pour l'Humanité cent fois plus précieuse
Que les Arts inventés dans les siècles divers,
Compte plus d'ennemis qu'ils n'en eurent ensemble.
Pour tramer des complots leur troupe se rassemble;
Leurs cris séditieux s'élèvent dans les airs.
La renommée, en vain franchissant les deux mers,
De cet Art bienfaisant annonce les merveilles;
Ils se ferment les yeux, ils bouchent leurs oreilles.
Aux plaines d'Abion ces hommes confondus
Dans l'ombre de la nuit se cachent éperdus;
Sur les bords de la Seine affrontant la tempête,
Ils osent, parmi nous, encor lever la tête;
Mais leur tête, semblable à celle du serpent
Qui darde son venin & qui siffle en rampant,
Sera foulée aux pieds de leurs rivaux célèbres.
Tandis que de l'oubli les épaisses ténèbres
Déroberont leurs noms à la postérité,
Vos noms, ô Montagu, Jurin, la Condamine,

Déchaînement contre l'Inoculation.

Gravés sur vos écrits par une main divine,
Voleront avec eux à l'immortalité.

Leurs nobles sentimens pénètrent dans mon ame;
Leur gloire m'éblouit, leur exemple m'enflamme:
Je suis homme comme eux, les hommes me sont chers
Et je veux leur payer le tribut de mes Vers.

Couronnez de lauriers l'amant de Melpomène,
Donnez le myrthe verd au Chantre des Amours;
De mes Concitoyens je veux sauver les jours,
Qu'on mette sur mon front la couronne de chêne.
D'un Art ingénieux j'annonce les bienfaits;
Qu'aux accens de ma voix l'aspic ferme l'oreille;
Je remonte mon luth, ma muse se réveille,
Et de l'insertion je décris les effets.

Procédés après l'insertion.

Après avoir couvert la légère blessure,
Attendez que deux fois, dans le sein de Thetis,
Le Soleil ait caché ses rayons amortis;
Et que, chassant le jour, deux fois la nuit obscure
De son crêpe funèbre ait voilé la nature.

De la plaie entr'ouverte, avec dextérité,
Retirez aussi-tôt le fil variolique.
Si vous n'appercevez que peu d'humidité,
Votre main de nouveau remettra le topique.
Si d'un suc abondant le bras est humecté,
Hâtez-vous d'appliquer la charpie effilée
Qui, buvant à loisir le venin fermenté,
Une fois chaque jour sera renouvellée.

Presentez cependant au sujet inséré Régime.
Les mêmes alimens & le même breuvage
Dont vous l'avez déjà nourri, désaltéré,
Lorsqu'à l'insertion vous l'avez préparé.

Et vous, Inoculés, qui vivez dans cet âge, Dangers à éviter.
Par la présomption si souvent égaré,
Que la sobriété, que la sagesse austère,
A vos jeunes penchans mette un frein salutaire;
Ils vous maîtriseront, s'ils ne sont gouvernés.
Avant l'éruption qu'ils dorment enchaînés;
Faites veiller sur eux la sage tempérance.

Le front paré de fleurs la débauche s'avance,

Sa caressante main flatte tous vos desirs.
Jeunes Inoculés, fuyez d'un pas rapide,
Rejetez loin de vous la coupe des plaisirs,
Le trépas suit de près la volupté perfide.

RAPPELLEZ-VOUS le sort de ces Anglois fougueux,
Qui, le sang infecté du germe venimeux,
Après l'insertion, dans leurs fureurs impies,
Osèrent de Bachus profaner les orgies.
Bachus lança contr'eux son thirse redouté,
Et la mort fût le prix de leur témérité.

Précautions. SI l'air est frais & pur; si le Ciel, sans nuages,
Ne vous annonce point l'approche des orages,
Jouissez du beau ciel, mais seul & sans témoin.
Le mal contagieux est encore bien loin,
N'importe: Au sot vulgaire épargnez les alarmes,
Aux ennemis de l'Art ne prêtez pas des armes.

Arrêt du Parlement de Paris. DE trois Inoculés le courage effrayant
Fit lancer à Paris cet arrêt foudroyant,
Qui relègue notre Art dans les lieux solitaires.
Après l'insertion ces jeunes téméraires

Sc

Se montroient tous les jours dans ce brillant jardin,
Où nos jeunes Beautés vont étaler leurs charmes,
Au théâtre où l'on voit & PRÉVILLE & le KAIN
Exciter tant de ris, arracher tant de larmes.
Alors les préjugés & la crédule peur,
Dont les yeux sont couverts du bandeau de l'erreur,
Et qu'inspire en secret la voix de l'imposture,
Sèment de toutes parts des bruits séditieux ;
» Le venin, disent-ils, se disperse en tous lieux.
» Ô malheureux Paris ! ô vaste sépulture !
» Nos femmes, nos enfans périssent à nos yeux;
» Un Art cruel répand une semence impure.
» Craignons d'un ennemi les présens odieux ;
» Et, recevant nos maux des mains de la Nature,
» Renvoyons à l'Anglois son Art pernicieux ».

POUR calmer les frayeurs d'une troupe imbécile,
On sévit contre l'Art, de Paris on l'exile ;
Et cependant on souffre, on voit d'un œil serein Inconséquence.
Le mal varioleux de son germe fertile,
Renaissant chaque jour dans ce fatal azyle,

Que l'antique Lutèce enferme dans son sein.

De la contagion les vapeurs empestées,
S'exhalent à l'entour, passent de rangs en rangs;
Des hôtes de ces lieux empoisonnent les flancs,
Et par l'air agité rapidement portées,
Circulent dans les murs des maisons infectées.
O triste inconséquence, aveuglement fatal!
On bannit le remède & l'on retient le mal.
Ainsi de notre esprit l'erreur est le partage;
Ainsi l'on voit par-tout les aveugles Humains
Toujours se contredire, &, de leurs propres mains,
Après l'avoir formé, détruire leur ouvrage.

Ministres de Thémis, Ministres des Autels,
Vous vous éleverez au-dessns de vous-même;
Et vous ressemblerez au Bienfaiteur suprême,
Si vous rendez la vie aux malheureux Mortels.
Tendez au misérable une main salutaire;
Cet homme qui gémit n'est-il pas votre frère?
Séparez ces mourans l'un par l'autre infectés,
Transportez leur demeure aux lieux inhabités;
Et vivifiant l'air qu'un peuple entier respire,

Du trépas dévorant bornez le vaste empire.

GARDEZ-VOUS de heurter la vaine opinion. Le préjugé doit être ménagé.
D'un peuple prosterné devant ses Dieux frivoles
Oseriez-vous braver la superstition,
Renverser les Autels & briser les Idoles ?
Ces Idoles, ces Dieux sont les faux préjugés
Que la raison ménage & qu'un vain peuple adore.
Heureux Inoculés, quel beau jour vient d'éclore !
Les airs d'un voile épais ne seront plus chargés ;
Le Zéphir caressant voltige autour de FLORE ;
Mais vous avez reçu le germe empoisonné.
Pour ne pas effrayer le timide vulgaire,
Qui tremble à votre approche & dont l'œil vous éclaire,
Auprès de vos foyers demeurez enchaîné.

APPRENEZ toutefois que, malgré leurs ravages,
Tous les vents échappés de leurs antres sauvages
Peuvent être bravés après l'insertion.

AINSI l'Anglois a vu, dans cette région Expérience singulière.
Dont le hardi RALEIG découvrit le rivage,
Un peuple ému chasser, les armes à la main,

De cent Inoculés le déplorable essaim.
Effrayés par la nuit, assaillis par l'orage,
Tous ces infortunés, guidés par les éclairs,
Errent à l'aventure ; & loin de ce rivage,
Ils cherchent leur salut dans le fond des deserts.
Le Ciel trompera-t-il leur timide espérance ?
Non : au mal échappés, vieillards, femmes, enfans
Dans leurs anciens foyers retournent triomphans,
Et le peuple honteux garde un morne silence.

Accident étranger à l'inoculation.

Avant l'éruption il faut veiller de près
Sur les jeux, sur les pas de l'enfance bruyante ;
Et j'ai vu dans Paris les funèbres apprêts
D'un jeune Inoculé, dont la mort effrayante
D'une chûte ignorée étoit le triste fruit ;
Tandis qu'un peuple avide & dupe d'un faux bruit,
Organe d'une troupe aveugle ou criminelle,
Imputoit ce trépas au ferment introduit,
Et suivoit en pleurant la dépouille mortelle.

Éruption de la petite vérole inoculée.

Depuis qu'un levain pur dans les bras inséré,
Fermente avec le sang du sujet préparé,

Six fois sur l'horizon ses yeux ont vu l'aurore :
C'est alors qu'il ressent de secrètes douleurs,
Du mal qui n'est pas loin tristes avantcoureurs.
Ce n'est qu'une étincèle, & le feu couve encore.
Quand le neuvième jour est sur le point d'éclore,
Vous entendez souvent gémir l'Inoculé,
Que le mal a saisi, que la peur a troublé.
Dans les bras du sommeil la douleur l'aiguillonne,
Et son sang allumé dans ses veines bouillonne.
Par le jus du citron dans l'eau fraîche exprimé,
Appaisez fréquemment la soif qui le tourmente. Régime pendant la crise.
Que la framboise aqueuse & la fraise odorante
Humectent de leurs sucs son gosier enflammé ;
Que l'air sur-tout ranime & dilate sans cesse
Ses poumons haletans que la chaleur affaisse.

DÉJA de points vermeils son front est clairsemé ;
La douleur disparoît & la fièvre sommeille, Après l'éruption.
Assoupi par le mal l'appétit se réveille.
Alors les végétaux & les dons de CÉRÈS
De la faim qui le presse émousseront les traits.

Pendant & après la suppuration.

Il doit être sur-tout & sobre & frugivore
Quand le poison subtil, qui s'échappe au-dehors,
Arrondit les boutons, les gonfle, les colore;
C'est un moment de crise, où, dans un foible corps,
La fièvre qui dormoit peut s'éveiller encore.
Ne craignez rien pourtant de ses derniers efforts.
Le mal a transpiré; mais comme quelques gouttes
Du virus égaré sur un organe sain,
Auroient pu serpenter dans de secrètes routes;
Un breuvage formé par une habile main,
D'une eau pure mêlée à des sucs salutaires,
Avalé d'un seul trait, coulera dans le sein,
Pour chasser le poison caché dans les viscères.

Il est tems d'ajoûter des alimens nouveaux
Aux aliments légers du Sage de Samos.
Ils suffisoient jadis à notre nourriture,
Avant que l'homme avide, offensant la nature,
Egorgeât sans pitié d'innocens animaux.

N'allez pas toutefois, en changeant de régime,
De votre intempérance être un jour la victime.

L'avide intempérance enfante mille maux.

Quand les sucs infusés épurent les entrailles,
Quand les boutons séchés sont réduits en écailles,
Loin de l'Inoculé tout le danger a fui;
Mais la contagion respire autour de lui.
Ce Protée invisible en poussière s'exhale.
Fuyez Mortels, fuyez d'un pas précipité,
Si la nature ou l'art n'ont pas encor jeté
Dans vos frêles vaisseaux la semence fatale.
Du mal varioleux les atômes légers,
Sur l'aîle des Zéphirs voltigent dans les airs;
Craignez de respirer cette peste infernale.

Danger de la contagion.

Mais vous, sur qui le mal épuisa son courroux,
Soit qu'un Art bienfaisant, pour amortir ses coups,
L'ait mis dans votre sang d'une main libérale,
Soit effet du hasard, l'assurance est égale;
Ses trais les plus aigus sont émoussés pour vous.

Ô de l'Art le plus simple étonnante verveille!
C'en est fait, au grand jour paroît l'Inoculé;
Et ce malade heureux, pour qui l'on a tremblé,

La petite vérole inoculée ne laisse point de vestiges.

Ne porte sur son front qu'une trace vermeille ;
Bientôt sur son visage & frais & coloré,
De la rose naissante on voit la douce teinte.
Le tissu de de sa peau n'est jamais déchiré.
Par la contagion dans nos murs entouré,
De ses traits venimeux il bravera l'atteinte,
Affranchi désormais du mal & de la crainte.

Ainsi se pratiquoit l'utile insertion,
Lorsque SUTTON parut dans les champs d'Albion.
Notre art, quoiqu'imparfait, enfantoit des merveilles,
Histoire de SUTTON. SUTTON en est instruit ; il se transporte aux lieux
D'où partoit cette voix qui frappoit ses oreilles ;
Il demande, il observe, il voit tout par ses yeux.
Dans l'azyle public ouvert à l'indigence,
Lui-même dans son sang il reçoit la semence ;
Tel étoit le projet qu'il conçut en partant.
Il revole au séjour où son père l'attend.
« Je suis heureux, dit-il, je vous revois, mon père ;
» Je dois tout à vos soins, il faut qu'à votre tour
» Vous deviez le repos aux soins de mon amour.
» Votre fils vous apporte un levain salutaire ;

» D'un poison dangereux il épura mon sein.
» Quand, l'œil baigné de pleurs, je quittai cet azyle,
» Vous saviez mon espoir, vous saviez mon dessein;
» Soumettez-vous « : il dit, & le vieillard docile
Tend les bras à son fils & reçoit ce levain.
Son exemple est suivi ; sa famille nombreuse,
Du germe bienfaisant reçoit la greffe heureuse ;
Chacun de ses enfans par le mal est atteint ;
Il ménage, à la fois, leur santé vigoureuse,
Et leurs traits naturels & la fleur de leur teint.

Ces Mortels fortunés veulent, dans leur Patrie, Ses succès.
De l'art qu'ils ont appris, répandre les bienfaits,
Et rendre à leurs voisins les biens qu'il leur a faits.
On se soumet sans crainte à leur simple industrie.
Sous un rustique toit, admis à peu de frais,
Les pauvres, à vil prix, vont acheter la vie,
Et retournent chez eux guéris & satisfaits.

Mais par le peuple en foule à toute heure abordée,
La demeure champêtre où Sutton les reçoit,
Vomit les flots pressés dont elle est inondée,

Pour les mettre à couvert elle n'a plus de toit.
L'insertion par eux, à grands cris, demandée,
Dans les champs, en plein air, sera-t-elle accordée?
Oui : l'Artiste y consent & souscrit à leurs vœux.
L'audace & le hasard font souvent des heureux.
L'heure presse, on bannit le régime timide;
Plus d'apprêts, on ne prend que la santé pour guide.
C'est alors que SUTTON, cinq cent fois en un jour,
Aux Moissonneurs actifs, d'une main prompte & sûre,
Dans les plaines d'Essex fit sentir la piqûre
Que les Bramines font aux champs de Visapour.
Le succès couronna son heureuse imprudence;
Et de tant de Mortels favorisés du sort,
Pas un seul ne paya le tribut à la mort.
Ainsi le hasard seul, la seule expérience
Sappoient de toutes parts le systême trompeur
Que, sous le nom de l'art, avoit bâti l'erreur.
Apprendront-ils, enfin, les enfans D'ESCULAPE,
Qu'il faut de la nature observer tous les pas,
Qu'à leurs vains argumens le vrai souvent échappe,
Et qu'en cherchant la vie ils trouvent le trépas?

ÉPOQUE intéressante & digne de mémoire !
Ô prodiges nouveaux ! ô fortuné SUTTON !
Aux bords de la Tamise on célèbre ton nom,
La fortune te mène au temple de la gloire.

CE n'est plus aujourd'hui la triste pauvreté,
Qui d'une foible main vient frapper à ta porte ;
C'est le luxe entouré de sa brillante escorte,
Qui réclame ton art à prix d'or acheté.

MAIS qui peut échapper à la dent de l'envie ! SUTTON est calomnié.
Le front ceint de serpens, une torche à la main,
Dans les murs de Chelsmford elle court, elle crie :
» Citoyens, Citoyens, SUTTON, dans votre sein
» Introduit d'un poison la semence fertile ;
» Pour vous guérir d'un mal il vous en donne mille.

ON le traîne au milieu des Juges assemblés,
On murmure, on frémit, & SUTTON qu'environne
Le cortège nombreux de ses Inoculés :
« Lâches accusateurs, dit-il, je vous pardonne,
» Et vous, vengeurs des loix, ennemis des forfaits,
» Juges, j'attends de vous le prix de mes bienfaits ».

LE SÉNAT, étonné de cette noble audace,
Au nom de la Patrie à SUTTON rendit grace,
Et ses rivaux confus se turent à jamais.
Ah! puisse mon pays, à tes leçons docile,
Embrasser, ô SUTTON, ta méthode facile!
Pour combler notre espoir, que sensible à nos cris,
Un ROI juste & puissant rappèle dans Paris,
Reçoive dans sa Cour l'art divin que je chante.
Cet art opposeroit son égide puissante
Au glaive suspendu sous les riches lambris
Où croissent de cent ROIS les rejetons chéris.

Il est absous & remercié.

JOUR en vain desiré, quand te verrai-je éclore!
Déjà dans le lointain j'en vois briller l'aurore;
Déjà ces nourrissons formés dans tous les arts,
Ces enfans élevés à l'école de MARS,
A la voix de LOUIS, leur bienfaiteur, leur père,
Ont reçu dans leur sein le germe salutaire.
Ils ne redoutent plus ces atômes épars
Que fuit avec effroi la Jeunesse légère;
Ils vivront pour courir de plus nobles hasards;

Les Élèves de *l'École Militaire* sont inoculés.

Et tout prêt à couler, si leur maître l'ordonne,
Leur sang impatient dans leurs veines bouillonne.
L'art qui les a sauvés est le sauveur des Rois.

Ô SAXE infortunée ! ô sanglante contrée, Inoculation des Princes de Saxe.
Par d'avides vainqueurs n'aguères dévorée !
Sèche tes pleurs, jouis des biens que tu lui dois.
Il vient de conserver cette race adorée
Qui te fait, d'âge en âge, aimer ses douces loix :
Il défendit les jours du Monarque Danois, Du Prince de Danemarck.
Dont l'ame généreuse, à Paris, admirée,
Par des traits imprévus, hélas ! fût déchirée.
Depuis il préserva d'un poison dévorant
Les neveux de GUSTAVE & du fier Conquérant, Des Princes de Suède.
Qui, venant de franchir les bornes de l'enfance,
Au Nord épouvanté sût imposer silence.

POURSUIS, Art bienfaisant, couronne tes essais ;
Veille sur les BOURBONS, défends le sang François.
Que Paris te reçoive au sein de ses murailles ;
Et, s'il te faut encor de plus brillans succès,
Pour habiter un jour le palais de Versailles ;

Malgré les cris perçans de tes vains ennemis,
Vole, va protéger deux augustes familles.
Couvre d'un bouclier CATHERINE & son fils,
Sauve, s'il en est tems, THÉRÈSE avec ses filles.

AU RIVAGE où l'Ister roule ses flots pressés,
Où réside le chef dont la puissance anime
De l'empire Germain les membres dispersés;
Il est une Princesse & juste & magnanime
A qui l'heureuse France est unie, aujourd'hui,
Par le nœud des traités, par le nœud de l'estime.
Elle est des malheureux & la mère & l'appui.
Le mal contagieux qu'enfanta l'Arabie,
Respectoit sa beauté, ses enfans & sa vie;
Mais ses sujets trembloient pour ses jours précieux.

PARMI les flots émus d'un peuple curieux,
Un jour, à ses côtés, sa garde vigilante
Apperçoit, dans les bras d'une femme imprudente,
Un enfant inconnu dont le visage affreux
Offroit du noir poison une trace récente.
Les Gardes font briller leur glaive menaçant,

Action étonnante de l'Impératrice Reine.

Du geste & de la voix chassent la téméraire ;
Elle fuit interdite, & le jeune innocent
Se cache épouvanté dans le sein de sa mère ;
Tout le peuple indigné la suit en frémissant.

ÉPROUVANT qu'elle est mère, oubliant qu'elle est Reine,
THÉRÈSE s'écria : Gardes, qu'on me l'amène ;
Et prenant dans ses bras cet enfant malheureux,
Couvrit de cent baisers son visage hideux.
O THÉRÈSE, à la peur ton ame inaccessible
Est ferme & courageuse autant qu'elle est sensible :
Du mal qui te menace un peuple entier frémit,
Et tes yeux sont sereins, & ta bouche sourit.
Ciel, conserve à jamais sa glorieuse vie !
Mais le venin circule, & , plein d'un juste effroi,
Ton peuple craint toujours qu'à tes enfans, à toi,
Par la contagion elle ne soit ravie.
Hâte-toi d'invoqeur l'art de la Circassie....
Que dis-je? il n'est plus tems. Vois ces jeunes Beautés
Que portèrent tes flancs, que ton sein a nourries ;
Vois de ton premier-né les épouses chéries,

Comme de tendres fleurs tomber à tes côtés.

Elle est attaquée de la petite vérole.

Toi-même, je te vois du même trait frappée ;
Dans l'ombre de la mort gémir enveloppée,
Mais un rayon céleste a percé cette nuit.
A tes yeux languissans la lumière est rendue :
Vienne t'a retrouvée aussi-tôt que perdue,
Et loin de ton palais l'avide Mort s'enfuit.

Mort de trois Princesses à Vienne.

MAIS THÉRESE, au travers de ses crêpes funèbres,
Lisant le triple arrêt sur ses filles lancé,
En caractères noirs autour d'elle tracé,
Comptoit en soupirant les victimes célèbres
Que la contagion arracha de ses bras,
Pour les précipiter au gouffre du trépas,
Où règne le silence au milieu des ténèbres.

JOSEPHE fiancée an Roi de Naples.

ELLE croit voir encor ton front défiguré,
Princesse, à qui l'Hymen de fêtes entouré,
L'Hymen qui t'appelloit au trône de tes pères,
Fit entrevoir de loin son flambeau desiré,
Changé subitement en torches funéraires.

CE

Ce souvenir touchant, dans le fond de son cœur
Semant les vains regrets & la tristesse amère,
Inspire un grand projet à cette tendre mère.
Bravant les préjugés, le mensonge & la peur,
Elle veut préserver de la faulx meurtrière,
Et le bouton naissant d'une brillante fleur,
Et les derniers rameaux de cette tige altière
Qui sort de ses débris plus puissante & plus fière.
Par un art tout-puissant ils seront tous sauvés.
INGENHAUSS, à ta main habile autant qu'heureuse,
Ces prodiges nouveaux étoient donc réservés ?

THÉRÈSE, Reine tendre & mère courageuse, Inoculation de 65 enfans.
Au rang de ses enfans élevant ses sujets,
Etend jusque sur eux ses généreux projets.
A sa voix bienfaisante, INGENHAUSS, autour d'elle,
D'enfans qu'il a choisis rassemble un jeune essaim;
D'une contagion renaissante & cruelle
Le serpent n'avoit point pénétré dans leur sein.
L'Artiste industrieux, par son art souverain,
Les dérobe à la dent venimeuse & mortelle.

Le bandeau de l'erreur est enfin déchiré.
Par cet exemple heureux ton cœur est rassuré;
Des deux Archiducs & de l'Archiduchesse THÉRÈSE.
Tes enfans vont subir une épreuve nouvelle,
Le salutaire acier à leurs yeux étincèle,
Et déja dans leur sang le germe est inséré.

IL EST tems de calmer ta vive impatience,
Grande Reine, voici le moment desiré,
Le plus brillant succès comble ton espérance;
Et tes propres enfans & ceux de tes sujets,
Pour tes yeux maternels doux & tendres objets,
Ont payé le tribut au monstre d'Arabie,
Et devront à tes soins le repos & la vie.

Fêtes de Vienne.
QUE ce jour soit au rang de nos jours les plus beaux,
Dans les fastes Germains qu'il soit un jour de fête;
Réjouis-toi, DANUBE, & parois sur tes eaux:
Vous, Nymphes de ses bords, sortez de vos roseaux,
Des plus brillantes fleurs couronnez votre tête.

ET VOUS, filles des champs, qui peuplez les hameaux,
Bergères, accourez dans ces belles retraites,

Et mariez vos pas aux sons des chalumeaux.
Que le bruit éclatant des cors & des trompettes,
Répété mille fois par les bruyans échos,
Réponde aux doux accens de vos simples musettes.

Ministres du festin, remplissez les crystaux,
Sous cent mets rassemblés que la table gémisse,
Dans les vases brillans que le tokai jaunisse,
Aux convives joyeux qu'on le verse à grands flots.
Fête majestueuse, augustes Saturnales,
Thérèse, où le respect a fait place à l'Amour;
Où tes heureux sujets sont servis tour à tour,
Par tes propres enfans & par tes mains royales.

Mille feux sont lancés dans le vague des airs,
Où les flancs de la bombe enfantent le tonnerre
Que les foibles Mortels ont forgé sur la terre.
Il brise sa prison au milieu des éclairs.
Dans un noir tourbillon il gronde, éclate, roule;
On croit voir, au milieu des espaces deserts,
Tomber du firmament les étoiles en foule:
Il semble que sur nous les cieux sont abaissés;

Que leur voûte enflammée & se rompt & s'écroule,
Et que la nuit succède aux astres éclypsés.

Le bonheur de Thérèse & les fêtes de Vienne
Sont annoncés déjà, dans vingt climats divers;
Ô toi, dont les secrets sont enfin découverts,
Art de l'insertion, quelle gloire est la tienne!
Appelé chez les grands & reçu dans les Cours;
C'en est fait, tes destins sont fixés pour toujours.

Mais ton plus grand triomphe & ton plus beau chef-d'œu
Vers la Cité de Pierre & le trône des Czars,
De l'Europe étonnée attire les regards;
Je t'y vois de l'envie écraser la couleuvre.
Art divin, tu peux tout après un tel succès.
Du trône aux courtisans on interdit l'accès.
Cette femme sublime, au sein de qui respire
La grande ame du Czar, fondateur d'un Empire
Où ses puissantes mains semèrent à la fois
L'heureux germe des arts & des mœurs & des loix,
Catherine, voulant que leur tige naissante
S'élève par ses soins toujours plus florissante,

L'Impératrice de Russie.

Songe à sauver ses jours & les jours de son fils
D'un poison par les airs dans nos veines transmis.

Se fait inoculer.

ELLE veut à son peuple épargner les alarmes ;
PÉTROWITZ, elle craint tes adieux & tes larmes :
Elle veut que le trait de ses flancs soit tiré,
Pour passer dans le sein de son fils rassuré.
Elle quitte sa Cour ; DIMSDALE est avec elle,
DIMSDALE seul la suit, & le peuple & la Cour
Ignorent le dessein qu'enfante son amour.
Elle subit l'épreuve à Pétersbourg nouvelle,
Et reparoît bientôt plus touchante & plus belle.
Ainsi quand le brouillard a fui devant le jour,
D'un éclat plus brillant le Soleil étincèle.

CATHERINE, à ses yeux, dans le sein de son fils,
Fait insérer déjà le venin salutaire
Que DIMSDALE a puisé dans les boutons mûris,
Et semés sur la peau de cette tendre mère.
Il sauva CATHERINE, il sauve PETROWITZ.

Elle fait inoculer son fils.

MAIS quoi ! j'entends gronder le paisible tonnerre ;
Et cent bouches d'airain, dont le bruit redouté

Annoncera bientôt, dans les champs de la guerre,
Le carnage & la mort au Turc épouvanté ;
Aux bords de la Néva, des Maîtres de la terre
Célèbrent en ce jour la vie & la santé.

Fin du troisième Chant.



REMARQUES
SUR LE TROISIEME CHANT.

A tous les hommes nés pour éclairer la terre. *p.* 138.

Il y auroit une longue liste à faire des grands hommes qui depuis *Socrate* ont été persécutés pour la vérité, en physique & en morale. *Chrystophe Colomb* fait la découverte de l'Amérique ; il est mis aux fers, & finit ses jours dans l'abandon & dans la misère. *Fernand Cortez* fait la conquête du Mexique, & meurt dans l'humiliation. *Descartes* renverse la Scholastique du trône où elle dictoit ses loix bizarres & despotiques : il change la face de la philosophie ; il apprend à douter pour apprendre à connoître ; il donne un nouveau degré de force & de clarté aux preuves de l'existence de Dieu, & *Descartes* est accusé d'Athéisme : il rencontre des ennemis à chaque pas, en Hollande, en France & en Suède. Le savant *Ramus* est persécuté pour n'être pas de l'avis des Commentateurs *d'Aristote* : il lui en coûte la vie à la journée de la Saint-Barthelemi.

Le *Camoëns*, après avoir langui dans l'exil, dans les chaînes & dans la pauvreté, finit sa triste vie dans un hôpital. Qui ne connoît les infortunes du *Tassé*, sa captivité, ses longs chagrins & sa mort prématurée ? Tel est le malheureux sort des hommes trop célèbres. On les déchire de leur vivant, on les loue après leur mort. *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

S'efforcent d'étouffer les arts dans leurs berceaux.

pag. 138.

L'imprimerie fût proscrite sous *Louis XI.* Les spectacles sous *Henri IV.* La saine philosophie sous *Louis XIII.* L'émétique sous *Louis XIV.* L'Inoculation sous *Louis XV.*

Des grandes vérités qui servent de flambeaux.

pag. 138.

On peut en produire mille exemples, comme le mouvement de la terre, la circulation du ſang, les loix de la gravitation, &c. Nous nous bornerons à un ſeul, parce qu'il est plus près de nous.

C'est à nos sensations que nous devons nos connoissances directes; voilà le principe des premiers Philosophes que les Scholastiques regardèrent comme un axiôme. *Nihil est in intellectu quòd priùs non ſuerit in sensu.* Cette vérité fut traitée

à la renaissance de la philosophie, comme les opinions absurdes des Scholastiques, parce qu'elle se trouvoit confondue avec elles. *Descartes* imagina des idées innées, & les mêmes personnes qui les condamnèrent ont proscrit ensuite le sentiment contraire aux idées innées. Enfin, la doctrine des anciens Philosophes a triomphé des sophismes & des injures, & c'est de nos jours qu'elle a remporté cette victoire.

L'écorce du Pérou qui réprime & consume *p.* 138.

Le meilleur quinquina & le premier qui ait été apporté en Europe, croissoit sur une montagne, à deux lieues & demie de Loxa dans le Pérou. Cet arbre porte, ainsi que l'oranger, des feuilles, des fleurs & des fruits en même-tems, & dans toutes les saisons de l'année. Les naturels du pays usoient fort anciennement de l'écorce du quinquina dans les fièvres d'accès communes dans cette contrée (*a*). Les vertus de ce remède, quoique connues des Espagnols de Loxa, furent longtems ignorées du reste du monde. On l'envoya de cette ville à la Vice-Reine du Pérou, qui étoit

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1738. p. 226.

travaillée depuis long-tems d'une fièvre tierce, & ce fût la guérison de cette Dame (en 1538) qui donna de la célébrité au quinquina. On l'appella *poudre des Jésuites*, parce que ces Pères le distribuoient au Pérou, par ordre de la Vice-Reine. Le procureur-général des Jésuites de cette Province en apporta au cardinal de *Lugo* à Rome. On dit que ce même Jésuite, passant par la France, guérit *Louis XIV*, alors Dauphin. Le docteur *Juan de Vega*, médecin du Vice-Roi du Pérou, en apporta une grande quantité en Espagne. *Brunarius* & *Chiflet* lui donnèrent de grands éloges ; la foule des médecins le décria. On soutint plusieurs thèses à Paris contre cette écorce admirable.

Le mercure, cet autre-spécifique contre une maladie qui se reproduit sous tant de formes hideuses, essuya les mêmes contradictions (*a*).

Un minéral actif ignoré de nos pères, *p.* 139.

Quoique le mot grec, *émétique*, signifie en général un vomitif, on a consacré plus particuliérement ce nom à *l'antimoine*, substance miné-

---

(*a*) Voyez le Mémoire de M. *de la Condamine* dans le Recueil de l'Acad. des Sciences. An. 1738. p. 226.

rale de nature métallique qui se dissout dans l'eau. Tout le monde connoît l'étymologie de ce mot, & que c'est à un moine Allemand que l'on attribue la première découverte de ses propriétés. Rien n'est plus fameux que la guerre que la Faculté de Paris lui déclara. En 1556 elle donna un décret pour en défendre l'usage, & le Parlement confirma cette défense par un Arrêt donné en 1569. Cependant en 1550 la ville de Bâle & les plus célèbres universités d'Allemagne avoient reconnu les vertus de *l'antimoine. Julien Paulmier* de Caen, grand chimiste & celèbre médecin, fût dégradé par la Faculté, en 1609, pour ne s'être pas conformé au décret. Le plus grand antagoniste de ce minéral fût le fameux *Gui-Patin* qui donna, sous le nom de *martyrologe de l'antimoine*, une longue liste de ceux qu'il prétendoit en être morts. *Nullâ arte castigandus est*, dit-il, en parlant de ce remède.

Il fût reçu par autorité publique au nombre des purgatifs, & le Parlement de Paris en permit l'usage, par un Arrêt donné en 1650.

Galilée emporté sur l'aîle du génie, *p.* 139.

Ce grand homme naquit à Florence, & pro-

fessa la philosophie à Padoue pendant 18 ans. Le grand Duc, *Cosme II*, se l'attacha par ses bienfaits. Il découvrit des astres inconnus, avec le télescope qu'il avoit inventé. Il appuya sur de nouveaux fondemens le système de *Copernic*, & ce fût-là l'origine de ses malheurs. Il fût déféré par ses ennemis à l'Inquisition de Rome en 1615. Ce tribunal lui défendit de soutenir son opinion. *Galilée* garda le silence jusqu'en 1632. La force de la vérité l'entraîna & lui fit oublier sa promesse. Il publia ses dialogues où le mouvement de la terre est si bien prouvé. L'inquisition le cita & le condamna à trois ans de prison. Il fût obligé de demander pardon à genoux à l'âge de 70 ans, & d'abjurer la vérité qu'il avoit enseignée; mais en se relevant il regarda la terre, & la frappant du pied, il s'écria : *è pur si muove.* Les Théologiens qui se souviendront de cette sentence & de celle du Pape *Vigile*, contre un Evêque qui soutenoit l'existence des Antipodes, six-cent ans avant leur découverte, se renfermeront dans les bornes de leur science sacrée, & laisseront les Philosophes bâtir des systêmes sur un monde que Dieu a livré à leurs conjectures.

Les grands Hommes eurent des ennemis, & la vérité fut persécutée dans tous les tems & chez toutes les nations. La même accusation, intentée à Rome contre *Galilée*, devant le tribunal de l'Inquisition, avoit été faite à Athènes, contre *Aristarque* de Samos, Philosophe Pythagoricien, devant l'Aréopage. *Galilée* fût taxé d'hérésie; *Aristarque* fût accusé d'avoir violé les loix de la Religion. L'Inquisition condamna le premier, & le second fût absous par l'Aréopage.

HARVÉE, environné d'expériences sûres, *p.* 140.

Harvée, né en 1578 & mort en 1657, âgé de 80 ans, fût Médecin de *Jacques I.* & de *Charles I.* On lui doit la découverte de la circulation du sang, qu'il démontra le premier par ses expériences, l'an 1628, comme *Copernic* & *Galilée* ont démontré le mouvement de la terre. Les Médecins Anglois traitèrent son opinion d'extravagance; &, pour le prouver, ils le calomnièrent, comme c'est l'usage, auprès des deux Rois. Il fallut enfin céder aux expériences multipliées, & alors ses Antagonistes, hommes très-conséquens, qui peu de tems auparavant avoient traité le sentiment *d'Harvée* de nouveauté absurde, prétendi-

rent que la doctrine de la circulation du sang étoit très-ancienne. Plusieurs Médecins modernes ont cité des passages *d'Hypocrate* pour prouver qu'il l'avoit connue ; mais si cette doctrine est si clairement établie dans les écrits du Médecin Grec, pourquoi la tourbe des Médecins modernes cria-t-elle *haro* sur le Docteur Anglois, lorsqu'il publia le résultat de ses expériences ? *Leonicenus* prétend que *Fra-Paolo* avoit découvert la circulation du sang, ainsi que les valvules des veines, mais qu'il n'osa pas révéler cette découverte, de peur de s'exposer à quelque nouvel orage. Il confia son secret à *Aquapendente*. Celui-ci en fit part à *Harvée* qui étudioit sous lui à Padoue. *Harvée*, de retour en Angleterre, appuya ce dogme physique de plusieurs expériences, & le publia comme une découverte dont il étoit l'Inventeur ; mais *George Ent* raconte que le Père *Paul* (*Fra-Paolo*) ne connût la circulation du sang que par le Livre *d'Harvée*, que l'Ambassadeur d'Angleterre montra à *Fra-Paolo* ; que celui-ci en fit quelques extraits, lesquels firent croire, après sa mort, qu'il avoit fait la découverte de la circulation du sang.

Mille ruisseaux de sang divisés dans leur course,
pag. 140.

Voici le méchanisme de la circulation du sang. Le cœur se dilate & se contracte. Par la contraction, il chasse le sang; par la dilatation, il le reçoit. Le sang, chassé du ventricule droit, coule par l'artère pulmonaire, dans les poumons d'où il est rapporté par les veines pulmonaires à l'oreillette gauche; & delà au ventricule gauche. De ce ventricule, il est poussé par la contraction dans l'aorte qui, au moyen de ses ramifications, se distribue dans toutes les parties du corps. Les extrémités des artères capillaires, se continuant dans les veines capillaires, le sang passe dans ces veines, ensuite dans de plus grandes, puis dans les troncs, de là dans la veine cave qui le porte dans l'oreillette droite du cœur. La contraction de cette oreillette pousse le sang dans le ventricule droit. Ses valvules ont permis le passage du sang de l'oreillette dans le ventricule; mais le sang, pressé dans ce dernier réservoir, fait effort, élève les valvules vers l'oreillette droite : elles s'y joignent, ferment le passage & empêchent le retour du sang dans cette oreil-

lette. Le sang est donc poussé dans l'artère pulmonaire, en presse les valvules, les applique contre les parois de cette artère, & coule dans les poumons.

Qu'on mette sur mon front la couronne de chêne.

pag. 142.

On appeloit couronne civique celle qu'on accordoit à un Romain qui sauvoit la vie à un citoyen. Le soldat qui montoit le premier à l'assaut n'avoit qu'une couronne d'or : l'homme qui sauvoit la vie à un citoyen avoit une couronne de chêne, dit l'éloquent *Rousseau* de Genève.

Ils vous maîtriseront, s'ils ne sont gouvernés, *p.* 143.

Animum rege, qui nisi paret
Imperat; hunc frenis, hunc tu compesce catenâ.

Horat.

Rappelez-vous le sort de ces Anglois fougueux.

pag. 144.

Deux jeunes Seigneurs Anglois, inoculés en 1723, se livrèrent à des excès, dans l'intervalle de l'insertion à l'éruption, & payèrent de leur vie cette imprudence. Les ennemis de l'Inoculation jetèrent des cris contre elle. Le Docteur *Scheuchzer*, qui avoit remplacé *Jurin*, cessa de donner des listes

listes. L'insertion fût négligée à Londres, mais elle reprit une nouvelle vogue en 1738.

Le venin, disent-ils, se disperse en tous lieux,

pag. 145.

A entendre les ennemis de l'Inoculation, dit M. *Gatti*, on croiroit qu'il y a des milliers d'inoculés qui se sont promenés dans Paris pour empester la ville; que l'effroi se répandoit par-tout; que le peuple étoit inquiet & consterné, & qu'on alloit voir incessamment une émeute populaire. .... Je ne prétends pas justifier les inoculés qui ont commis des imprudences; j'ai désapprouvé ceux qui, même dans un tems où ils ne pouvoient pas communiquer la contagion; c'est-à-dire, avant l'éruption & les commencemens de la maladie, sont allés dans des endroits publics où ils pouvoient rencontrer des personnes susceptibles de la petite vérole..... L'air des lieux fréquentés est trop mal sain, & le scandale qu'ils pouvoient donner seroit retombé sur l'Inoculation. Voyez *les Réflexions de M. Gatti*; voyez *Lettres sur l'Inoculation, au Docteur Maty, par M. de la Condamine.*

Et vous ressemblerez au bienfaiteur suprême,
Si vous rendez la vie aux malheureux Humains.

pag. 146.

Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quàm ſalute hominibus dandâ. *Cic. pro Lig.*

On bannit le remède & l'on retient le mal, *p.* 146.

L'arrêt du Parlement, qui défend provisoirement de pratiquer l'Inoculation, dans l'enceinte de la ville & des fauxbourgs, est du 8 Juin 1763.

L'Inoculation ne sera véritablement utile à la société, que lorsque le peuple, dans les grandes villes, la pourra pratiquer commodément, & sans beaucoup de frais. On le prive de cet avantage, & on le sacrifie impitoyablement à la petite vérole, en reléguant l'Inoculation à la campagne. La raison qu'on allègue est démentie par l'expérience & par le témoignage des Médecins. Ceux de Londres certifient que l'Inoculation n'a jamais répandu la contagion. L'épidémie de 1723, à Londres, fût fort meurtrière; on prétendit qu'elle étoit le fruit de l'Inoculation. *Jurin* prouva que la grande mortalité de cette année-là, étoit

arrivée pendant les mois de Janvier & de Février, & qu'on n'avoit commencé d'inoculer que le 27 Mars. On a remarqué, au contraire, que l'Inoculation a diminué le nombre des morts de la petite vérole en Angleterre. On attribua de même à l'Inoculation l'épidémie qui régna à Paris dans l'hyver de 1762, & celle de l'été de 1763; & il eſt de notoriété publique que, pendant l'hyver de 1762, on n'avoit point fait d'inoculations à Paris, & qu'elles avoient ceſſé au mois de Juin de 1763.

Il y a, année commune, environ dix mille personnes à Paris qui sont attaquées de la petite vérole; ce fait eſt avoué par les Anti-Inoculistes. On voit les enfans du peuple, dans les rues & dans les églises, avec des croûtes de petite vérole sur le visage. Ceux qui meurent sont exposés à tous les yeux; les personnes qui assistent les malades, leurs gardes même, sortent & se promènent librement. Les Médecins qui visitent les gens attaqués de la petite vérole, qui s'approchent de leur lit, qui les touchent, vont avec les mêmes habits voir des sujets susceptibles de la même maladie, & sont reçus dans toutes les maisons. En se conduisant ainsi par rapport à la pe-

tite vérole naturelle, peut-on raisonnablement s'opposer à l'établissement de l'Inoculation dans les villes ? D'ailleurs, de quel droit peut-on renvoyer aux habitans de la campagne les personnes infectées de la petite vérole ? Ne sont-ils pas citoyens, ne sont-ils pas hommes ?

L'Inoculation n'augmente pas les causes de contagion : elle ne fait que les prévenir, & les affoiblit en les prévenant. N'eſt-il pas vrai que presque tous les inoculés auroient eû un jour la petite vérole naturelle ; que le poison eſt beaucoup moins abondant, & la fièvre moins forte dans la petite vérole artificielle ; qu'il est plus aisé de se garantir de la contagion d'une petite vérole inoculée, que de la contagion de cette même maladie, lorsqu'elle vient naturellement ? Dans le premier cas vous êtes avertis d'avance, dans le second vous êtes surpris, & souvent le mal s'est communiqué avant que vous ayez pensé à le fuir. Au reste, toute loi qu'on peut violer impunément est inutile, & rien n'est si aisé que d'inoculer dans les villes, à l'insçu des personnes qui veillent au maintien des loix. Voyez *les Réflexions de M. Gatti.*

A Paris, à Lyon, à Stockolm, à Hanovre, à

Genève, en Suisse, dans l'Etat Ecclésiastique où plus de 400 personnes furent inoculées en 1750, on ne s'est jamais apperçu que la petite vérole artificielle multipliât les petites véroles naturelles.

Mais si l'on craint si fort la contagion de la petite vérole inoculée, dont il est si aisé de se garantir, pourquoi souffre-t-on à l'Hôtel-Dieu, au centre de Paris, un si grand nombre de malades de la petite vérole naturelle ? Cet Hôtel-Dieu, destiné au soulagement des misérables, révolte la raison & fait gémir l'humanité.

Dont le hardi RALEIG découvrit le rivage, *p.* 147.

Le Chevalier *Walter Raleig* découvrit cette contrée l'an 1548, & y forma le premier établissement. Il lui donna le nom de *Virginie*, en l'honneur de la Reine *Elizabeth.* Cet Amiral fût accusé d'une conspiration contre *Jacques I.*, resta trois ans dans les fers, obtint sa liberté, arma des vaisseaux, battit les Espagnols dans la Guyane, s'empara d'une de leurs villes, & fût décapité à son retour. C'étoit un des plus savans hommes de son tems. Son Histoire du Monde fût l'amusement de sa captivité.

Et le peuple honteux garde un morne silence, *pag.* 148.

A Norfolck, dans la Virginie, plusieurs personnes se faisoient inoculer à trois milles de la ville. Le peuple armé les obligea de se retirer au Lazaret, où régnoit un mauvais air, à cinq lieues de distance, pendant la nuit & durant un violent orage. Malgré ce contre-tems tous les malades furent guéris, & il y avoit beaucoup de femmes délicates dans le nombre. *Lettre d'Anapolis en Mariland du* 8 *Septembre* 1768.

D'une chûte ignorée étoit le triste fruit, *p.* 148.

Cet enfant malheureux, inoculé par M. *Hosti*, étoit fils de M. *Case*, Fermier-Général, & c'est sa triste aventure que j'ai décrite. On cacha longtems la chûte qu'il avoit faite, & on laissoit croire aux parens & au public que sa mort étoit l'effet de la petite vérole inoculée. Il mourut d'un dépôt dans la tête, assez peu de tems après son inoculation. On a rapporté, dans le tems, des témoignages de la chûte qu'il avoit faite. Voyez *le rapport des Médecins & l'information des témoins. Mercure de France. Juin & premier volume d'Octobre* 1759.

Par le jus du citron dans l'eau fraîche exprimé,

pag. 149.

Les Médecins Arabes recommandent fort l'usage des acides, soit pour prévenir, soit pour affoiblir les maladies contagieuses. *In hunc finem repetitum Arabes usum eorum commendant quæ acidâ pollent qualitate, ut malorum granatorum, aurantiorum hispanicorum, limoniorum, malorum acidorum*, &c. *Mead de peste. Cap.* 2.

Le régime des Nègres inoculés en Afrique est de s'abstenir de toutes sortes de viandes, & de boire abondamment de l'eau acidulée avec le jus du citron.

Que l'air sur-tout ranime & dilate sans cesse,

pag. 149.

Les nerfs sont de tous les organes ceux qui sont le plus particulièrement attaqués dans cette maladie, & le froid est le spécifique le plus actif pour calmer les affections des nerfs.

L'assimilation de nos humeurs au virus variolique, fait l'essence de la petite vérole. Tout le danger est dans cette assimilation; c'est-à-dire, dans la quantité des boutons. L'objet du traitement doit donc être de la diminuer, & c'est par

l'air frais qu'on y parvient. La chaleur est l'agent le plus puissant, dans la reproduction, dans la végétation, ainsi que dans la fermentation. Le froid doit donc diminuer & retarder l'assimilation de nos humeurs à la matière variolique, comme il retarde & affoiblit la fermentation d'un corps. L'air chaud est la principale cause des accidens malheureux qu'on voit arriver si souvent dans la petite vérole. Plusieurs personnes dont on avoit désespéré, qu'on avoit mêmt réputées mortes de la petite vérole, en ſont revenues après avoir été expoſées à l'air froid au milieu de l'hiver. *Sidenham*, *Boerhave* & tous les Maîtres de l'art ont prescrit l'observation de cette règle, dont s'écartent presque tous les Médecins. Voyez *les nouvelles Réflexions du Docteur Gatti.*

Sidenham, l'Oracle de la médecine, dans la petite vérole, insiste toujours sur la néceſſité de respirer un air frais, & sur le danger d'une chaleur exceſſive. « Sollicitè in primis cavendum est ne » nimiùm assurgat ebullitio, sive id fiat ex con- » gestis stragulis, sive ex *aëre* loci in quo de- » cumbit æger, igne nimiùm excalefacto, sive » ex calidorum medicamentorum & cardiacorum » usû.

» Sanguinis mictus, maculæ purpureæ & reli-
» qua symptomata lethalia, eo tantùm nomine,
» præsertìm ætate florentibus, superveniunt, quòd
» nempe lectulo præproperè nimis affigantur...... In
hac morbi specie (*dans la petite vérole confluente*) » ..... major adhibenda est cura, ne
» calefiat æger..... ad promovendam faciei intu-
» mescentiam...... Medicus...... ut æger *aëre* libe-
» riori refocilletur præcipere debet..... Quo facto
» plures á morte liberavi..... innumera sunt illo-
» rum exempla qui his modis, quasi orci fauci-
» bus erepti sunt ».

Sidenham raconte à cette occasion l'histoire d'un jeune homme qui, allant à Bristol vers le milieu de l'été, fût surpris par la petite vérole, tomba dans la frénésie, & resta sans mouvement: on le crut mort, on le tira de son lit; &, pour éviter la putréfaction du cadavre, on l'étendit sur une table au milieu de la chambre, & on le couvrit d'un simple linceul. Quelqu'un le découvrit peu de tems après, on apperçut des signes de vie; on le remit dans son lit, & il fût rappelé en peu de jours à la vie & à la santé.

Sydenh. variolæ regulares an. 1761, &c.

La douleur disparoît & la fièvre sommeille, *p.* 149.

Un des grands avantages de l'Inoculation, c'est que l'inoculé est presque toujours exempt de la fièvre secondaire.

Ses traits les plus aigus sont émoussés pour vous,

pag. 151.

On ne craint pas le retour de le petite vérole quand elle est venue naturellement, & on le craint pour les inoculés. Le petit nombre des boutons est un symptôme heureux dans la petite vérole naturelle, & l'on en desire une grande quantité dans la petite vérole artificielle. Voilà une singulière inconséquence. La petite vérole inoculée est précisément la même maladie que la petite vérole naturelle. En partant de ce principe, on doit être dans la plus grande sécurité sur le compte d'un inoculé, par rapport au retour de la petite vérole, & l'on doit être bien aise qu'il n'ait qu'un petit nombre de pustules.

Lorsque SUTTON parut dans les champs d'Albion,

pag. 152.

Daniel Sutton, l'aîné, Chirurgien, quitta la maison paternelle, alla s'établir en 1763 près de Che-

lmsford, dans le comté d'Essex, à dix lieues de Londres. Les fièvres intermittentes, la jaunisse, le scorbut sont les maladies communes dans ce canton, tant l'air est mal sain. La petite vérole y fait des ravages affreux ; chose singulière ! Ce fût cela même qui détermina le nouvel inoculateur à se fixer dans cette contrée. Il commença par inoculer les pauvres. Il eût les plus grands succès. Ses deux maisons étoient toujours pleines ; elles ne purent plus contenir les Sujets qui se présentoient. Les granges, les hangards, les étables, tout étoit plein d'inoculés. Il en inséroit jusqu'à cent à la fois ; & dans Malden, port de mer du comté d'Essex, au mois d'Août, il inocula quatre cens soixante-dix personnes, parmi lesquelles il y avoit des enfans au-dessous de deux mois, & des vieillards au-dessus de soixante-dix ans. Les moissonneurs eux-mêmes ne perdirent pas un jour de leur travail, & tous furent parfaitement guéris. Ce fût alors que l'envie se déchaîna contre lui. Le Chevalier *Mildmous* se mit à la tête de quelques personnes mal intentionnées & rendit une plainte aux assises de Chelmsford. Les Jurés la rejetèrent après l'avoir examinée, & déclarèrent que *Daniel Sutton* méritoit les encouragemens & la

reconnoissance du Public. Lui-même, accompagné d'un grand nombre d'inoculés, parut dans l'assemblée, & fût reçu avec de grands applaudissemens. Le Lord *Mansfield*, qui présidoit aux assises, remercia les Jurés & ordonna que leur jugement fût transcrit sur les registres, comme un monument de l'équité & de la reconnoissance des Juges envers *Sutton*.

Cet habile Inoculateur traitoit avec la même supériorité la petite vérole naturelle. Trois de ses frères, excités par son exemple, s'établirent dans différentes provinces de l'Angleterre; l'un d'entr'eux se chargea des maisons d'inoculation d'Essex que *Daniel* quitta pour se rapprocher de Londres, où il étoit fréquemment appelé. Il fixa sa résidence auprès de cette ville. Sa demeure devint semblable au temple d'Épidaure. Des familles entières arrivoient pour se faire inoculer. C'étoit comme une partie de plaisir. Une foule de carrosses étoit sans cesse à la porte de la maison. Maîtres, maîtresses, enfans, femmes-de-chambre, laquais, cochers, s'en retournoient gaiement après s'être faits inoculer, & revenoient le consulter dans le tems de l'éruption. Il inocula quatre-vingt mille personnes sans en avoir

perdu une seule par l'Inoculation; & deux ou trois qui succombèrent, ne durent leur malheur qu'à leur imprudence, comme l'attestent les registres de M. *Sutton*, exposés à l'inspection publique, & jamais contredits par les parens des inoculés.

En quoi consiste donc cette méthode admirable ? Régime végétal & rafraîchissant ; simple piqûre, sans appareil; air libre & pur; voilà tout le mystère: à moins qu'il n'y ait quelques purgatifs, dont les *Suttons* & leurs élèves se soient réservé le secret, comme l'assure le Docteur *Power*; mais plusieurs personnes prétendent que ce secret est une chimère; car, disent-elles, s'il existoit, M. *Sutton*, après la fortune qu'il a faite, l'auroit révélé pour le bien de l'humanité. C'est à cet Inoculateur à fixer nos incertitudes, soit en donnant son secret au Public, soit en publiant qu'il n'y a rien de secret dans sa méthode.

Quant à l'operation, on trempe la pointe d'une lancette dans le pus d'un bouton de petite vérole, & immédiatement après on pique le bras du Sujet, en introduisant la pointe de la lancette entre l'épiderme & la peau. Cela fait, on presse un peu avec le doigt l'épiderme qu'on a

séparé de la peau, & l'opération est finie, sans qu'on emploie jamais ni emplâtres, ni bandages. Il survient ensuite, à l'endroit de l'insertion, un ou plusieurs boutons, sans plaie, sans ulcères, sans écoulemens.

Pas un seul ne paya le tribut à la mort, *p.* 154.

Si les Spartiates eussent été sujets à la petite vérole, & que l'art de l'Inoculation eût été connu d'eux, ils l'auroient adopté par un décret public, & la république se seroit chargée elle-même du soin de faire inoculer les jeunes citoyens. Le plus léger avantage qu'on eût apperçu dans la petite vérole artificielle, auroit suffi pour lui faire donner la préférence sur l'expectative de la petite vérole naturelle.

Athènes même, malgré son luxe & ses voluptés, auroit suivi l'exemple de Lacédémone. Rome auroit marché sur leurs traces. Ces peuples ne s'occupoient que de l'intérêt public, & renonçoient, pour ainsi dire, à leur existence personnelle, pour s'identifier avec la société civile. C'est autre chose parmi nous. L'égoïsme est le sentiment qui domine, qui absorbe tous les autres. Il ne suffit pas de prouver que l'Inoculation

est utile à la population & à l'État, il faut prouver encore qu'elle est utile à chaque individu. Si l'Angleterre & Genève ont plutôt embrassé cet art que les autres nations de l'Europe, c'est peut-être le sentiment patriotique qui en est la cause.

Quoi qu'il en soit, les Egoïstes, comme les Républicains, sont intéressés à se faire inoculer. On leur disoit autrefois, pour leur prouver l'avantage qu'on retiroit de l'Inoculation : il meurt de la petite vérole naturelle un malade sur sept ; il meurt de la petite vérole artificielle un malade sur deux cens : choisissez. Ce calcul étoit imposant. Ils répondoient : mais je n'aurai peut-être jamais la petite vérole. M. *de la Condamine* leur a répliqué : la possibilité de ne pas l'avoir, fait que vous courez moins de risque à mourir que le malade actuel ; mais toute déduction faite, vous qui n'avez pas encore eû cette maladie, vous risquez de l'avoir & d'en mourir un jour ; & ce danger, si vous laissez agir la nature, est trente fois plus grand que le risque de mourir de l'Inoculation : supposé qu'il n'est que dix fois plus grand ; il faut, ou attendre la petite vérole, ou la prévenir ; il n'y a point de milieu ; il faut tirer un billet mortel sur dix ou sur cent ; choisissez main-

tenant. Voyez *les Mém. de l'Acad.* 1765, *pag.* 511.

Mais un Géomètre du premier ordre est survenu & a dit aux Inoculistes : votre calcul n'est pas juste. Vous comparez risque à risque, & vous n'appercevez pas que le premier, étant distribué sur toutes les années de la vie, est moins à craindre que le dernier, qui se trouve concentré dans le court espace d'un mois. Prouvez-nous donc que le risque de mourir de la petite vérole naturelle est plus grand, pour chaque mois, que le risque de mourir de l'Inoculation qui ne dure qu'un mois. On peut voir dans les Mémoires de l'Académie de 1765, pag. 511, la réponse de M. *de la Condamine* à cette objection; mais depuis ce tems on a fait plus que M. *d'Alembert* n'exigeoit. *Daniel Sutton* a inoculé quatre-vingt mille personnes, & il n'en est point mort de l'Inoculation. Donc il n'y a point de danger à se faire inoculer; mais si l'on veut mettre sur le compte de l'Inoculation les deux accidens qui sont arrivés à M. *Sutton*, voici un autre raisonnement. Selon M. *Bernoulli*, sur soixante-quatre personnes qui n'ont pas eû la petite vérole, il y en a huit qui la prennent dans l'année. De ces huit, il en meurt une, donc il y a

à

à parier un contre soixante-trois, qu'une personne qui n'a pas eû la petite vérole en mourra dans l'année ; donc il y a à parier un contre 766, que dans un mois la petite vérole emportera telle personne qui n'en a pas été attaquée.

Selon M. *d'Alembert*, il y a 700,000 personnes à Paris, dont la moitié a eû la petite vérole. Il y meurt environ 20000 personnes, dont 1400 de cette maladie ; c'est-à-dire, une par mois sur 3000 ; donc, quiconque n'a pas eû la petite vérole peut parier 2999 contre un, qu'il n'en mourra pas dans le mois. Voilà donc 766 contre un, selon M. *Bernouilli*, & 2999 contre un, selon M. *d'Alembert*. La première supposition paroît trop favorable aux inoculés ; la seconde trop avantageuse à ceux qui attendent la petite vérole naturelle. Préférons cette dernière pour faire sentir tout le prix de l'Inoculation. Sur 20,000 Sujets, il en est mort deux entre les mains de *Daniel Sutton*. Il y a donc à parier 10,000 contre un, qu'on ne mourra pas de l'Inoculation ; donc on court trois fois moins de risque à se faire inoculer qu'à attendre la petite vérole. Si les risques étoient égaux, il faudroit toujours donner la préférence à l'insertion, parce

que le danger qu'il y a à se faire inoculer, une fois passé, ne revient plus, & le risque de mourir de la petite vérole naturelle se renouvelle tous les mois.

Mais 100,000 personnes inoculées par les *Suttons* ou par leurs disciples, sans un seul accident que leurs ennemis même puissent imputer à l'Inoculation, sont la réponse la plus victorieuse à toutes les objections. Hésiter encore, après de si nombreuses expériences, seroit le comble de la stupidité.

Reçoive dans sa Cour l'art divin que je chante,

pag. 156.

L'Inoculation a pénétré dans toutes les Cours d'Allemagne. Le grand Duc de Toscane a été inoculé au mois de Mai 1769, & ce Prince a fondé un hôpital où l'on inoculera chaque année un certain nombre d'enfans, selon la méthode de M. *Ingenhauss.* Quand viendra le tems où cet art triomphera des préjugés qui privent les enfans de France de ses puissans secours? Dans l'Automne de 1768, l'insertion a été pratiquée très-heureusement à l'Ecole royale Militaire, & le succès a déterminé le Roi à faire inoculer les Elèves du

collége de la Flèche. C'est par son ordre que M. *Gatti* y a inséré la petite vérole au mois de Mars 1769 à 122 Sujets. De ce nombre, 112 ont eû la petite vérole sans le moindre accident, & dix en ont été exempts, quoiqu'ils aient été inoculés jusqu'à dix fois, & qu'on les ait laissés pendant près de six semaines exposés à la contagion.

Il vient de conserver une race adorée, *p.* 157.

Le Docteur *Timiani* a inoculé avec succès trois Princes de la maison de Saxe, maison illustre qui a donné à la France la feue Dauphine, Princesse respectable par ses vertus, précieuse par sa fécondité, intéressante par ses malheurs.

Il défendit les jours du Monarque Danois, *p.* 157.

Le Prince Royal, aujourd'hui Roi de Dannemarck, âgé de onze ans & demi, témoigna un desir très-vif d'être inoculé, & le Roi, son père, Prince dont la mémoire est si chère aux Danois, permit que son fils se soumit à cette opération : elle fût faite le 18 Juin 1760. Ce Prince eût la petite vérole la plus légère & la plus bénigne.

Il est monté sur le trône le 13 Janvier 1766. La France l'a vu en 1769. Il gagna les cœurs

de tous les François qui eurent le bonheur de l'approcher, pendant son séjour à Paris, & il emporta des regrets que de tristes événemens n'ont fait que rendre plus vifs.

Les neveux de GUSTAVE & du fier Conquérant,

pag. 157.

Le Roi de Suède, alors Prince royal, le Prince *Charles*, Duc de Sudermanie, le Prince *Frédéric*, Duc d'Ostrogothie, la Princesse *Sophie Albertine*, furent inoculés en 1769, par le Docteur *Abraham Bæcz*, Suédois. La Reine s'opposa long-tems à cette opération, par un mouvement aveugle de tendresse : elle y consentit, enfin, entraînée par un sentiment, non moins tendre, mais plus éclairé. Quelle perte pour elle & pour la Suède, si la contagion naturelle eût enlevé cette illustre famille ? Combien ces Princes se sont montrés aimables à Paris ! Qu'ils ont paru grands à Stockolm ! C'est une époque bien mémorable que celle de la dernière révolution de Suède. A peine, monté sur le trône, un jeune Roi veut s'affranchir avec son peuple, de la tyrannie d'un Sénat despotique. Il veut faire régner les loix à la place des tyrans. Il n'a pas plutôt conçu ce grand pro-

jet, qu'il l'exécute par la seule force de son génie & de son courage; & ce qu'il y a de plus beau dans cet événement, ce qui le distingue de toutes les révolutions que nous offre l'Histoire, c'est la clémence du Monarque qui pardonne aux rebelles après les avoir soumis; c'est qu'un changement si prompt s'est opéré sans verser une goutte de sang. *Souvenez-vous*, dit-il, en donnant ses ordres aux Officiers de ses Gardes, *souvenez-vous que les Suédois sont nos frères.* Paroles dignes d'être gravées sur l'airain! Chaque jour, du règne de *Gustave III*, a été marqué par un trait de courage ou de bienfaisance. C'est bien lui qui peut se vanter de n'avoir pas perdu sur le trône une seule journée.

Un enfant inconnu dont le visage affreux,
Offroit du noir poison une trace récente,

p. 158.

Cette Princesse qui n'avoit pas encore eû la petite vérole, voyant ses Gardes écarter une pauvre femme, dont l'enfant avoit le visage tout couvert de pustules, ordonna qu'on la fît approcher, prit l'enfant dans ses bras, lui donna un baiser & le rendit à sa mère avec une aumône digne de la

main Royale & généreuse qui la présentoit. Il faudroit parcourir bien des pays, ouvrir bien des livres, & remonter à des ſiècles bien éloignés, pour trouver un tel exemple de courage, de compassion & de bienfaisance. Une fille chérie (*a*) de cette grande Reine vient de montrer à toute la Cour qu'on s'élève & qu'on s'agrandit, en s'abaissant jusqu'aux malheureux, pour pleurer avec eux, pour les consoler & les secourir. Voilà bien de quoi confondre & faire rougir ces femmes sensuelles, dont la seule image de la douleur & de l'indigence révolte la délicatesse, sans exciter leur sensibilité, & qui détournent la vue avec horreur à l'aspect des misères humaines. Mais quand le cœur se tait, les exemples parlent en vain.

. . . . Vois ces jeunes Beautés
Que portèrent tes flancs, que ton sein a nourries,

pag. 159.

L'Archiduchesse *Joſephe*, morte de la petite vérole, à l'âge de seize ans & quelques mois, le 19 Mars 1767.

L'Archiduchesse *Elizabeth* en fût atteinte; on craignit pour sa vie pendant deux jours; mais,

(*a*) Madame la Dauphine. Voyez la Gazette de France du Vendredi 22 Octobre 1773, art. de Fontainebleau.

plus heureuse que sa sœur, elle échappa à cette cruelle maladie. C'est un grand bonheur que cette contagion funeste ait respecté les jours d'une jeune Princesse, l'ornement de la Cour, l'idole de Paris, & l'espoir de la France.

Vois de ton premier né les épouses chéries, *p.* 159.

L'Archiduchesse *Marie-Elizabeth de Parme*, première épouse de l'Archiduc *Joseph*, aujourd'hui Empereur, morte à Vienne de la petite vérole, le 27 Novembre 1763, âgée de 22 ans.

Marie-Josephe-Antoinette de Bavière, Impératrice, morte aussi de la petite vérole, à Vienne le 28 Mai 1767, âgée de 28 ans.

Toi-même, je te vois du même trait frappée, *p.* 160.

L'Impératrice-Reine fût attaquée de la petite vérole le 24 Mai 1767, dans le tems que l'Impératrice *Marie-Josephe* expiroit sous les traits de ce mal affreux.

Princesse à qui l'Hymen, de fêtes entouré, *p.* 160.

C'est l'Archiduchesse *Josephe* qui avoit été fiancée le 8 Septembre 1767, au Roi de Naples qu'elle devoit épouser le 14 Mars de la même année: elle mourut le 19.

Les Rois d'Espagne de la maison d'Autriche, depuis *Philippe I.* jusqu'à *Charles II.* inclusivement; (c'est-à-dire, pendant 184 ans) ont possédé le Royaume de Naples.

D'enfans qu'il a choisis rassemble un jeune essaim,

pag. 161.

L'Impératrice-Reine, avant de faire donner la petite vérole aux Archiducs & à l'Archiduchesse, avoit fait inoculer, par le Docteur *Ingenhauss*, soixante-cinq petits garçons ou petites filles à l'hôpital de Meydling. Le 3 Octobre cette Princesse fit donner à dîner dans la grande galerie du château de Schonbrun aux soixante-cinq inoculés. S. M. I. & R. ainsi que les Archiducs & Archiduchesses, servirent ces enfans à table, & leur remirent ensuite à chacun un écu de la valeur de deux florins. La desserte & le couvert leur furent donnés, & leurs parens servis à une autre table. Après le repas, ils assistèrent à une comédie Allemande, qui fût jouée dans le voisinage de Schonbrun; & à leur retour, on leur envoya des instrumens, au son desquels ils dansèrent.

L'Impératrice a défendu qu'on inoculât dans Vienne; mais elle a destiné à cette opération le château de Helsendorf, situé aux environs de

Schonbrun ; & ceux qui veulent y faire inoculer leurs enfans, ont la liberté d'y aller.

Et déjà dans leur sang le germe est inséré, *p.* 162.

L'Impératrice-Reine fit inoculer au château de Schonbrun les deux jeunes Archiducs, ses fils, & l'Archiduchesse *Thérèse*, sa petite-fille, le 13 Septembre 1768. L'éruption se fit le septième jour. Jusqu'à cette époque, ils se promenèrent dans les jardins. A peine eurent-ils un seul bouton sur le visage. Le 20 Septembre on chanta le *Te Deum*, auquel l'Archiduchesse & les Archiducs inoculés assistèrent. Le soir on tira un feu d'artifice sous leurs fenêtres. Le 22 Octobre les Princes inoculés parurent au spectacle pour la première fois depuis leur inoculation, la salle étoit magnifiquement illuminée, & ils furent reçus aux acclamations des spectateurs.

On a frappé à Vienne une médaille pour perpétuer la mémoire de ces heureux événemens.

M. *Ingenhauss*, qui eût le bonheur d'être choisi pour donner la petite vérole artificielle aux deux Princes & à la jeune Princesse, reçut de l'Impératrice-Reine mille souverains d'or, une tabatière d'or ornée des portraits de L. M. I. une magnifique bague, le titre de Médecin de

la Cour, 5000 florins d'appointemens, dont 2000 sont réversibles à sa future épouse. La fille qui fournît le bouton inséré eût 24 ducats, & son père une pension dont elle a la survivance.

L'exemple des Souverains est très-utile, ou très-nuisible à leurs Sujets. Dès que l'Impératrice-Reine eût fait inoculer l'Archiduchesse & les Archiducs, l'Inoculation prit faveur à Prague ; &, dans le mois d'Octobre 1768, le Docteur *Radnicki* inocula vingt-quatre Sujets, & entr'autres sa fille, depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de quarante-deux. L'épreuve réussit parfaitement. Ce Médecin bienfaisant a établi un hôpital d'Inoculation pour les pauvres.

Si le cœur des Rois est entre les mains de Dieu, il faut convenir que la vie & le bonheur des Sujets sont entre les mains des Rois. Puisque leurs querelles coûtent tant de sang & font tant de malheureux, ils devroient du moins, pendant les années de la paix, veiller à la conservation & au bien-être de leurs peuples.

Cette femme sublime, au sein de qui respire *p.* 164.

L'Impératrice *Catherine* II se soumit, le 10 Octobre 1768, à *Czarskozelo*, à l'insertion de la petite vérole. Le Docteur *Dimsdale*, Médecin

Anglois, fût son Inoculateur, & il ne pût obtenir que le premier Médecin fût instruit du projet de l'Impératrice, ni qu'il fût présent à l'opération. La Cour n'en fût informée qu'après l'éruption. Cette Princesse courageuse, de retour à Petersbourg, fit inoculer, en sa présence & avec du ferment pris sur elle-même, le grand Duc, son fils : elle fût présente à l'Inoculation de douze enfans des principaux Seigneurs de sa Cour. On rendit des actions de graces pour le rétablissement de sa santé, & elle reçut, le 2 Décembre, les complimens des Ministres & de la principale Noblesse. Cette solemnité fût annoncée par des salves d'Artillerie, & terminée par des illuminations dans toute la ville. Les principales villes de l'Empire célébrèrent cet événement par des Fêtes brillantes. Le Sénat, qui en a voulu perpétuer la mémoire, a ordonné que le 21 Novembre de chaque année, on fît des réjouissances dans toutes les villes de l'Empire.

Le Docteur *Dimsdale* reçut de S. M. I. 10000 liv. sterlings, 1000 pour retourner en Angleterre, & 500 liv. sterlings de pension annuelle. Cette Princesse a fondé un hôpital d'Inoculation à Petersbourg.

CHANT IV.

J'AI PEINT cette Furie, aveugle dans sa rage,
Qui poursuit la jeunesse une torche à la main.
Des serpens que son bras lance dans notre sein,
L'utile insertion prévient l'affreux ravage.
Puissent d'autres secours, aussi prompts que puissans,
Émousser, à-la-fois, mille traits menaçans,
Toujours prêts à frapper notre fragile tête,
Comme ce fer vengeur qu'au milieu d'une fête,
Par l'ordre d'un tyran, on avoit suspendu
Sous le dais qui couvroit DAMOCLÈS éperdu.
De tant de maux ligués la formidable troupe
Du plaisir, dans nos mains, empoisonnant la coupe,
De nos prospérités interrompt l'heureux cours.
Leurs noms seuls font gémir la nature tremblante,
Et notre œil effrayé voit leur affreux concours
Dans ces lieux de douleur, où la mort dévorante
Frappe de toutes parts l'humanité souffrante

Qui tombe sous le poids du mal & des secours.

Je fléchis, Dieu puissant, sous ta main bienfaisante;
Je te vois aussi bon, aussi sage, aussi grand,
Dans l'insecte qui rampe & se traîne sous l'herbe,
Que dans l'astre du jour & dans l'homme superbe.
Toutefois, dans ses maux, le juste, en t'adorant,
Ose se plaindre à toi de ses longues misères,
Et demande à descendre au tombeau de ses pères;
Mais par le doux espoir son cœur est arrêté.
Trop heureux, s'il pouvoit, avec sécurité,
S'affranchir des malheurs attachés à sa vie,
Comme du mal Arabe il dompte la furie!
Ô prodige, ô bonheur! c'est alors que ses jours,
Et tranquilles & clairs dans leur paisible cours,
Tels qu'un ruisseau limpide échappé de sa source,
Et sur les prés fleuris égaré, dans sa course,
Au milieu des plaisirs, couleroient, sans effort,
Des sources de la vie au terme de la mort.
Du sort qui nous poursuit vains jouets que nous sommes,
Hélas! de si beaux jours sont-ils faits pour les hommes?

L'Art nous a délivrés d'une contagion,
Une autre reste encor; la rougeole est son nom.

Origine de la rougeole.

L'ARABIE a produit ce couple abominable
Dans le siècle où l'on vit la fortune coupable
Appeler du néant, recevoir dans ses bras
Un mortel inspiré du démon des combats.
Ce sublime imposteur que la Mecque vit naître,
Devint, de son pays, & l'oracle & le maître,
Et portant, à-la-fois, le sceptre & l'encensoir,
Fit aux peuples vaincus adorer son pouvoir.

CES MAUX, quand le hazard dans un corps les rassemble
S'échauffent au carnage; ils combattent ensemble;
L'Art brise rarement le faisceau de leurs traits.
A sa cruelle sœur la rougeole ressemble;
Elle peut échapper à vos regards distraits;
Mais des yeux exercés distingueront ses traits.
Ainsi l'œil indécis erre entre deux jumelles
Dont les frères chéris, élevés avec elles,
Reconnoissent la taille & les divers attraits.

Description de cette maladie.

L'AVANTCOUREUR du mal est une toux bruyante,

La fièvre tour-à-tour & glacée & brûlante;
Il attaque la tête, & déchire à-la-fois
L'organe délicat où se forme la voix,
Les glandes de la gorge & ce canal sensible
Par où l'air est conduit dans le poumon fléxible.
Le malade inquiet s'agite dans son lit,
Y cherche le repos ou le sommeil paisible,
Et, ne les trouvant point, il soupire & gémit.
Son cœur est comprimé par l'angoisse accablante;
L'eau ne peut appaiser la soif qui le tourmente,
Et son gosier aride à grands flots arrosé,
Brûle encore d'un feu par la fièvre attisé.
Ses yeux sont irrités par une humeur cuisante;
Le crystal en est teint d'une liqueur sanglante;
Il ne voit plus des cieux le spectacle riant,
Et d'un voile importun sa prunelle est couverte;
Hélas! en soulevant sa paupière entr'ouverte,
Son œil cherche le jour & pleure en le voyant.

BIENTÔT l'ardent venin de sa prison s'échappe;
Sur la peau qu'il pénètre en monceaux entassé

De nos raisins vermeils il imite la grappe.
Des boutons réunis le grouppe est affaissé,
Mais leur foible relief, à l'œil imperceptible,
Quand la main s'y promène, au toucher est sensible.

CEPENDANT tous ces grains, l'un par l'autre pressé,
Au lieu de se gonfler d'un virus amassé,
Au lieu de distiller des gouttes venimeuses,
Couvrent toute la peau d'écailles farineuses.
Le visage pâlit ; l'épiderme éraillé,
Ressemblant à la peau du serpent dépouillé,
Par lambeaux détaché, tombe, se renouvelle,
Et reprendra bientôt sa forme naturelle.

Dangers de la rougeole.

SI le poison brulant, détourné dans son cours,
Attaque le poumon, il l'enflamme toujours.
Alors, dans ses accès, une toux haletante
Frappe, à coups redoublés, la poitrine sanglante ;
Et la fièvre effarée, allumant son flambeau,
Conduit, à pas pressés, le malade au tombeau.

QUELQUEFOIS, dans le sein, la liqueur venimeuse
Couve, comme le feu, sous la cendre trompeuse,

Alors,

Alors, d'un pas tardif, le mal, avec effort,
Va traînant la victime aux autels de la mort.
Mais souvent du venin quelque goutte échappée,
De l'avide trépas quand l'attente est trompée,
Eteint d'une Beauté l'œil vif & pétillant,
Sans avoir altéré son teint frais & brillant.

Ce fût ce mal cruel qui ravît à la France
Un nouveau TÉLÉMAQUE (ah! trop frêle espérance!)
Dont un nouveau Mentor avoit guidé les pas.
LOUIS & FÉNÉLON ! quel élève ! quel maître !
Un sage sur le trône alloit enfin paroître;
Mais il fût moissonné par la faulx du trépas.

Mort du Duc de Bourgogne, père de Louis XV.

HÉLAS ! à ses côtés, la rougeole implacable
Frappe son premier né, son épouse adorable.

De la Duchesse de Bourgogne.

QUELS objets sont cachés sous ces voiles de deuil!
Où menez-vous ce char? Ciel! un même cercueil
Enferme, dans son sein, & l'époux & l'épouse,
Et le père & le fils dont la Parque jalouse
A, dans le même instant, d'un seul coup de ciseau,
Précipité les jours dans la nuit du tombeau.

Du Duc de Bretagne.

O

UN foible rejeton de cette tige altière
Fût des tristes François l'espérance dernière,
C'est LOUIS, dont le cœur sensible & généreux,
Si son peuple gémit, ne sauroit être heureux.

UN Artiste Ecossois voyant, dans sa patrie,
Ce mal plus meurtrier que sous un autre ciel,
Moissonner des humains la douzième partie,
Met un frein salutaire à son effort cruel.
Du mal varioleux HOME greffa le germe;
Inoculation de la rougeole. A la rougeole même il applique son art.
Dans un nouveau sentier, hélas! connu trop tard,
Il marche le premier d'un pas rapide & ferme.

SUR le corps du malade il porte ses regards;
Il voit des grains vermeils semés de toutes parts;
Et sa légère main, d'une lancette armée,
Effleure, avec l'acier, la partie enflammée,
Où des boutons éclos les grouppes affaissés
Se trouvent, par milliers, l'un sur l'autre entassés.
Il trempe un cotton fin dans le sang qui ruissèle;
Déjà, sur les deux bras d'un sujet préparé,

Brille un sillon vermeil, sous le fer acéré.

L'Œil fixé sur l'émail où l'éguille mobile
Est l'emblême du tems qui fuit d'un vol agile,
Aux globules du sang il laisse un libre cours.
Bientôt il couvrira la sanglante coupure
Où l'humide cotton séjournera trois jours;
Il le retire alors & guérit la blessure.
Enfin l'astre du jour, ranimant la nature,
A, quatre fois encor, parcouru l'horizon,
Lorsqu'on voit sur la peau les traces du poison.

Ce mal blesse souvent l'organe qui respire,
Quand le venin s'y glisse avec l'air qui l'attire. Avantages de cette opération.
Mais l'Artiste, insérant le germe dans les bras,
Epargne des poumons les vaisseaux délicats,
Repousse de la toux les secousses fréquentes,
Et tarit, dans les yeux, les larmes abondantes.

Ainsi le bienfaiteur du peuple d'Edimbourg,
Avec un moyen seul, du sein de sa patrie,
De deux maux différens repoussant la furie,
A ses concitoyens qu'il guérit tour-à-tour

Rend, avec la santé, le pur éclat du jour.

Lorsqu'aux peuples d'Asie, à la barbare Afrique,
Sous l'Équateur brûlant, sous le double Tropique,
Dans les siècles passés, la main lente du tems
A de l'insertion découvert l'art sublime;
Comment le cacha-t-elle à tes fiers habitans,
O malheureuse Europe, éternelle victime
Des maux, des préjugés, de la guerre & du crime?
Après l'avoir connu, comment, jusqu'à nos jours,
Ont-ils pû se priver de ses heureux secours?
Le mal qui te coûta tant de pleurs, tant d'alarmes,
France, respire encor dans ton sein déchiré;
Frappe ce monstre affreux de ton sang altéré,
Et contre son vainqueur n'aiguise plus tes armes.

Eh, quoi! de la raison la brillante clarté
N'éclaire pas encor le vulgaire hébété;
C'est le tems, le tems seul qui découvre tes charmes,
Fille aimable du ciel, divine vérité!
Mais trop long-tems cachée en ta grotte profonde,
Tu languis, sans amans, dans la stérilité;

L'erreur plus cultivée est aussi plus féconde;
On la pare, elle plaît à nos yeux enchantés,
Et son fertile sein, sous des noms empruntés,
Enfante tous les maux qui désolent le monde.

ART de l'insertion, art simple & précieux,
Réponds moi; comment l'homme a-t-il pu te connoître?
Quel siècle, quel climat, quel peuple t'a vu naître?
Un génie immortel, venu du haut des cieux,
A-t-il donc dévoilé tes secrets à nos yeux,
Comme CERÈS errante, au jeune TRIPTOLÈME,
Autrefois, dans l'attique, enseignoit elle-même
A confier un germe au sillon paresseux?
Dès long-tems adopté chez vingt peuples épars,
Il est né du besoin père de tous les arts.

AUX bords du Tanaïs, où commence l'Asie,
Est une région, (son nom est Circassie,)
Qu'embrassent à l'envi les flots du noir Euxin,
Et la mer d'Hyrcanie & les eaux Méotides. Description de la Circassie.
Des Scythes vagabonds le Circasse est voisin.
Flore n'habite pas leurs montagnes arides;

Où ne jaunissent point, comme dans nos guérets,
Les épis ondoyans de la blonde CÉRÈS.
POMONE porte ailleurs les fruits de ses corbeilles,
BACCHUS fuit des côteaux de ronces hérissés
Qu'il n'enrichit jamais de ses grappes vermeilles,
Et que ses pampres verds n'ont jamais tapissés.
Mais & MARS & VENUS, tous deux d'intelligence,
Pour venger ce climat de sa stérilité,
Lui donnent un trésor plus cher que l'abondance,
Aux hommes le courage, aux femmes la beauté.

CENT fois le Moscovite & le hardi Tartare,
L'ambitieux Persan & le Turc redouté
Ont été repoussés par ce peuple barbare,
Avide de combats, fier de sa liberté.
Beauté des Circassiennes. Le soleil, éclairant les demeures mortelles,
N'a jamais, dans son cours, vu de femmes plus belles;
Le dédaigneux Sultan, de leurs charmes épris,
Pour peupler son ſerrail les achète, à grand prix.
Malheureuses beautés! filles infortunées,
Au plus vil esclavage, en naissant, condamnées!

Dignes des chastes vœux des plus tendres amans,
La dure pauvreté vous a donc destinées
A languir, à ramper aux piés des Musulmans!
Pour eux, pour leur bonheur vous êtes élevées: Leur éducation.
Par une mère adroite avec soin cultivées,
Elle ne vous dit point de baisser vos beaux yeux,
Pour ne pas rencontrer leurs regards curieux;
De rougir à propos, de voiler, de contraindre,
Sous le fard imposant d'une fausse pudeur,
Un penchant dont votre ame éprouve la douceur,
Et le feu des desirs que rien ne peut éteindre:
Mais elle vous enseigne un art plus séducteur,
L'art d'enflammer les sens, de maîtriser le cœur;
Et, pliant mollement un naturel facile,
Façonne aux voluptés votre enfance docile.

QUE ces douces leçons se gravent aisément
Sur des sens neufs encore & dans un ame tendre!
Une enfant les répète, hélas! sans les comprendre,
Et lorsque la nature a marqué le moment,
Lorsque sa voix touchante au cœur se fait entendre,

Ce qui n'étoit qu'un jeu devient un sentiment.

Mais la contagion, de la laideur suivie,
De ces filles souvent éclipsoit les beaux jours;
Et plus souvent encore, en épargnant leur vie,
Elle effaçoit l'éclat de leur beauté ravie.
Alors l'essaim léger des folâtres amours,
Loin des harems deserts des Princes de l'Asie,
S'en alloit lentement, en longs habits de deuil,
Couvrir de myrtes verds le funèbre cercueil
Des nymphes que pleuroit la triste Circassie.

Cependant, de ses pleurs elle suspend le cours,
Elle impose silence à ses oisives plaintes;
Des filles que le mal n'a pas encore atteintes,
Elle veut conserver les attraits & les jours.
Attentive, elle voit au travers de ses craintes
Que le poison n'agit qu'une fois sur un corps,
Et que jamais le front n'en garde les empreintes
Si l'épiderme cède à ses premiers efforts.
Elle soupçonne encor qu'une pointe infectée,
Conduite sous la peau par une habile main,

Peut altérer le sang, à l'égal du levain
Qui fermente, à loisir, dans la pâte humectée.

C'EN est fait, on choisit un enfant au berceau,
On glisse adroitement le germe sous sa peau.
Le premier qui l'osa fût un père intrépide;
Il ne prît que son cœur & la raison pour guide,
Et le succès fixa son espoir chancelant.
De ses pas incertains l'art déroboit la trace,
Et n'osoit au grand jour se montrer qu'en tremblant.
Une mère, à l'aspect du fer étincelant,
Pour son fils condamné sembloit demander grace,
L'arrosoit de ses pleurs, le cachoit dans son sein,
Accusoit son époux d'un barbare dessein.
Ses filles, chers objets, d'une tendre foiblesse,
Ses filles, frêle espoir d'une vaine richesse,
Au prix de leurs attraits, au prix de leurs beaux jours
Voués aux Musulmans, consacrés aux amours,
Achetèrent souvent cette fausse tendresse.

L'Inoculation inventée par les Circassiens.

FAUT-IL que je rappelle à mon cœur attendri
L'aventure à la fois touchante & malheureuse

Histoire de trois jeunes Circassiennes.

De trois jeunes Beautés qui brilloient à Terki?
DANAE, mère foible, épouse vertueuse,
S'adoroit dans leurs traits, se miroit dans leurs yeux.
C'étoit le tendre fruit, c'étoit le triple gage
Des chastes sentimens d'un époux amoureux
Qu'elle avoit vu n'aguère, ô souvenir affreux!
Expirer dans ses bras, au printems de son âge.
Sur sa tombe long-tems elle versa des pleurs;
Mais l'amour maternel suspendit ses douleurs.

Ô TENDRESSE du sang, que tes chaînes sont fortes!
Que tes pures ardeurs pour notre ame ont d'appas!
Sur les plus doux penchants, sur l'horreur du trépas,
Dans les cœurs vertueux, à la fin, tu l'emportes.

L'AIMABLE DANAE, dans la fleur de ses ans,
Négligeoit ses atours, oublioit sa jeunesse,
Employoit tous ses soins, épuisoit son adresse
A former des trois sœurs les appas innocens.
Elles croissoient déjà : leurs graces naturelles
S'embellissoient encore & croissoient avec elles.
Elles se ressembloient; toutes trois étoient belles;

Mais quand l'œil détailloit leurs charmes attirans,
On leur trouvoit un air & des traits différens.

La belle Lycoris, (c'est le nom de l'aînée,) Portrait de Lycoris.
Dans ses nobles contours grandement dessinée,
Avoit l'air imposant & le port orgueilleux,
Que l'olympe admiroit dans la Reine des Dieux.
Sa taille retraçoit la Nymphe des montagnes,
Lorsque, voyant de loin que son front gracieux
S'élevoit au-dessus de toutes ses compagnes,
Latone sourioit, attentive à leurs jeux.
De la sage Minerve elle avoit les yeux bleus;
Et dans ces yeux, brillants de la plus pure flamme,
D'où l'on voit s'échapper de timides regards,
Se peint, au naturel, la douceur de son ame.
Ses épaules offroient de blonds cheveux épars,
Flottans, & variant leurs boucles naturelles,
Que le zéphir soulève, en agitant ses aîles.
De ses traits assortis, l'un pour l'autre formés,
Le bel ensemble offroit aux spectateurs charmés
Le plus parfait accord, la plus noble harmonie.

Telle on te voit encore, au sein de l'Ausonie,
O mère des amours, reine de la beauté,
Respirer mollement sur un marbre enchanté.
De l'Olympe chassée, & des Temples bannie,
Au seul ciseau des Grecs, conduit par le génie,
Tu dois un nouveau culte & l'immortalité.

Portrait de Zaïde.

MOINS belle que sa sœur, ZAIDE est plus piquante;
Un vermillon brillant colore son beau teint;
A l'aspect de sa peau fraiche, unie, éclatante,
L'œil promet au toucher le moelleux du satin.
On voit ses longs cheveux, d'un noir luisant d'ébène,
Imiter, en tombant, les anneaux d'une chaîne;
Ses traits moins décidés ont plus d'ame & de jeu;
Et, sous un sourcil noir, son œil a plus de feu.
Dans cet œil pétillant le sourire étincelle,
Comme un rayon dardé sur le miroir des eaux.
LYCORIS, en tout tems, est également belle,
ZAIDE, à chaque instant, a des charmes nouveaux.
Au moindre mouvement de sa vive prunelle,
De sa bouche de rose & de ses traits charmans,

Vous croyez voir paroître une beauté nouvelle,
Et ZAIDE ne fait que changer d'agrémens.

MAIS, chef-d'œuvre de l'art, comme de la nature, Portrait de GLICÈRE.
La plus jeune des trois, GLICÈRE, à quatorze ans,
Attiroit tous les yeux par ses charmes naissans.
Les Graces ont pétri son aimable figure,
Le goût le plus exquis préside à sa parure.
Ses cheveux, châtain clair, de fleurs entrelassés,
Sont autour de sa tête élégamment tressés.
Telle étoit de CYPRIS la galante coëffure.
Le flambeau de l'amour brilloit dans ses beaux yeux;
Son langage étoit doux, son regard étoit tendre,
Son silence éloquent, son souris gracieux;
On ne se lassoit point de la voir, de l'entendre.
Elle ajoutoit encore à de si doux appas
Le charme des talens, la voix d'une Sirène;
C'est avec ces liens que cette Belle enchaîne
L'essaim des jeunes cœurs qui volent sur ses pas.
Sa timide pudeur la rend encore plus belle;
Modeste, elle ignoroit le pouvoir de ses traits,

Et l'amour innocent qu'allument ses attraits
Est tendre, délicat & timide comme elle.
Pour faire une Vénus d'une simple mortelle,
La Nature, à loisir, fit un modèle exprès,
D'après lui, de GLICÈRE, elle arrangea les traits,
L'admira, lui sourit & brisa le modèle.

QUAND ce trio charmant entouroit DANAÉ,
On croyoit voir THALIE, EUPHROSINE, AGLAÉ,
Accompagner Venus dans les bois de Cythère;
Et lorsque, se mêlant aux nymphes de ces bords,
Elles dansoient ensemble, ou que leur voix légère
Unie aux instrumens, formoit d'heureux accords,
Et la plus pure joie & les plus doux transports
S'élevoient, en secret, dans le cœur de leur mère.
Elle voit LYCORIS, & ZAIDE & GLICÈRE,
(Qu'un spectacle si doux flatte sa vanité !)
De cent jeunes Beautés qui s'efforcent de plaire,
Surpasser, sans effort, la grace & la beauté.

AMOUR, de ces trois sœurs viens protéger les charmes
Ah ! qu'un jour à leur mère ils coûteront de larmes !

Quels cris, quel desespoir, si l'ombre du trépas
Eclipsoit ces beaux yeux & ces brillans appas!
Si l'horrible laideur de son masque effroyable
Venoit subitement couvrir ce front aimable,
Ce teint frais & vermeil, & ces traits délicats!
Pour soumettre le monde aux loix de ton empire,
Et pour épurer l'air que leur bouche respire,
Amour, que ton flambeau marche devant leurs pas;
Viens, que le battement de tes brillantes aîles,
En agitant les airs, chasse, loin de leur sein,
Du mal contagieux les haleines mortelles:
Ou plutôt, comme HERCULE, étouffe, dans ta main,
Cet odieux serpent qui darde son venin.
Il menace, à la fois, leurs attraits & leur vie.
DANAE, le tems presse, appelle à ton secours
Le vainqueur tout-puissant d'une affreuse Furie,
L'Art de l'insertion qui, né dans ta patrie,
Protége la beauté, défend ses heureux jours.

INUTILE conseil! elle est mère & timide;
De la contagion elle craint le retour,

La mort, qui peut la suivre, alarme son amour;
Ses enfans sont livrés au hasard homicide.

Hymen de LYCORIS.

MAIS quels joyeux concerts, quelle foule, quels cris!
Au milieu de ses sœurs j'apperçois LYCORIS.
LYCORIS, c'est pour toi qu'un doux hymen s'apprête.
Le front paré de fleurs & d'un voile flottant
Que ses modestes mains ont noué, sur sa tête,
Pour couvrir sa beauté d'un nuage éclatant,
Elle marche à l'autel où le prêtre l'attend.
Occupé d'elle seule, au milieu de la fête,
MYRIS en contemploit les charmes ravissans;
MYRIS fait éclater sa flamme impatiente.
La belle LYCORIS craintive, mais tonchante,
Laisse échapper vers lui des regards languissans.
Enfin, à son amant pour jamais enchaînée,
Elle vient de jurer la foi de l'hymenée;
De sa tremblante main, le fortuné MYRIS
Presse & sent palpiter la main de LYCORIS.
Ô volupté, déjà tes heureuses prémices
Font goûter à leurs cœurs les plus pures délices;

Déjà

Déjà le jeune HYMEN, par l'Amour devancé,
Vers le lit nuptial les guide à pas pressé.

QUEL changement soudain! Cette épouse adorée, LYCORIS est atteinte de la petite vérole.
A peine avoit quitté les marches de l'Autel,
Que d'un venin subtil elle fût dévorée.
Sa tête, où la douleur enfonce un trait mortel,
Tombe sur son épaule..... « O moitié de moi-même,
» Ma chère LYCORIS! d'où vient cette pâleur?
» Quel mal de votre teint efface la couleur?
» Répondez, rassurez un époux qui vous aime ».

AINSI l'interrogeoit MYRIS, en l'embrassant;
Elle ne lui répond, hélas! qu'en gémissant.
Ses compagnes, ses sœurs, dont elle est entourée,
La portent, à la hâte, & d'un pas chancelant,
Dans cette même couche, en ce jour préparée,
Que pour ce triste usage on n'avoit point parée.

CEPENDANT le venin, aux humeurs se mêlant,
Coule dans leurs vaisseaux, s'irrite en circulant;
Déjà de LYCORIS il couvre le visage;

P

Mais il rentre aussi-tôt, & ses cruels efforts
D'une si belle vie ont brisé les ressorts.
C'en est fait, de la voix elle a perdu l'usage;
Elle tend à MYRIS sa défaillante main,
Tourne vers lui ses yeux qu'elle ferme soudain :
Elle meurt. Elle meurt dans les bras de son amant fidèle,
Et le lit nuptial est un cercueil pour elle.

C'EST en vain qu'embrassant ton corps inanimé,
MYRIS veut l'échauffer de son souffle enflammé :
C'est envain que pleurant une fille chérie,
DANAE désolée, aux dépens de ses jours,
Voudroit te redonner une nouvelle vie.
LYCORIS, tu n'es plus, hélas! & pour toujours,
A ta mère, à MYRIS, le trépas t'a ravie.

DANAE, de tes pleurs qui suspendra le cours?
Ta fille expire, ô Ciel! & c'est toi qui l'immoles!
Toi, de qui la foiblesse & les craintes frivoles,
D'un art facile & sûr redoutoient les secours.

Zaïde prend la petite vérole. PENDANT que ta douleur s'exhale en vaines plaintes,

Zaide du poison sent les vives atteintes.
Auprès de Lycoris, auprès du lit fatal,
Zaide a respiré les semences du mal.
Le venin sourdement la brûle & la dévore;
Plus heureuse, ou plutot plus malheureuse encore
Que sa sœur Lycoris, elle échappe au trépas, Elle en est défigurée.
Mais l'horrible laideur succède à ses appas.

On cèle ce désastre à l'amant qui l'adore.
Il ne soupçonnoit point sa perte & son malheur;
Il s'offre tout à coup aux regards de Zaide,
Qui cache de ses mains sa honte & sa douleur.
Le Circasse empressé dont l'amour est le guide
Aborde sa maîtresse, & d'une main timide
Il découvre ce front où siège la laideur;
Il le découvre, ô ciel! & recule d'horreur.
« Ah! cruel, s'écria son amante, ah! perfide,
» Si d'un mal odieux j'éprouvai la fureur,
» S'il a changé mes traits, il m'a laissé mon cœur. Son amant l'abandonne.
» Des serments que tu fis souviens-toi donc, parjure!
» Tous mes serments sont vains, dit-il, je les abjure,

» Et mon cœur ne doit plus à la difformité
» Ni la foi, ni l'amour voués à la beauté ».

Danae, cependant, immobile, égarée,
Le cœur gros de soupirs, & les cheveux épars,
Pleuroit sur le tombeau d'une fille adorée.
Quel surcroît de malheur! ses douloureux regards
Se fixent tristement sur Zaide éplorée;
Elle cherche ses yeux, son teint & ses appas,
L'œil d'une mère, ô ciel! ne la reconnoît pas.

Desespoir de sa mère.

Cet objet, en r'ouvrant sa blessure mortelle,
Prête à son desespoir une force nouvelle.
Elle frappe son sein de douleur palpitant,
Arrache ses cheveux & son voile flottant;
Les soupirs, les sanglots se heurtent dans sa bouche,
A ses clameurs succède un silence farouche.
Jetant sur elle-même un funeste regard,
Déjà de sa ceinture elle tire un poignard;
Déjà son bras levé ..... « mère cruelle, arrête!
» Veux-tu m'abandonner? veux-tu mourir sans moi?
» S'écrie alors Glicère, en pâlissant d'effroi,

» A te suivre au tombeau ta fille unique est prête,
» Frappe, épuise le sang que j'ai reçu de toi;
» Ma mère, c'est ton sang qui coule dans mes veines. »

DANAE s'attendrit à cette douce voix;
Le poignard s'échappa de ses mains incertaines,
Et l'amour maternel par de plus fortes chaînes
La retient à la vie une seconde fois.
Elle jette un coup d'œil sur sa troisième fille,
GLICÈRE, reste cher d'une triste famille,
La baigne de ses pleurs, la presse dans ses bras,
Et l'offrant à l'amour qui regne en ces climats,
« Dieu tout-puissant, dit-elle, une horrible Mégère
» A détruit de tes mains l'ouvrage le plus beau,
» Ma chère LYCORIS repose en ce tombeau:
» ZAIDE se dérobe au jour qui nous éclaire,
» GLICÈRE reste seule à sa mourante mère;
» Amour, protège-la, par ses débiles mains,
» Tu pourras enchaîner le plus fier des humains »

ELLE dit, & l'amour pénètre dans son ame
Inspiré par le dieu qui l'anime & l'enflamme

Son foible cœur enfante un courageux dessein.
Par la contagion GLICÈRE poursuivie
Implore DANAE, se jette dans son sein;
Sa mère, avec effroi repoussant la furie,
GLICÈRE est inoculée. Prend le fer pour ouvrir le passage au levain:
Il fermente, & du sang il infecte la masse.
Bientôt du mal arabe on reconnoît la trace;
L'art de l'insertion écarte la douleur,
Et la terrible mort & l'affreuse laideur.

DES roses du Printems sa mère la couronne,
Et la conduit parée au temple de l'Amour.
Un essaim de Beautés l'admire & l'environne;
Au Dieu qui fait aimer on consacre ce jour,
Sur son autel chéri l'on porte des offrandes,
Les Belles, leurs amants enlassent des guirlandes,
S'enchaînent l'un à l'autre, & dansent à l'entour.
Tout le peuple applaudit & se mêle à la danse,
Aux pieds du Dieu présent on jure tour-à-tour
D'essayer l'art nouveau sur la plus tendre enfance.

LA Renommée alors dans les plaines de l'air,

Prend son rapide essor vers les murs de Bysance,
Et pénètre au Serrail où d'un sceptre de fer,
Le superbe Sultan, fier d'un Empire immense,
Des Vizirs, des Bachas frappant le vil troupeau,
Leur dispense, à son gré, les fers ou le cordeau.

C'EST là qu'avec cent voix la déesse publie
L'aventure célèbre aux champs de Circassie.
BAJAZET attendri, curieux, étonné,
Brule, en secret, de voir cet objet fortuné; Le Sultan veut la voir.
Il parle, l'on amène & la fille & la mère;
Elles sont à ses pieds, & son cœur enchaîné
Reconnoit son vainqueur dans la jeune GLICÈRE.
Il déclare son choix au Serrail assemblé: Il en fait sa Sultane favorite.
De honte & de fureur les Sultanes frémissent,
La rougeur du dépit couvre leur front voilé;
Les voutes du Harem de leurs cris retentissent;
Mais il faut obéir & cacher sa douleur.
La paix est dans leurs yeux, l'envie est dans leur cœur
Et chacune, à son tour, déguisant son visage,
Vient à la favorite adresser son hommage.

BAJAZET, entouré des jeux & des amours,
Prodigue ses trésors à l'objet qui l'engage
Et consacre aux plaisirs le plus beau de ses jours.



REMARQUES
SUR LE QUATRIEME CHANT.

L'Arabie a produit ce couple abominable. *p.* 206.

REISKE dit avoir lû dans un Manuscrit Arabe de la Bibliothèque de Leyde, ce passage remarquable, *hoc demùm anno comparuerunt primùm in terris Arabum variolæ & morbilli.* (*a*) C'est l'an 572, époque fameuse par la naissance de *Mahomet.*

Les glandes de la gorge & ce canal sensible. *p.* 207.

Les amygdales sont des glandes placées aux côtés du gosier. Elles fournissent une humeur qui assouplit la gorge, & qui, portée dans l'estomac, y contribue à la digestion.

La trachée-artère est un canal qui porte l'air dans les poumons. Sa partie supérieure est appelée glotte: elle est recouverte d'une soupape, que l'on nomme épiglotte.

Et reprendra bientôt sa forme naturelle. *p.* 208.

La rougeole ne laisse jamais de cicatrices sur la

(*a*) Disput. Inaug. Lugduni Bat. 1746.

peau; bien différente en cela de la petite vérole, qui défigure tant de personnes.

Ce fût ce mal cruel qui ravit à la France. *p.* 209.

Le Dauphin, Duc de *Bourgogne*, petit-fils de *Louis* XIV, *Adélaïde* de Savoye sa femme, le Duc de *Bretagne*, frère aîné de *Louis* XV, moururent au mois d'Avril 1712 d'une rougeole pourprée épidémique, & furent portés dans le même char à S. Denis. (*a*) Ce mal fit périr alors plus de 500 personnes à Paris, en moins d'un mois. M. le Duc de *Bourbon*, petit-fils du Grand *Condé*, le Duc de la *Trimouille*, Madame de la *Vrillière*, Madame de *Listenai*, en furent attaqués à la Cour. Le Marquis de *Gondrin*, fils du Duc d'*Antin*, en mourut en deux jours. Sa femme, depuis Comtesse de *Toulouse*, fût à l'agonie. Cette contagion parcourut toute la France, & fit périr en Lorraine les aînés du feu Empereur *François* I, tige de la seconde Maison d'Autriche.

Le dernier des enfans du Dauphin, Duc de Bourgogne, étoit dans son berceau aux portes de la mort. C'est le Roi régnant.

(*a*) Voyez le Siècle de *Louis* XIV.

Un Artiste Écossois voyant dans sa patrie. *p.* 210.

Le Docteur *Home*, Médecin d'Édimbourg, est le premier qui ait imaginé d'inoculer la rougeole, & il l'a fait avec le plus grand succès.

Épargne des poumons les vaisseaux délicats. *p.* 211.

Les avantages de l'inoculation de la petite vérole comme de la rougeole, consistent dans le choix du sujet, du virus & du foyer. Le virus agit plus fortement sur la partie où le poison variolique s'applique d'abord, les boutons y sont plus nombreux, la petite vérole y est confluente. Le virus reçu par la contagion naturelle, s'applique le plus souvent à l'estomac par la déglutition, & aux poumons par la respiration. La cause de mort dans les personnes qui meurent de la petite vérole, est presque toujours l'inflammation dans ces parties délicates & essentielles à la vie, où le poison a formé le foyer de la maladie, & a produit les mêmes effets que nous voyons dans les parties extérieures auxquelles on l'applique en inoculant. L'inspection des cadavres prouve la vérité de cette observation. *Voyez les Réflexions du Docteur Gatti.*

Dès long-tems adopté chez vingt peuples épars.
pag. 213.

L'inoculation est pratiquée, de tems immémorial, dans la Circassie, ainsi que dans l'Inde, à la Chine, sur les côtes d'Afrique, en Barbarie, au Sénégal, & même dans l'intérieur du continent.

Aux bords du Tanaïs où commence l'Asie. *p.* 213.

La Circassie s'étend sur la rive orientale du Don ou Tanaïs, où commence l'Asie de ce côté-là. Ce fleuve a son embouchure dans les Palus Méotides.

Est une région (son nom en Circassie.) *p.* 213.

On donne souvent le nom général de Circassie au Dagestan, à la Circassie proprement dite, & aux pays qu'habitent les petits peuples libres du Caucase. Ces contrées sont à l'occident de la Mer Caspienne : elles ont au midi la Mer Noire, (Pont-Euxin) & le Mont Caucase, par lequel elles sont séparées de la Perse, de la Géorgie, & de la Mingrélie. A l'occident, le détroit de Caffa, (Bosphore Cimmérien) & la Mer d'Azof, (Palus Méotides) qui les séparent de la Petite Tartarie ; au nord, le Don ou Tanaïs, & le Royaume d'Astracan, qui appartient aux Russes. Le Dagestan est au sud-est, la

Circassie au nord & à l'ouest, & les pays habités par les petits peuples libres du Caucase sont au midi.

La partie occidentale de la Circassie est soumise au Kan de Crimée. Les Russes s'étoient emparés de la partie orientale qu'ils ont abandonnée en 1739. Cette partie est stérile & pleine de marais. Terki, capitale de la Circassie, est à un quart de lieue de la Mer Caspienne. Les Russes avoient fortifié cette ville. Les peuples libres, habitans des environs du Mont Caucase, sont les Lesgis, les Tauses, les Awares, les Circasses noirs ou Montagnards, les Alanes, les Abasa & les Ziques.

Les Circasses sont Mahométans ou Schismatiques Grecs. Les hommes sont braves & laids; les femmes belles & galantes avec les étrangers. Ils exercent l'hospitalité & vendent leurs filles. Leurs maisons sont de paille, de canne ou de bois.

Qu'embrassent, à l'envi, les flots du noir Euxin,
Et la Mer d'Hyrcanie, & le Lac Méotide.

pag. 213.

Le Pont-Euxin ou la Mer Noire, borne commune à l'Europe & à l'Asie. La Mer d'Hyrcanie ou Caspienne. Le Palus ou Lac Méotide qui communique

avec la Mer Noire par le détroit de Caffa, que l'Antiquité nommoit Bosphore Cimmérien.

Des Scythes vagabonds le Circasse est voisin.

pag. 213.

Les Tartares étoient appelés Scythes par les Anciens, parce qu'ils étoient habiles à tirer de l'arc. Le nom de Tartares ou plutôt de Tatars, n'étoit originairement que le nom d'une de leurs anciennes Hordes.

Les Tartares voisins des Circasses sont les Usbecks qui habitent la partie de la Tartarie la plus voisine de la Perse. Ils ne sont occupés qu'à faire des courses & à piller leurs voisins. Les Turkmans blancs qui habitent entre la Mer Caspienne & le Lac Azan; ils campent de lieu en lieu. Les Turkmans errans & pillards; les Nogaïs qui transportent leurs cabanes sur des charriots quand ils veulent changer de lieu. Ils habitent la partie la plus septentrionale de la petite Tartarie en Europe. Les Tartares de Crimée qui peuplent la Presqu'Isle de ce nom, appelée par les Anciens Chersonèse Taurique. La partie de la Circassie voisine de la Crimée est sous la domination du Kan des Petits Tartares.

Que le poison n'agit qu'une fois sur un corps.

pag. 216.

Encore une fois (car on ne sauroit trop le répéter) c'est ce qu'affirment les plus habiles Médecins & l'expérience plus habile qu'eux. *Postquam igitur experientiâ compertum esset, nunquam iterum reverti posse variolas & vix millesimum quemque eas per totam vitam effugere, &c. Mead de variol. insit. Boerhave* & *Sidenham* assurent la même chose. *Circassiorum*, dit *Mead* au même endroit, *quantùm investïgare potui, hoc fuit inventum, apud quos mulieres formæ pulchritudine & venustate præcellere dicuntur.*

Quant au retour de la petite vérole après l'insertion, voici ce qu'en dit le même Auteur. « Quod » ad illos autem spectat qui variolis arte factis per- » functi, iis tamen denuò laborasse dicantur; ipse » profectò, summâ licèt diligentiâ adhibitâ, ne unum » quidem documentum, quo id satis constaret, » adhuc rescire potui.... sed tenet nonnullos... im- » mensum aliis quibus invident contradicendi stu- » dium. » Ibid.

Timoni, *Pilarini*, *le Duc*, Médecins Grecs, attestent unanimement qu'ils n'ont jamais vû d'exem-

ple d'un Inoculé qui ait repris la petite vérole.

Le premier qui l'osa fût un père intrépide. *p.* 217.

Les Circassiens ont imaginé cette opération pour conserver la beauté de leurs filles. J'ai déjà cité *Mead de variol. insit.*

Le Docteur *Maty*, Auteur du Journal Britannique, conjecture que ce peut être une invention d'*Avicenne* ou de ses disciples. Ce Philosophe Arabe enseignoit, dans le onzième siècle, la médecine à Bockara ou Bactres, sa patrie, capitale de la Bactriane, à l'orient de la Mer Caspienne. Cette Province étoit possédée alors par les Califes; c'est aujourd'hui la partie de la Tartarie la plus voisine de la Perse, & occupée par les Tartares Usbeks. M. *Maty* pense que l'Inoculation aura voyagé du lieu de son origine, d'un côté, dans les Indes, à Surate, à Bengale, à la Chine, par le moyen des Tartares & des Chinois qui commerçoient à Bokara; de l'autre, à la Mecque, par les pélerinages des Mahométans, & de-là dans le voisinage de la Méditerranée, en Afrique & en Grèce. Il soupçonne aussi que les anciens Mamelus originaires de Circassie auront porté l'Inoculation en Égypte dans le tems des Croisades, & que les Arabes conquérans l'auront

l'auront transportée dans les différentes parties de l'Afrique où elle est connue ; mais ce n'est qu'une conjecture, & il n'y a rien de certain sur l'époque de cette admirable invention. Il m'étoit donc permis de la rapprocher ou de la reculer à mon gré, & j'ai pû supposer que ce fût sous *Bajazet* II qu'elle fût connue à Constantinople, & que cet Empereur desira de voir une jeune fille célèbre par sa figure, par son inoculation, & par les malheurs de ses deux aînées, dont la beauté ne cédoit qu'à la sienne. Il étoit bien naturel que ce Sultan voluptueux prît du goût pour la belle Circassienne, & qu'il en fît sa Favorite. Cette fiction est d'autant plus vraisemblable, qu'un Art aussi singulier que celui de l'Inoculation, devoit piquer la curiosité d'un Prince comme *Bajazet*, qui étoit curieux de médecine, & qui lisoit les ouvrages d'*Avicenne* & des autres Médecins Arabes.

Cet Empereur, fils de *Mahomet* II, jouît d'une longue paix, se plongea dans la mollesse & dans les voluptés du serrail, & après 30 ans de règne, fût forcé, par les Janissaires, de céder le trône à *Sélim* son fils, qui, bientôt après, le fît empoisonner par son Médecin. Il mourut en 1752.

Les Mammelus étoient Circassiens. Les peuples

voisins les enlevoient & les vendoient à des marchands qui les transportoient à Alexandrie, d'où ils étoient conduits au Sultan du Caire. Ce Prince les formoit au métier de la guerre, & c'étoient ses meilleures troupes. *Saladin*, Soudan d'Égypte, se servit de ces esclaves Circassiens pour conquérir la Palestine. Ils se révoltèrent contre ses successeurs, les chassèrent du trône, & s'emparèrent de l'Égypte. Leur Empire a durée 280 ans, (jusqu'en 1517) sous 14 Souverains.

Dans cet œil pétillant le sourire étincéle
Comme un rayon dardé sur le miroir des eaux.

pag. 220.

Qual raggio in onda, le scintilla un riso
Negl'humidi occhi tremulo è lascivo. *Tasse.*

L'admira, lui sourit, & brisa le modèle. *p.* 222.

La fece la natura e poi ruppe la stampa. *L'Ariost.*

Que pour ce triste usage on n'avoit point parée.

pag. 225.

Non hos quæsitum munus in usus.
Virg. Énéid. IV.

Fautes à corriger.

PAGE 13, *vers* 1, de ce monstre cruel, *lisez* d'un ennemi cruel.

Page 41, dans les vers de *Sénèque* cités au bas de la page, vers pénultième, lisez *terris* au lieu de *ttrris*.

Page 74, *vers* 19, fatale, *lisez* cruelle.

Page 76, *vers* 8, monte, *lisez* dompte.

Page 85, *vers* 6, sous, *lisez* dans.

Page 141, *vers* 11, Abion, *lisez* Albion.

Page 143, *vers* 14, égagé, *lisez* égaré.

Page 152, *vers* 4, de de, retranchez un de ces articles.

Page 159, *vers* 17, invoqeur, *lisez* invoquer.

